



[ca 1896]

D'ARTAGNAN LE MOUSQUETAIRE

[Charles de Baatz de Castelnuovo comte]

(Galerie Courtille de Sandras)

SA VIE AVENTUREUSE. — SES DUELS. — SES RAPPORTS AVEC ATHOS PORTHOS ET ARAMIS. — SES INTRIGUES.
SES MISSIONS POLITIQUES. — SES COMBATS ET SA MORT.

INTRODUCTION.

Un de nos plus spirituels romanciers a fait paraître en 1846 un ouvrage que tout le monde a voulu lire, et chacun a admiré le héros de ce livre écrit avec le talent et la facilité ordinaires de M. Alexandre Dumas. Mais un indiscret ou un savant — on rencontre plus souvent des premiers que des derniers — a dit un jour que le roman avait été pris dans un vieux livre presque introuvable,

et dès lors plusieurs personnes ont cru pouvoir affirmer que M. Dumas n'avait d'autre mérite que celui d'avoir copié les *Trois Mousquetaires*.

Nous nous sommes mis à la recherche de ce bienheureux ouvrage dans lequel on trouve des romans tout faits, et nous avons découvert les *Mémoires de M. d'Artagnan*. Qu'on ne s'étonne pas trop de la facilité avec laquelle



D'ARTAGNAN LE MOUSQUETAIRE

[Charles de Baatz de
Castelmoré comte]

(Galerie de Courtil de Sandras)

SA VIE AVENTUREUSE. — SES DUELS. — SES RAPPORTS AVEC ATHOS PORTHOS ET ARAMIS. — SES INTRIGUES.
SES MISSIONS POLITIQUES. — SES COMBATS ET SA MORT.

INTRODUCTION.

Un de nos plus spirituels romanciers a fait paraître en 1846 un ouvrage que tout le monde a voulu lire, et chacun a admiré le héros de ce livre écrit avec le talent et la facilité ordinaires de M. Alexandre Dumas. Mais un indiscret ou un savant — on rencontre plus souvent des premiers que des derniers — a dit un jour que le roman avait été pris dans un vieux livre presque introuvable,

et dès lors plusieurs personnes ont cru pouvoir affirmer que M. Dumas n'avait d'autre mérite que celui d'avoir copié les *Trois Mousquetaires*.

Nous nous sommes mis à la recherche de ce bienheureux ouvrage dans lequel on trouve des romans tout faits, et nous avons découvert les *Mémoires de M. d'Artagnan*. Qu'on ne s'étonne pas trop de la facilité avec laquelle

nous sommes parvenu à ce résultat, le titre de ces Mémoires est indiqué dans la préface des *Trois Mousquetaires*. L'auteur, en les mentionnant, dit : « Je me contenterai d'y renvoyer ceux de mes lecteurs qui apprécient les tableaux d'époque ; » mais plus bas, il ajoute qu'il a trouvé un manuscrit, côté n° 4772 ou 4773, intitulé : *Mémoires de M. le comte de la Fère*, etc. La plupart des lecteurs ont alors négligé le premier titre pour ne s'occuper que de celui-ci, et le savant rédacteur de la *Bibliographie de la France*, feu Beuchot, annonça les *Trois Mousquetaires* comme étant l'impression d'un ancien manuscrit inconnu jusqu'à ce jour.

Doit-on conclure de cette annonce de deux titres différents que M. Dumas a voulu tromper le public ? Telle n'est pas notre pensée. M. Alexandre Dumas est un de ces hommes précieux, non-seulement à cause de leur mérite personnel, mais encore par la manière dont ils savent faire valoir les idées des autres. Il a fait un roman avec l'histoire : la préface devait ressembler à l'ouvrage.

Assurément, si M. Alexandre Dumas eût voulu cacher la source de son roman, personne n'aurait songé à ces Mémoires perdus dans les bibliothèques publiques. Bien loin de là, l'auteur dit lui-même où il a puisé la pensée de son livre ; mais il le fait comme toujours en homme d'esprit. En premier lieu, il annonce qu'il a trouvé les *Mémoires de d'Artagnan*, dans lesquels il a vu les noms d'Athos, Porthos et Aramis : ceci est de l'histoire. Puis il ajoute qu'il a rencontré un manuscrit intitulé *Mémoires du comte de la Fère* : cette fois c'est du roman. L'auteur est dans son rôle. Il a trouvé le premier ; il a créé le second. N'en cherchons pas davantage. A-t-on jamais vu les femmes assises au pied de la chaire d'un prédicateur chercher à comprendre les citations latines qu'il place à tout propos dans son sermon ? Nullement. Suivons donc l'exemple de ces femmes. Si M. Dumas fait une citation, laissons-la passer et ne cherchons pas à comprendre.

Il y a des gens qui ne savent observer les littérateurs que du point de vue où leurs imperfections paraissent le plus déplorables et le plus dignes de pitié pour eux. Moins exclusifs que ces critiques de mauvaise foi, nous ne ferons pas la guerre à M. Dumas pour un mot, pour une date, pour un fait historique. Si nous parlons des *Trois Mousquetaires*, c'est pour écrire, ce que tout le monde dit, que l'auteur a voulu faire un roman spirituel et qu'il a complètement réussi. Et nous ajouterons, nous : « Tant pis pour ceux qui cherchent à y étudier l'histoire, à y trouver l'érudition. »

M. Dumas est du nombre de ces écrivains qui ont pour principe d'utiliser le passé en le dénaturant. Il n'enferme pas un vieil habit comme une relique ; il ne contemple pas un meuble antique sans oser s'en servir ; il ne laisse pas manger des vers un vieux livre couvert de poussière.

Bien au contraire, il prend toutes ces choses avant que le temps ait usé ses moyens de destruction contre elles, et il sait les utiliser pour l'amusement et le profit du public. Le moindre sujet brille sous sa plume, car il a le mérite de donner plus d'éclat à ce qu'il touche. On l'accuse de pillage, on l'insulte. Il se tait et continue sa route sans s'inquiéter du bourdonnement. Sa patience est admirable, et seule elle suffirait à prouver que la raison est de son côté : insulter n'est pas raisonner, encore moins prouver.

Et ne faut-il pas de ces écrivains prompts à la pensée et infatigables au travail, à une époque de transition comme est la nôtre ? Dans notre siècle, la vie intellectuelle se trouve pressée entre le passé qui lui échappe et l'avenir qui ne lui appartient pas : elle sent le besoin d'une pensée active et d'une élaboration rapide. Aussitôt le germe déposé, la fécondation doit s'ensuivre.

Nos pères passaient toute leur vie à rassembler les matériaux d'un ouvrage qu'ils osaient à peine livrer à la publicité. Au dix-neuvième siècle, les journaux remplacent les livres, et la presse absorbe toute l'intelligence, toute la force de la jeunesse. Pour suffire à cet immense tra-

vail, chacun se met à l'œuvre avec ardeur et sans regarder en arrière, parce que le temps presse les hommes. La voix de l'avenir les pousse en leur criant : « Accomplis promptement ta tâche, car je vais te dépasser. »

Mais il faut se varier à l'infini pour contenter ce maître tyran qu'on nomme le public, et tous les écrivains ne peuvent suffire par leurs propres idées à l'activité dévorante de la presse. Ainsi a fait M. Dumas pour son beau roman les *Trois Mousquetaires*, dont il a puisé la pensée dans le premier volume des *Mémoires de d'Artagnan*.

C'est après avoir lu ces longs Mémoires que nous avons acquis cette conviction. En effet, les noms d'Athos, Porthos et Aramis, ces noms si pittoresques, y sont écrits en toutes lettres ; les duels, les amours de d'Artagnan et ses aventures avec milady y sont bien réellement racontés. Mais combien ces récits changent de forme sous la plume de l'auteur du roman ! La moindre idée, si chétive et si fragile qu'elle soit, se complète chez lui ; elle fructifie même si bien, que nous pensons que M. Dumas pourrait encore mettre à profit les *Mémoires de d'Artagnan*. Et nous ne craignons pas de le dire, tout le monde y gagnerait, l'auteur et le public.

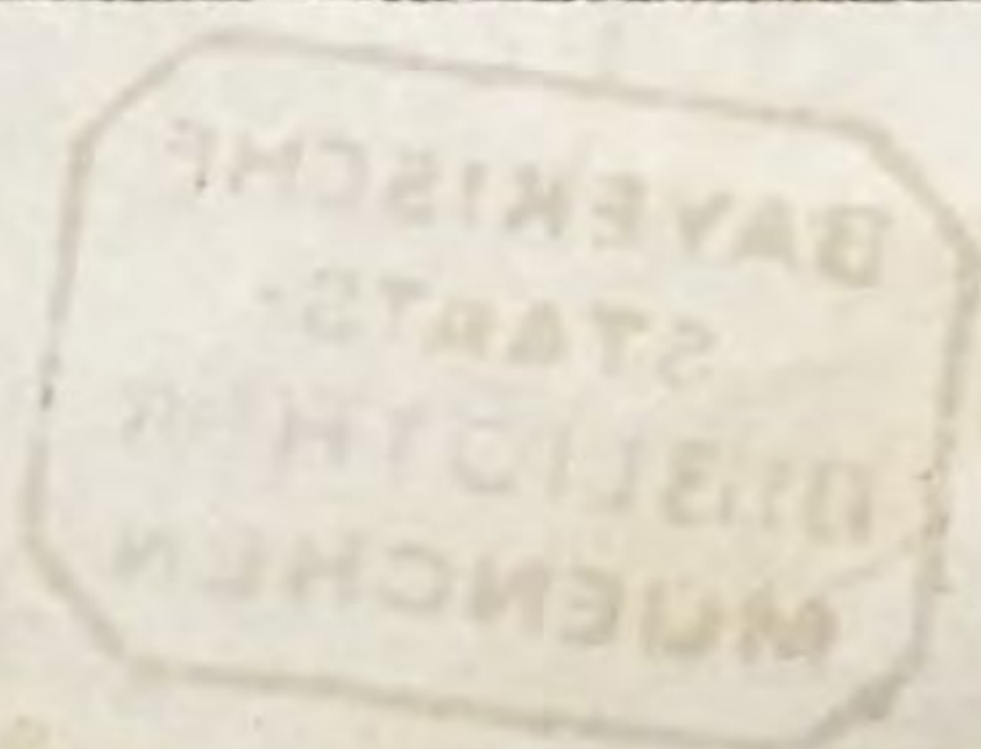
Quand on s'empare ainsi des faits consignés dans des ouvrages anciens, quand on expose ces faits avec la facilité de style et le talent de M. Alexandre Dumas, prendre ainsi, c'est créer.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la forme de l'ouvrage ou de rechercher l'intention de l'auteur. Nous ne voulons pas rendre compte des *Trois Mousquetaires*. Mais, en laissant de côté le héros dont nous allons raconter la vie, qu'il nous soit permis d'admirer un instant Athos, Aramis et Porthos. Ces trois figures ne sont-elles pas bien nettement tranchées ? Où l'auteur les a-t-il prises ? Un peu dans les Mémoires, en rattachant des faits épars, beaucoup dans son imagination si fertile et si puissante de verve et d'entrain. Et quels plus délicieux portraits que ceux des quatre valets ! Le majestueux Mousqueton ou Mouston, le silencieux Grimaud, le dévot Bazin, et enfin ce sublime Planchet, tour à tour valet ou bourgeois, cédant à la force, pliant pour ne pas rompre et sachant profiter des circonstances pour se relever plus grand et plus fort. Ne peut-on pas s'écrier en voyant ces dignes personnages : « Tel maître, tel valet ? »

Ainsi que nous venons de le dire, la lecture des *Mémoires de d'Artagnan* nous a donné la pensée de raconter la vie du héros du roman. Mais qu'on sache bien que notre intention n'est pas d'établir ici une comparaison entre les deux ouvrages. Notre but sera atteint si nous parvenons à retracer l'esprit et le caractère d'un homme qui résume admirablement la fin du règne de Louis XIII et le commencement de celui de Louis XIV. Nous remercions pour notre compte M. Dumas d'avoir tiré d'Artagnan de l'oubli. Puissent ses recherches et ses romans être, à l'avenir, aussi utiles et aussi profitables aux vrais amateurs de l'histoire !

Plusieurs personnes, voyant le nom de d'Artagnan, ont cru qu'il s'agissait du maréchal d'Artagnan. C'est une erreur que nous sommes heureux de pouvoir rectifier : ils étaient cousins. Le maréchal de France a laissé un nom plus glorieux peut-être, le Capitaine des Mousquetaires a laissé le souvenir d'un officier plein d'adresse et de bravoure. Esprit délié, souvent franc, parfois dissimulé, son ambition ne voyait aucun obstacle, et peut-être fût-il devenu maréchal de France s'il n'était mort jeune encore. Soldat fidèle et loyal, il combattit pour la France avec bonheur ; gentilhomme sans fortune, il servit Mazarin avec finesse, avec persévérance ; et l'adresse du Gascon triompha souvent des obstacles qui entravaient la politique rusée du ministre.

C'est dans les annales du temps et dans ses mémoires que nous avons étudié la vie de d'Artagnan. Non-seulement elle nous a paru curieuse, mais elle sera, nous l'espérons, intéressante à tous les yeux. On y retrouve à chaque pas le caractère du Gascon. On y remarque l'esprit de conduite plus subtil encore du Béarnais. Jamais le Mousquetaire ne dément son origine, et on le voit tour



à tour brave, spirituel ou galant : il est même profond diplomate. D'Artagnan semble ne connaître que trois choses : l'amour, l'intrigue et les combats. — Du reste, ce sont les seules passions de son époque. — L'amour est pour sa propre satisfaction ; l'intrigue, la diplomatie, aplanissent les difficultés qui viennent obstruer son avenir, et sa bravoure est utile à son pays ; enfin il est fidèle à la France dans un siècle où l'on ne connaissait pas le patriotisme. Semblable à tous les Béarnais, il ne perd pas un instant la bonne opinion qu'il a de lui-même, et l'on dirait qu'il a toujours présent à la pensée ce proverbe déjà fort commun à cette époque dans sa province :

Lous Biarnez sount su l'autre gent
Coume l'or es su l'argent (1).

Enfin, quelque mésaventure qui lui arrive, il reste constamment le même, calme et confiant dans l'avenir. La gaieté semble stéréotypée sur son visage, quand il est avec ses amis ; près de Mazarin, il est noble ou rusé, souple ou fier, souvent aussi satirique et mordant. Mais ces deux hommes sentent le besoin qu'ils ont l'un de l'autre, et d'Artagnan sert le cardinal, parce qu'en même temps il sert son roi.

Racontons donc la vie du gentilhomme, dans lequel plusieurs personnes n'ont encore vu qu'un héros de roman. Si, après avoir lu cette notice, quelques lecteurs curieux désirent consulter les Mémoires, ils en trouveront facilement des exemplaires. L'auteur, Sandras de Courtilz (2), écrivain fécond, auquel on doit bon nombre de mémoires du temps, en publia de son vivant deux éditions (3). Une troisième fut imprimée à Amsterdam (4), trois ans après sa mort. Ces diverses éditions sont exactement copiées sur la première, et elles n'offrent d'autre

variante qu'une table des matières placée à la fin des derniers volumes de l'exemplaire d'Amsterdam. Nous donnons ici le titre exact de cet ouvrage : *Mémoires de M. d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des Mousquetaires du Roi, contenant quantité de choses particulières et secrètes qui se sont passées sous le règne de Louis-le-Grand.*

Le style de ces mémoires est assez médiocre, pour ne pas dire plus. Les temps, les personnes, les faits sont souvent confondus, et il n'est pas rare d'y rencontrer plusieurs de ces bruits de cour presque toujours répandus par l'envie ou la calomnie. En général, la lecture en est fatigante et demande beaucoup d'attention. Parfois on y remarque des phrases et des expressions particulières aux Gascons, ce qui donnerait à penser que Sandras a écrit d'après des notes réelles, ou qu'il a connu, dans sa jeunesse, le capitaine d'Artagnan. Les aventures s'y succèdent avec une rapidité étonnante, et elles représentent fort exactement les mœurs de l'époque. Le premier volume surtout est plein de détails curieux sans doute, mais d'assez mauvais goût, et sur lesquels l'auteur s'étend avec beaucoup trop de complaisance. Il y montre à chaque pas les Mousquetaires à la foire Saint-Germain, au cabaret ou dans des lieux plus honteux encore.

Nous avons été forcé de choisir parmi ces faits ceux qui caractérisent le mieux d'Artagnan, et nous entreprenons la tâche difficile de les raconter. Le vrai pourra souvent nous échapper ; mais du moins nous n'aurons rien inventé.

Que la responsabilité de notre récit pèse donc sur l'auteur des Mémoires, et qu'on nous pardonne d'avance quelques-uns des détails dans lesquels nous allons entrer pour retracer cette vie mêlée de rixes, de complots, d'amour et de débauche.



PREMIÈRE PARTIE.

I



Charles de Batz de Castelmoré, connu depuis sous le nom de comte d'Artagnan, était le plus jeune enfant d'une de ces bonnes maisons, où se transmet, avec une fortune médiocre, une riche tradition de loyauté et de courage. Son père, gentilhomme béarnais, possédait pour tout bien sa seigneurie de Castelmoré, confiée peut-être à la garde de quatre hommes, servant de valets pendant le jour et décorés la nuit du titre pompeux de soldats.

Le sire de Castelmoré, retiré dans son manoir, élevait ses fils selon la coutume de ce temps, déjà si loin de nos mœurs, et chacun devait le respect au premier-né comme chef futur de la famille. On considérait les autres enfants comme des intrus, bons tout au plus à peupler les couvents, et toutes les idées d'affection se reportaient naturellement sur le premier rejeton, celui qui devait continuer l'arbre généalogique, celui-là seul qui devait soutenir l'éclat de son nom.

Le jeune Charles eut donc, dès son enfance, la perspective d'entrer dans les ordres ou de devenir un jour l'intendant de son frère aîné, auquel, selon la coutume du pays, tout le bien de la maison devait revenir. Mais, aucune de ces deux carrières ne convenant à son caractère ni à ses goûts, il résolut, dès qu'il eut atteint sa quinzième année, de faire son chemin tout seul et d'aller chercher fortune avec son nom, son épée et quelque bonne mine.

Il y avait d'ailleurs un fait assez récent, dont on s'entretenait dans tout le Béarn, qui fortifiait ce désir ou ce besoin d'aller courir le monde. C'était l'histoire de M. de Tréville, pauvre gentilhomme, voisin et ami de M. de Batz. Il était parti à Paris depuis une vingtaine d'années, et sa franchise, son courage, lui avaient si bien acquis l'estime et l'affection du roi, qu'il venait d'être nommé

(1) Les Béarnais sont au-dessus des autres hommes, comme l'or est au-dessus de l'argent.

(2) Ou plutôt Gatiien de Courtilz, sieur de Sandras, né à Paris en 1644, mort le 6 mai 1712.

(3) La première fut publiée à Cologne (Rouen), chez Pierre Marteau, en 1700 ; la seconde me paraît un nouveau tirage daté de 1701-1702.

(4) Amsterdam, Pierre de Coup, 1715.

capitaine-lieutenant de la compagnie des mousquetaires (1).

On parlait beaucoup dans les montagnes des Pyrénées de cette grande fortune si rare parmi les Béarnais. Les femmes la reprochaient à leurs maris, dont l'épée se rouillait suspendue à la muraille; les pères la citaient comme un exemple à leurs enfants. Aussi l'imagination du jeune Charles en rêvait-elle une semblable. Elevé pauvrement, il se persuada qu'il deviendrait riche, et un jour, décidé à réaliser son rêve, il demanda la permission d'aller tenter le sort à la cour.

Mais, pour partir, il fallait de l'argent, et la famille ne brillait point par l'aisance. Cependant la mère du jeune aventurier, — et c'est dans ces moments qu'on reconnaît le cœur d'une mère, — trouva moyen de lui donner une petite valise accompagnée de dix écus. Son père lui remit une lettre de recommandation pour M. de Tréville, lui garnit la tête de bons conseils, afin de se guider dans la vie en homme de bien et en homme d'honneur; puis il lui fit présent d'un petit bidet valant bien vingt-deux livres. Charles prit tout, argent, valise, lettre et conseils; et, montant gaiement sur le bidet, il quitta le fief où il n'était rien, se recommandant à Dieu et comptant sur sa bonne étoile.

Bientôt il perdit de vue les tourelles du château paternel. Plein d'ardeur et d'espérance, il quittait sans regret le Béarn avec ses sites agrestes, ses torrents écumeux. Son désir de connaître le portait là où il devait y avoir le plus de plaisir, d'éclat et de mouvement. Enfin notre jeune gentilhomme cheminait joyeux comme un enfant fier de sa liberté et de l'épée qui battait les flancs de son cheval. Dans sa gaieté, il traversait les villes sans les voir. Les provinces, les mœurs, le langage, l'aspect de la campagne, variaient à l'infini; mais il ne remarquait rien. Son voyage n'avait qu'un but, sa tête n'avait qu'une pensée : c'était Paris. Parfois aussi la réflexion succédait à la joie. Alors il se traçait un plan de conduite, et, se rappelant les sages conseils de son père, il se promettait bien de les suivre en tout point.

Parmi les leçons que le seigneur de Castelmoré avait cru devoir donner à son fils, au moment du départ, il lui avait recommandé surtout de ne point souffrir une insulte, s'il ne voulait passer pour un lâche et rester déshonoré à tous les yeux.

Charles, sans expérience, avait écouté avec attention les conseils de son père; aussi, quand il fut livré à lui-même, ne tarda-t-il pas à prouver cette vérité que, même dans les meilleures intentions, l'exagération devient un défaut.

A peine fut-il parti, qu'il mit la dignité dans l'arrogance et le courage dans la témérité. Il se croyait insulté à chaque instant, et cherchait querelle à tous ceux qui avaient le malheur de le regarder en face; mais personne ne faisait attention à ces bravades d'un enfant. Cependant il n'atteignit pas le terme de son voyage sans avoir lieu de se repentir de la manière dont il interprétait les avis de son père.

En traversant Saint-Dié, petite ville située entre Blois et Orléans, notre voyageur crut remarquer, dans un groupe de personnes réunies sur la place, un gentilhomme qui semblait sourire en regardant son équipage. En effet, malgré les soins que Charles avait pris de mé-

nager sa monture pour qu'elle fit honneur à son propriétaire, la pauvre bête, fatiguée du voyage, « pouvait à peine lever la queue. » Elle devait bien certainement exciter la pitié. Mais la pitié pour l'animal qui avait l'honneur de le porter était une insulte aux yeux du cavalier, et il témoigna aussitôt son mécontentement par une parole offensante.

L'étranger, tout occupé de sa conversation, ne l'entendit point ou fit semblant de ne pas l'entendre. C'était, dans la pensée de Charles, ajouter le dédain à l'injure, et il adressa cette fois une menace à l'inconnu. Mais celui-ci, qui était d'une taille élevée et dans toute la force de l'âge, tourna le dos à son agresseur, après lui avoir dit toutefois qu'il se garderait bien de se mesurer avec un enfant.

Charles de Batz était d'un pays où la modération serait considérée comme la première vertu, si elle y pouvait exister; il était en outre à un âge où les enfants se croient toujours offensés quand on leur dit la vérité. Aussi, à cette nouvelle marque de mépris, devint-il fou et perdit-il toute retenue.

Entre la colère et la folie il n'y a de différence que la durée du paroxysme. — La colère de l'enfant ne pouvait effrayer; sa folie fut assez grande pour le rendre ridicule. Il mit pied à terre, s'avança vers le groupe où il voyait déjà un adversaire; et, comme toutes ses injures ne pouvaient décider l'inconnu à lui faire face, il le frappa plusieurs fois du plat de son épée sur la tête.

Jusqu'à ce moment, Rosnay, — c'est le nom de l'étranger, — avait conservé son calme et son sang-froid. Mais, à cette attaque d'un nouveau genre, il ne peut plus se contenir, et il met l'épée à la main, persuadé qu'il aura bientôt corrigé cet enfant furieux et qu'il désarmera facilement ce jeune fou.

Le combat s'engage, et notre nouveau Don Quichotte se croit déjà sûr de pourfendre son antagoniste, quand tout à coup une foule de paysans, lâches et méchants comme ils le sont presque tous, tombent sur lui armés de fourches et de bâtons. Pendant quelque temps, Charles se défend avec courage; mais enfin, accablé par le nombre, il est mis hors de combat. Il tombe étourdi par les coups et ébloui par le sang d'une blessure qu'il a reçue à la tête et qui lui coule sur le visage.

Cependant ce n'était là qu'une partie des malheurs qui devaient punir le jeune Béarnais de sa trop grande susceptibilité. A peine est-il relevé de sa chute, qu'il continue à insulter et à menacer Rosnay. Mais, plus il est emporté, plus il prête à rire à la multitude. Il cherche son épée qui lui a été enlevée, un homme la lui rend en deux morceaux, et il est obligé de subir les railleries des paysans rassemblés autour de lui. Enfin, il fait tant, qu'on prend le parti de le mettre en prison. La justice informe contre lui, et, après avoir été battu, il est condamné à faire réparation au gentilhomme qu'il a insulté. Pour comble d'infortune, sa valise et son bidet sont vendus pour subvenir aux frais de la procédure.

Qu'on juge de la position d'un enfant à peine âgé de seize ans, prisonnier par sa faute, loin de sa famille et ne possédant plus rien! Quelles tristes réflexions il dut faire, et combien le bel avenir qu'il avait rêvé dut lui paraître assombri! Un instant il désespéra... Heureusement la bonne étoile à laquelle il s'était confié ne l'abandonna pas.

Charles de Batz, élevé dans les sentiments d'une sainte religion, invoqua Dieu, et Dieu vint à son secours sous l'habit d'un curé. Cet homme, pieux et charitable, consola l'enfant dans sa prison, puis il lui offrit les objets de première nécessité dans sa triste position. Mais l'amour-propre du Béarnais s'offensa de ce qu'il regardait comme une aumône :

— Merci, mon père, dit-il au curé, je me reprocherais toute la vie de m'être emparé du bien des pauvres. J'aimerais mieux mourir avec la seule chemise qui me reste.

Le curé était homme d'esprit. Il comprit que le carac-

(1) Arnault Moneins, seigneur de Troisville ou Tréville, porta d'abord le mousquet dans la colonelle des gardes françaises, devint enseigne dans le régiment de Navarre, puis entra aux mousquetaires, dont il obtint bientôt la sous-lieutenance; enfin le roi le nomma, en 1654, capitaine-lieutenant de cette compagnie. Douze ans plus tard (1646), le cardinal Mazarin, qui ne pouvait obtenir de M. de Tréville la démission de sa charge, fit casser les mousquetaires. Ils ne furent réorganisés qu'en 1657, et le duc de Nevers, neveu du cardinal, eut le brevet de capitaine-lieutenant. On donna, en dédommagement à M. de Tréville, le gouvernement de Foix; on accorda l'abbaye de Montierendey à son fils aîné, et la cornette de la nouvelle compagnie des mousquetaires fut donnée à son fils cadet.

(Mémoires de d'Artagnan, t. 1^{er}. — Histoire de la milice française, par le P. Daniel, t. II.)

tère orgueilleux du prisonnier le portait seul à refuser, et il se hâta de lui dire :

— Eh! mon enfant, ce n'est point une aumône que je fais en vous remettant quelque linge. Cet argent, si nécessaire à vos premiers besoins, n'appartient pas aux pauvres, et je ne vous le remets point à titre de don.

Le jeune Béarnais regarda l'ecclésiastique avec surprise. Celui-ci continua :

— Non... c'est un prêt qu'un gentilhomme vous fait. Instruit de votre mésaventure et forcé de partir pour Orléans, il m'a chargé de vous donner en son nom ce qui vous serait utile.

A ce moment la joie brilla sur le visage du prisonnier. Il songea qu'il s'était cru abandonné de tous, et son âme remercia Dieu, qui envoyait ainsi deux personnes à son secours. Pourtant un doute restait dans son esprit.

— Le nom de ce brave gentilhomme? demanda-t-il au curé.

— M. de Montigré.

— C'est bien! merci, mon père..... j'accepte.

Puis il signa un reçu qu'il remit au vieux prêtre.

Dès lors, Charles se promit de ne plus désespérer dans aucune circonstance; sa reconnaissance pour ceux qui l'avaient secouru fut éternelle; mais il jura de se venger un jour de Rosnay. Il pardonnait les coups, il n'oubliait pas le ridicule. C'était toujours l'enfant qui ne voulait convenir d'aucun tort.

La captivité du jeune Béarnais dura deux mois et demi. Au bout de ce temps, on le rendit à la liberté, grâce aux démarches et aux sollicitations du curé. Sa première pensée fut tout entière aux hommes qui avaient compati à ses maux. D'abord il assura le vénérable prêtre de sa reconnaissance, puis il s'achemina vers Orléans. C'était dans cette ville qu'il devait trouver le gentilhomme qui l'avait secouru sans le connaître. Charles remercia ce bienfaiteur qu'il voyait pour la première fois; et, après une journée passée à Orléans, il se disposa à se remettre en route. Mais Montigré ne voulut pas le laisser partir ainsi dénué de tout : il le força à prendre le carrosse, et lui fit en outre accepter dix pistoles afin de faire figure.

Trois jours après, notre jeune aventurier entra dans Paris.

Depuis son départ du pays, Charles s'était, pour ainsi dire, transformé complètement. Le bidet de son père et la valise formée par les soins de sa mère n'existaient plus. Il avait eu affaire au peuple et à la justice, et il s'était vu battu, volé et prisonnier. Parti du Béarn avec dix écus, il devait déjà deux cents francs, somme énorme pour lui, qui n'avait rien à espérer. Enfin, il avait changé de nom. Ce n'était pas Charles de Batz qui arrivait à Paris, c'était d'Artagnan.

II

On a contesté avec raison à notre héros le droit de prendre le nom qu'il choisit pour se présenter à la cour. Cependant, si l'on veut se reporter à cette époque où tant de cadets de famille, avec des noms d'emprunt, venaient assaillir les antichambres du roi, à ce point que Louis XIV fut obligé d'ordonner le recensement exact de la noblesse du royaume; si l'on veut se rappeler tous ces nobles seigneurs du dix-septième siècle, princes, ducs et cardinaux, inconnus jusqu'alors, mais devenus depuis la tige d'illustres familles, on pardonnera à d'Artagnan, parce qu'il éleva un nom aussi tout à fait ignoré. D'ailleurs, ce nom était dans la famille de sa mère, Françoise de Montesquiou (1), la terre et la seigneurie d'Artagnan

(1) Françoise de Montesquiou-d'Artagnan était fille de Jean de Montesquiou, seigneur d'Artagnan, qui eut huit enfants. Par contrat du 6 fé-

ayant passé dans cette maison par la donation de Jacqueline d'Estaing, en faveur de son mari, Paul de Montesquiou (1). D'Artagnan ne fit donc que suivre l'exemple de plusieurs seigneurs de la cour de Louis XIII et de Louis XIV, il se fit un nom. « On dit de moi, écrit-il dans ses Mémoires, que je ne suis pas d'Artagnan, à moins que ce ne soit du côté des femmes, et que je ne suis que Castelmore. »

Cependant, si quelques jaloux cherchèrent à faire douter qu'il pût prendre ce nom, personne ne l'empêcha de le porter, parce que tout le monde comprit qu'il l'élèverait un jour. Sa famille elle-même ne l'inquiéta pas sur ce point; elle fit plus, elle s'empara dans la suite du titre qu'il avait créé.

Deux de ses cousins, le lieutenant général et le maréchal d'Artagnan, dans les preuves qu'ils firent pour être reçus chevaliers des ordres du roi, s'honorèrent de leur parenté avec le premier comte d'Artagnan. Joseph de Montesquiou d'Artagnan, qui fut aussi capitaine lieutenant de la première compagnie des mousquetaires, dit qu'il combattit en 1673 au siège de Maëstricht sous les ordres du comte d'Artagnan. Ce fut donc Charles de Batz qui créa le nom de d'Artagnan, le seul que nous puissions lui donner désormais.

A son arrivée à Paris, d'Artagnan se présenta chez M. de Tréville, dont l'antichambre était remplie de mousquetaires, parmi lesquels il retrouva beaucoup de compatriotes. M. de Tréville aimait ainsi à s'entourer de gens de son pays, et souvent il les faisait venir lui-même du Béarn, lorsqu'ils y jouissaient d'une réputation de bravoure et de courage. Ce choix avait pour but de maintenir les mousquetaires sur un tel pied, qu'ils ne pussent être vaincus ou surpassés par les gardes du cardinal.

Richelieu, à l'exemple du roi, s'était donné une garde qui rivalisait de bravoure et d'éclat avec la compagnie des mousquetaires. En conséquence, il y avait une telle émulation entre ces deux corps, qu'elle devenait de la jalousie, et occasionnait presque continuellement des querelles et des combats. C'était pour le roi un véritable plaisir d'apprendre que ses mousquetaires avaient maltraité les gardes de Richelieu, et celui-ci s'applaudissait également comme d'une victoire lorsque les mousquetaires avaient le dessous (2). Ainsi, dans un temps où les édits contre le duel étaient très-rigoureux, Louis XIII donnait quelquefois à ceux qui les bravaient, non-seulement un asile auprès de sa personne, mais encore une part dans ses bonnes grâces. Ce fut ce qui arriva du moins à d'Artagnan.

Quand d'Artagnan entra dans l'antichambre de M. de Tréville, les mousquetaires interrompirent leurs jeux ou leurs conversations. Chacun passa l'inspection du nou-

vrier 1608, elle épousa Bertrand de Batz, seigneur de Castelmore. De ce mariage vinrent :

1^o Paul de Batz, seigneur de Castelmore, gouverneur de Navarreins, mort en 1702.

2^o Charles de Batz, qui prit le nom de d'Artagnan.

(Dictionnaire de Moreri. — Généalogie de la maison de Montesquiou-Fezensac.)

(1) Catherine de Saint-Paul, veuve de Jean d'Estaing, seigneur d'Artagnan, céda, le 7 novembre 1527, ses droits sur la terre d'Artagnan à noble Paul de Montesquiou et à Jacqueline d'Estaing, son épouse. Plus tard, le 26 octobre 1540, Jacqueline d'Estaing reconnut que Paul de Montesquiou avait apporté la somme de six mille livres en mariage, et elle lui abandonna la seigneurie d'Artagnan au cas où elle viendrait à mourir avant le remboursement de cette somme. Depuis lors, cette branche a ajouté à son nom celui de la terre d'Artagnan.

Le château d'Artagnan était peu considérable, autant qu'il est permis d'en juger d'après un plan fait quelque temps avant la Révolution. C'est ce qui résulte également d'un inventaire des biens de Jean de Montesquiou, fait le 28 novembre 1608.

Artagnan est aujourd'hui un joli village du département des Hautes-Pyrénées. Sa position près de l'Adour, son petit bois, ancienne dépendance du château, enfin son voisinage de Tarbes (49 kilomètres), en font un séjour des plus agréables.

(Généalogie de la maison de Montesquiou-Fezensac. — Annuaire des Hautes-Pyrénées.)

(2) Bouiller. Histoire de la maison militaire des rois de France. — Hist. de la milice française — Mémoires de d'Artagnan.

veau venu. Pour tout autre, ce moment eût été pénible; mais d'Artagnan fit bonne contenance, et, avisant dans une partie de la salle un visage qu'il se rappelait avoir vu dans sa province, il alla droit à lui.

C'était un grand et fort gaillard, nommé Porthos, qui s'était joint à ses frères Athos et Aramis (1) pour servir dans la compagnie des mousquetaires. La conversation s'engagea d'abord sur le Béarn et sur les parents ou amis qu'on y laissait; ensuite d'Artagnan parla de ses projets d'avenir, de son désir d'entrer dans les mousquetaires.

— Pour cela, dit Porthos, il faut beaucoup de courage. Je sais que dans votre famille il y a eu des gens vaillants et braves. Ainsi tâchez de leur ressembler, car si vous tremblez devant une épée, si vous hésitez à vous mettre en garde, je vous engage à retourner immédiatement au pays.

Les recommandations de M. de Batz étaient tellement présentes à l'esprit de son fils, que le sang commença à lui monter au visage en entendant les paroles de Porthos. Il le regarda fixement entre les deux yeux, comme pour chercher à lire sa pensée, puis il lui répliqua assez brusquement que, s'il doutait de son courage, il n'avait qu'à descendre dans la rue et qu'il en aurait bientôt une opinion différente.

Porthos partit d'un éclat de rire à cet emportement, et répondit aussitôt à d'Artagnan :

— Il ne suffit pas, mon ami, d'aller vite pour faire beaucoup de chemin; il faut encore éviter de se heurter. Le moindre obstacle peut causer une chute. Je vous dis d'être brave, mais non pas querelleur. L'excès de la susceptibilité et l'emportement sont aussi blâmables que la faiblesse. Permettez-moi de vous parler ainsi, d'abord en qualité de compatriote, ensuite parce que je serai avant peu votre ancien, à vous qui voulez être mousquetaire... Maintenant je ne peux pas me battre contre vous. Cependant, comme vous me paraissez tout disposé à ferrailer, je vais bientôt vous en faire passer l'envie. Sortons ensemble, et suivez-moi à distance dans la rue.

Ayant dit ces mots, Porthos quitta l'antichambre et disparut. D'Artagnan ne comprenait rien à ce qu'il venait d'entendre; mais il pensa que tout allait s'expliquer, et qu'il trouverait Porthos l'attendant l'épée à la main. Il suivit donc les pas du mousquetaire.

Notre jeune Béarnais était à peine arrivé devant la porte, qu'il vit Porthos descendre la rue de Vaugirard, dans la direction des Carmes déchaussés, puis s'arrêter pour parler à un gentilhomme devant l'hôtel d'Aiguillon. D'Artagnan s'arrêta aussi, bien décidé à ne pas abandonner la partie. Enfin, après un quart d'heure d'entretien pendant lequel d'Artagnan passa successivement de l'impatience à la colère, de la colère à la rage, Porthos revint à lui.

— Mon cher compatriote, lui dit-il, remerciez-moi, je viens de travailler pour l'amour de vous... Ne vous étonnez pas. Voici le fait : dans une heure, nous devons nous battre, mes frères et moi, pour défendre l'honneur de notre compagnie, et comme vous m'avez paru avoir envie de montrer votre savoir-faire, j'ai résolu de vous intéresser à notre cause. Sans vous rien dire, je viens de prévenir l'un de nos adversaires qu'il fallait un quatrième. De cette manière je vous prouve que je ne pouvais accepter votre défi, et vous nous montrerez à tous que vous êtes digne de la bonne opinion que j'ai déjà de vous.

L'occasion était trop belle pour refuser, et d'Artagnan accepta avec joie. Ce n'est pas qu'il fût un spadassin ou

un duelliste. Il mettait l'épée à la main parce que c'était alors, comme aujourd'hui dans l'armée, un préjugé ayant force de loi, que l'on était un lâche toutes les fois que l'on refusait une occasion de s'assassiner selon les règles.

Quelques instants après cet entretien, Porthos et d'Artagnan se dirigeaient gaiement de compagnie vers le Pré-aux-Clercs, lieu du rendez-vous. Ils y trouvèrent Athos et Aramis. Porthos s'avança seul vers ses frères, et après leur avoir expliqué les motifs qui l'avaient, pour ainsi dire, forcé à amener un étranger, il les tranquillisa sur la crainte qu'ils avaient de causer la mort d'un enfant.

Pendant ce temps, d'Artagnan était heureux de penser qu'il allait avoir sept témoins de son coup d'essai, et il comptait bien cette fois n'être pas désarmé à coups de fourche par derrière. Parfaitement sûr de son poignet et de son coup d'œil, il avait encore les leçons de son père dans la tête. Aussi ne songea-t-il pas un moment qu'il pouvait trouver une main plus ferme et plus habile que la sienne. Plein de cette confiance en lui-même, il attendait ses adversaires sans crainte, quand il les vit descendre de carrosse à l'heure dite. C'étaient MM. de Jussac, commandant dans le Havre de Grâce; Biscarat, Cahusac, gardes du cardinal, et Bernajoux, capitaine au régiment de Navarre.

Ce dernier venait d'être choisi pour tenir tête à d'Artagnan.

En un instant, Athos, Aramis et Porthos furent en présence des trois premiers. Il ne restait que d'Artagnan et Bernajoux. Celui-ci, plus occupé à friser sa moustache qu'à tirer l'épée, cria à ses compagnons :

— Eh ! messieurs ! prétendez-vous m'avoir conduit ici pour vous amuser ? ou bien vous moqueriez-vous de moi en me forçant à donner leçon à un enfant ?

D'Artagnan se sentit piqué de ces paroles; mais, gardant son sang-froid, il dit avec assez de calme :

— Je ne pense pas, capitaine, que ces messieurs aient eu l'intention de rire à vos dépens. Vous voyez en moi, non un élève, mais votre adversaire. En garde, donc ! Je vais vous montrer comment, dans mon pays, les enfants tels que moi savent donner des leçons à ceux qui ont deux fois leur âge.

Et, joignant l'action à la parole, il attaqua vigoureusement son adversaire.

Bernajoux comprit alors à qui il avait affaire, et riposta par d'assez beaux coups. Mais d'Artagnan semblait se faire un jeu de ces tentatives, et, par des parades admirables, il évitait toujours l'épée. Enfin, après quelques feintes, il vit que le capitaine continuait à l'attaquer, et, par un coup d'arrêt, il l'atteignit sous le bras et le perça de part en part. Le corps de Bernajoux alla lourdement mesurer la terre.

D'Artagnan, débarrassé de son antagoniste, s'élança aussitôt au secours d'Athos déjà blessé au bras par Jussac, et bientôt celui-ci fut forcé de rendre son épée. Biscarat et Cahusac, voyant les deux vainqueurs s'approcher, remirent aussi leurs armes à Porthos et à Aramis, et le combat finit à la gloire de d'Artagnan.

Cependant Bernajoux n'était pas mortellement frappé. On banda sa blessure, et, après ces premiers soins, on le mit dans le carrosse de M. de Jussac, qui le transporta chez lui. Six semaines plus tard, le capitaine put serrer la main de l'enfant qu'il méprisait avant le combat, et dont il fut depuis l'un des meilleurs amis.

III

Nous avons dit dans le chapitre précédent que Louis XIII et Richelieu semblaient tolérer les querelles scandaleuses et les combats sanglants qui troublaient si souvent le repos de la ville et la tranquillité des familles. Mais nous avons oublié d'ajouter, et nous le mentionnons ici, que

(1) Ces trois noms ne sont pas aussi étranges qu'on pourrait le croire au premier abord, ils ont même une terminaison basque fort commune. Athos est un village des Basses-Pyrénées, dans une charmante position sur le gave d'Oléron; Aramis est un joli bourg sur le Vert. Tous deux faisaient partie de l'ancienne province du Béarn, et sont enclavés aujourd'hui dans le département des Basses-Pyrénées. Nous sommes disposés à croire que Porthos n'est autre chose qu'un de ces nombreux hameaux placés aux frontières de la France, et qui se nomment *Portos*, prononcé *Portos* dans le langage du pays.

l'on représentait les duels presque journaliers des gardes du cardinal et des mousquetaires comme des rencontres fortuites et involontaires. Par ce moyen, on évitait la sévérité des édits et les condamnations qui auraient dû atteindre les coupables.

Le roi apprit bientôt l'affaire dans laquelle d'Artagnan avait eu un si beau rôle. Après s'être réjoui avec Tréville de ce nouvel avantage des mousquetaires et de la peine que le cardinal devait en éprouver, Louis XIII voulut en témoigner lui-même sa satisfaction aux quatre vainqueurs, et il chargea son capitaine-lieutenant de les lui amener. Mais, le jour fixé pour cette présentation, une nouvelle aventure, plus grave que la première, par ses suites et la manière dont elle fut rapportée au roi, faillit compromettre l'avenir de d'Artagnan.

Depuis le moment où les trois mousquetaires avaient associé d'Artagnan à leur combat, toute la compagnie l'avait pris en affection : il était constamment avec eux. Une étroite amitié s'était établie entre ces jeunes seigneurs jaloux de leur réputation et ce pauvre gentilhomme qui devait la relever un jour. On eût dit qu'il faisait déjà partie de ce noble corps. Athos, Porthos et Aramis surtout l'estimaient particulièrement.

Or, le jour fixé pour la présentation au roi, d'Artagnan et les trois frères attendaient, dans un jeu de paume, l'heure à laquelle ils devaient se rendre chez M. de Tréville. Tous prenaient part au jeu. Enfin, fatigué de cet exercice, d'Artagnan cède la place à un autre et va se reposer, lorsqu'un garde du cardinal lui dit :

— Ah ! l'on reconnaît bien en vous le futur mousquetaire. En véritable *apprenti*, vous cessez le jeu, parce que vous avez peur... Vous craignez une défaite.

Sans prononcer un mot, d'Artagnan aussitôt fait signe au garde de sortir, et, arrivé dans la rue, il tire son épée et lui dit :

— Allons ! en garde, faux brave qui reculez devant un vrai mousquetaire. Voyons si vous saurez mieux vous défendre en présence d'un simple apprenti.

Il parlait encore, que les deux épées étaient croisées. Mais en un instant d'Artagnan, toujours maître de lui dès qu'il se voyait en face d'un combattant, avait reconnu le côté faible de son adversaire. Bientôt le garde est blessé au bras et à la poitrine ; enfin, serré de près, il se sent atteint d'une troisième blessure à la cuisse, quand ses amis, qui ont entendu le bruit, sortent en foule et tombent à l'improviste sur d'Artagnan.

Cependant Athos, Aramis et Porthos avaient vu sortir leur compatriote suivi d'un garde sans beaucoup s'en inquiéter. Mais, quand les gardes sortirent en masse, ils crurent devoir les suivre, et ne tardèrent pas à voir d'Artagnan, le dos au mur, toujours impassible, tenant tête à ses nombreux ennemis. Mettre l'épée à la main et s'élancer à la défense de leur ami fut pour les trois frères l'affaire d'un moment. Alors s'établit une mêlée au milieu de laquelle Aramis jeta ce cri :

— A nous, mousquetaires !

On répondait assez généralement à cet appel. Les soldats aux gardes et tous les gens d'épée prenaient volontiers parti pour les mousquetaires, quand il s'agissait de démêlés avec les gardes du cardinal. Certes, ce n'était pas contre les hommes que l'on combattait. En frappant les soldats, on pensait frapper le maître, et le peuple haïssait Richelieu. On le détestait, en premier lieu, parce qu'il était ministre, et que tous les ministres, même sans raison, sont voués à l'exécration publique ; puis on le haïssait encore, parce qu'on entendait chaque jour les seigneurs se plaindre du cardinal. Il y a encore beaucoup trop d'imitateurs de ce genre. Ils louent ce qui est loué plus que ce qui est louable, ils blâment ce qui est blâmé plus que ce qui est blâmable.

Comme on pouvait s'y attendre, une vingtaine de personnes, parmi lesquelles étaient quelques mousquetaires, accoururent à l'appel d'Aramis. Bientôt les gardes n'eurent d'autre alternative que de fuir ou de mourir sur la place. Ils battirent prudemment en retraite et se réfugièrent dans l'hôtel de la Trémouille, où ils purent seule-

ment se mettre à l'abri de la rage de leurs ennemis. Toutefois ils durent trembler quelque temps encore et regretter le combat de la rue, car l'exaspération était telle, que l'on parlait de mettre le feu à l'hôtel.

Cependant la réflexion et la raison l'emportèrent sur le désir de la vengeance. Les plus sages firent comprendre aux exaltés que c'était bien assez d'avoir grièvement blessé trois gardes, et chacun se retira, se promettant bien de recommencer à la première occasion.

Le cardinal, mécontent de ce nouvel avantage des mousquetaires et jaloux de la gloire qu'ils recueillaient dans leurs combats contre ses gardes, se hâta d'aller lui-même annoncer cette nouvelle rencontre au roi ; mais il la dénatura tellement, qu'il la présenta comme une attaque des mousquetaires.

Cependant Tréville, qui avait eu soin de recueillir les preuves du contraire, fit connaître toute la vérité ; il affirma au roi qu'un garde du cardinal avait été l'agresseur. Ce qui charma le plus Louis XIII dans ce récit, ce fut l'adresse et le courage de ce jeune Béarnais nouvellement arrivé à Paris, et il fit promettre à Tréville de le lui amener, ainsi que les trois mousquetaires.

Le lendemain, les quatre Béarnais étaient auprès du roi. Athos, Porthos et Aramis furent complimentés par leur souverain, mais Louis XIII s'arrêta longtemps à l'air franc et ouvert de d'Artagnan. Tant de courage, d'adresse, de force et de sang-froid en présence du danger l'étonnaient dans une si grande jeunesse. Il se fit raconter en détail tous les incidents des deux combats auxquels d'Artagnan avait pris part ; il se plut surtout à lui entendre dire, sans fanfaronnade, et comme une chose toute simple, comment il avait tenu ferme contre une foule de gardes dont les épées n'avaient pu parvenir à sa poitrine. Enfin, il lui demanda des renseignements sur sa famille et le questionna sur ses projets.

D'Artagnan répondit à tout avec franchise et sans se trouver un seul instant embarrassé. Le roi dit alors à Tréville de placer son jeune compatriote comme cadet aux gardes dans la compagnie de son beau-frère, M. des Essarts ; puis il promit à d'Artagnan de songer à son avenir, et lui fit don de cinquante louis, en témoignage de satisfaction.

A cette époque, les idées de fierté que l'on affiche de nos jours n'existaient pas. D'Artagnan accepta donc avec plaisir les cinquante louis, mais il endossa tristement l'uniforme des gardes françaises. C'était avec la casaque de mousquetaire qu'il espérait faire son apprentissage dans les armes !

Peu de temps après son entrée dans les gardes, d'Artagnan suivit sa compagnie à Fontainebleau. Parmi les aventures qui signalèrent son court passage dans cette garnison, il raconte la manière dont ses camarades et lui se moquèrent de la vanité ridicule d'un Gascon nommé Besmaux « qui se donnait des airs de grandeur en vantant le nom de Montlesun » qu'il prenait sans raison.

Ce Besmaux, orgueilleux, vantard et avare, s'était fait faire un baudrier doré par devant seulement, et il avait soin de porter un manteau toutes les fois qu'il le mettait. Les cadets aux gardes se doutèrent que le baudrier n'avait pas de derrière, et un jour l'un d'eux, se roulant dans le manteau, l'arracha brusquement des épaules de Besmaux et l'exposa ainsi à la risée de ses compagnons.

Cette plaisanterie faillit susciter un nouveau duel à d'Artagnan, mais il en fut quitte pour cinq jours de prison qui lui furent infligés par son capitaine.

La compagnie dont d'Artagnan faisait partie reçut bientôt l'ordre de se rendre à Paris, où le roi passa le régiment en revue avant de l'envoyer à Amiens. Les gardes françaises étant de la garde du roi, Louis XIII les fit aussitôt mettre en marche pour cette ville, dans laquelle il allait se rendre pour y appuyer les opérations du siège d'Arras, que les maréchaux de Chaulnes (1), de Chatil-

(1) Honoré d'Albert, duc de Chaulnes, frère de Charles d'Albert de Luynes : il avait d'abord été connu à la cour sous le nom de Cadenet.



D'Artagnan et les mousquetaires combattent les gardes du Cardinal. — PAGE 6.

lon (1) et de la Meilleraye avaient formé par ses ordres.

Jusque-là, nous n'avons eu aucune date pour préciser les événements de la vie de d'Artagnan. Mais il n'est pas difficile de les rétablir, ou à peu près, par ses Mémoires, qui racontent, pour ainsi dire, ses actions jour par jour.

A son arrivée, il avait environ seize ans; et tout le monde, Rosnay, ses adversaires et le roi le traitent comme un enfant. Nommé cadet aux gardes, il tient pendant quelque temps garnison à Fontainebleau, et, aussitôt après, il va prendre part au siège d'Arras. Or ce siège eut lieu en 1640. Il y avait à peine un an que d'Artagnan avait quitté le Béarn. Il avait dix-sept ans; il était donc né en 1623. Une autre partie de ses Mémoires vient confirmer cette date. L'auteur y dit qu'à l'époque de la soumission de Bordeaux (1653) d'Artagnan avait trente ans.

(1) Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, petit-fils de l'amiral Coligny.

Ce point éclairci, nous allons continuer à enregistrer les actes de la vie du jeune Béarnais, et nos lecteurs pourront ainsi suivre les événements de sa carrière, en les comparant eux-mêmes à son âge. Il est toujours curieux de rapprocher, dans la vie de l'homme, son âge de ses passions, de ses goûts et de sa position.

Arras ayant ouvert ses portes aux Français après neuf jours de tranchée (1) (9 août 1640), Louis XIII confia le

(1) Les Espagnols, ainsi que les habitants, croyaient cette place imprenable. Ils avaient mis sur leurs murailles des rats de carton en présence de chats de même matière. Ce mauvais rébus était expliqué par ce distique mis au-dessous :

Quand les Français prendront Arras,
Les souris prendront les chats.

Les Français, maîtres de la ville, effacèrent le premier p, et il resta :

Quand les Français rendront Arras,
Les souris prendront les chats.



J.A. BEAUCE.

QUICHON.

En véritable *apprenti*, vous cessez le jeu, parce que vous avez peur. — PAGE 7.

commandement de cette place à Saint-Preuil, alors gouverneur de Doullens. Ce n'est pas ici le lieu de raconter la vie de ce brave officier dont les jours devaient finir l'année suivante sur un échafaud (1). Nous ne dirons pas non plus la vigilance et l'activité de ce gouverneur; mais nous engageons les hommes curieux de détails intimes à lire le volume des Mémoires que nous consultons pour écrire cette histoire. Ils y verront les aventures de Saint-Preuil avec une meunière des environs d'Arras, et ils apprendront à connaître un mari complaisant.

D'Artagnan suivit la cour à Abbeville et rentra vers le milieu du mois de septembre à Paris, où il apprit enfin que Rosnay venait d'arriver. Depuis sa sortie de prison, d'Artagnan s'était informé partout du lieu où il pouvait rencontrer cet homme, cause de sa première mésaven-

ture. Aussi, dès qu'il le sut près de lui, son premier soin fut-il de le chercher afin de l'obliger à se battre. Mais Rosnay, fort peu brave de sa nature et sachant à quelle tête exaltée il aurait à répondre, s'éloignait à mesure que d'Artagnan approchait. Non content de l'éviter, il voulait s'en débarrasser pour l'avenir, et il promit quarante pistoles à quatre soldats aux gardes qui se chargèrent d'assassiner d'Artagnan.

Le hasard fit découvrir ce projet au jeune Béarnais. Aidé de ses amis les mousquetaires, il échappa heureusement à ce danger; ses assassins furent arrêtés, et Rosnay, ayant su qu'il y avait prise de corps contre lui, ne trouva d'autre moyen que de fuir en Angleterre pour échapper à la justice.

Rosnay fut un point marquant dans la vie de d'Artagnan. C'était un de ces hommes sans âme qui méprisent un enfant, mais qui tremblent devant cet enfant s'il lève la tête. Rosnay était lâche; il n'aurait pas eu la force ni

(1) François de Jussac d'Embleville, seigneur de Saint-Preuil, décapité à Amiens le 9 novembre 1644.

le courage de prendre une arme pour se défendre. Sa peur était si grande, que jamais il n'osa se trouver en face de son ennemi. Et pourtant il le persécuta par tous les moyens : pièges, tentatives d'assassinat, démonstrations, tout fut mis en œuvre par lui. Mais tant de ruses échouèrent et ne purent arrêter l'existence rapide, incertaine et agitée de d'Artagnan.

Une seule fois, un seul instant, Rosnay fut vainqueur dans cette lutte de persécution de deux êtres qui ne s'étaient vus que pour se détester. Il parvint à faire mettre le pauvre Béarnais en prison pour une dette qui n'était pas la sienne, et d'Artagnan n'en sortit que pour poursuivre Rosnay et pour le voir fuir encore devant lui.

IV

Cependant, tout en poursuivant son assassin et en évitant l'assassinat, d'Artagnan n'avait pu échapper à la nature ardente de son sang méridional. Une émotion violente ne l'avait point empêché d'en éprouver une autre, plus douce alors, mais qui devait le mettre dans de cruelles perplexités. D'Artagnan avait payé son tribut à l'amour ; il s'était laissé prendre aux beaux yeux d'une maîtresse d'hôtel garni.

Il n'entre pas dans notre plan — et le cadre que nous nous sommes tracé ne nous le permet pas — de détailler les mille aventures qui arrivèrent à d'Artagnan dans ses premières amours, qui durèrent près de trois ans. Elles sont d'ailleurs mêlées à tant d'événements, qu'il nous serait impossible de le faire sans interrompre plusieurs fois notre récit. Qu'on nous permette donc d'esquisser rapidement cette intrigue qui ne fut qu'une amourette, un désir de jeune homme, et non point une passion.

On croit généralement, les femmes surtout, que la jeunesse seule sait aimer. Elles se persuadent qu'à vingt-cinq ans les sens prennent la place du cœur chez les hommes. C'est une erreur bien grande, du moins dans Paris. Les jeunes gens ne cherchent que des conquêtes, les hommes veulent une amante. Dans la province, on trouve parfois un de ces amours tendres et pleins d'une patience inépuisable qui naissent et meurent dans l'extrême jeunesse, et dont on se souvient le reste de la vie. Mais si par malheur, dans Paris, un jeune homme se sent l'âme remplie de ce saint amour qu'il croit éternel, presque toujours il est méconnu, ou la femme qui en est l'objet s'amuse à le flétrir dans son origine.

D'Artagnan fit comme la plupart des jeunes gens, il se laissa diriger par ses passions. Il goûta le plaisir tant qu'il remplaça le sentiment par la gaieté et l'insouciance ; mais un jour son cœur voulut être de moitié avec sa tête, alors on le bafoua et il fut malheureux.

Mais n'anticipons pas sur les temps et revenons à l'hôtesse. D'Artagnan la vit en poursuivant Rosnay alors logé chez elle. Jeune, fraîche et jolie, cette femme plut au Béarnais, et elle remarqua également qu'il était « d'assez belle taille, d'assez bonne mine et même d'assez beau visage. »

Peu de jours après cette première entrevue, le cadet aux gardes occupait l'appartement de Rosnay et mangeait à la table de sa charmante hôtesse.

Il jouissait ainsi depuis quelque temps de la possession d'une femme bonne et prévenante pour lui ; il avait trouvé, avec le plaisir, la commodité d'un logement et d'une nourriture qui ne nuisaient en rien au fonds de sa bourse, lorsque le mari de sa maîtresse arriva de la Bourgogne. C'était un ancien lieutenant d'infanterie qui venait de poursuivre au parlement de Dijon une succession à laquelle il avait des droits.

A ce moment, la douce félicité de d'Artagnan fut un peu troublée ; mais il sut bientôt la retrouver, grâce au bonheur qui l'accompagnait dans toutes ses entreprises, grâce surtout à son esprit.

Ce n'était pas le retour du mari qui dérangeait ce ménage improvisé ; cet homme était sans défiance. Mais il reçut, bientôt après son arrivée, un ordre de payer huit cents livres que sa femme avait empruntées, pour faire poursuivre l'affaire de Rosnay, au nom de d'Artagnan. Aussitôt son esprit fut aux champs. Pourquoi cet emprunt ? Comment sa femme devait-elle une si forte somme ? Il n'avait pas de quoi l'acquitter, et on le menaçait de l'exproprier si elle n'était pas payée dans huit jours.

De leur côté, les deux amants ne savaient où donner de la tête. La femme voulait quitter un époux qui la battait, et d'Artagnan la consolait et l'engageait à espérer un meilleur avenir. Il n'était pas assez amoureux pour prêter la main à une folie, il n'était pas non plus assez sot pour se charger de la femme d'un autre. Enfin, il se décida à tenter la fortune pour tirer sa maîtresse d'embarras. Riche de quelques écus, il alla les jouer dans l'antichambre du roi, où les seigneurs « avaient coutume de tenir les dés, » et il sortit ayant gagné quatre-vingt-seize pistoles d'Espagne.

Le lendemain il prévint le mari qu'il avait trouvé un homme qui lui prêterait la somme nécessaire pour empêcher la vente de ses meubles. L'hôte accepta l'offre de d'Artagnan, et celui-ci lui compta huit cents livres au nom d'Athos, qui lui fit une contre-lettre.

A dater de ce jour, le cadet aux gardes vécut dans la plus grande intimité avec le mari..... et avec la femme... Toujours aimé de sa maîtresse, il se faisait adorer de l'homme qu'il trompait. Enfin il était véritablement l'ami de la maison. A l'époque de l'échéance du billet, son hôte vint le prier d'en faire reculer le paiement, et Athos, qui allait entrer en campagne, consentit à ce délai.

Plein de confiance dans sa ruse, d'Artagnan tenait ainsi le mari sous sa dépendance par les obligations que cet homme croyait avoir contractées envers lui. Cependant un jour l'hôte crut s'apercevoir des relations intimes qui existaient entre sa femme et le cadet aux gardes. Il surveilla les deux coupables ; mais d'Artagnan reçut alors l'ordre de marcher en Flandre avec son régiment, et il partit sans que le mari eût pu éclaircir ses soupçons.

A son retour, notre galant ne trouva plus le gîte et l'entretien si commodes qu'il avait avant la campagne. Sa maîtresse ne louait plus de chambres garnies : elle avait dû suivre son mari, qui avait élevé un cabaret dans la rue Montmartre. Mais s'il n'y avait plus de logement à louer, on trouvait toujours du vin à boire.

D'Artagnan commença donc à entraîner ses amis les mousquetaires au cabaret de la rue Montmartre ; et chaque fois qu'il y vint, sous prétexte de goûter le vin de Bourgogne, il retrouva une femme toujours plus amoureuse, lui répétant cent fois qu'elle voulait quitter un mari jaloux pour se dévouer toute à lui ; et il rencontra aussi un débiteur qui s'efforçait de lui faire bonne mine. Dans ces circonstances, Athos, Aramis, et Porthos surtout, son meilleur ami, l'aidaient de tout leur pouvoir. Tantôt ils faisaient sortir le mari sous un faux prétexte ; quelquefois ils le retenaient à boire avec eux, tandis que d'Artagnan était auprès de sa belle maîtresse. Les trois frères veillaient toujours sur leur compatriote.

Un jour, d'Artagnan et les mousquetaires arrivent au cabaret : le maître du logis était absent ; la jolie cabaretière était seule. Sans perdre de temps, notre amoureux fait servir du vin à ses camarades, puis il va rejoindre sa maîtresse, qui s'était hâtée d'aller l'attendre dans sa chambre.

Les deux amants s'étaient à peine donné et rendu le premier baiser, — ce baiser si doux après une longue absence ou après un obstacle surmonté, — quand tout à coup le mari sort d'un petit cabinet attenant à la chambre, se précipite sur d'Artagnan, et lui décharge presque à bout portant un pistolet à la tête ; mais, dans son désir de vengeance, il a manqué son coup, et le Béarnais, leste et agile, s'élance aussitôt sur lui pour l'empêcher de se servir d'un autre pistolet dont il est armé.

Cependant les mousquetaires avaient entendu le bruit d'une arme à feu. Comprenant aussitôt que la vie de leur compatriote était en danger, ils voulurent aller à son secours, mais ils trouvèrent la porte fermée, et elle résista à tous leurs efforts pour l'enfoncer. Alors, ne sachant quel pouvait être le sort de d'Artagnan, ils appelèrent du secours à grands cris, et bientôt parut un commissaire suivi de quelques archers.

Pendant que ceci se passait, d'Artagnan, jeune et vigoureux, luttait contre le cabaretier dans la chambre, et la femme restait évanouie près des deux combattants. L'un cherchait toujours à faire usage de ses armes, tandis que les efforts de l'autre tendaient au contraire à ne lui permettre aucun mouvement, et surtout à ne pas laisser enlever son épée. Enfin, au moment où le commissaire arriva, d'Artagnan avait pu enfermer son adversaire dans le cabinet, et ce fut lui qui ouvrit la porte à ses amis.

Toutes les dépositions tendant à accuser le jaloux, on s'empara de lui malgré ses menaces de faire feu, et sans écouter ses plaintes, on le conduisit au Châtelet. Il n'en sortit que huit jours plus tard, grâce aux soins de M. de Tréville et surtout aux démarches de d'Artagnan, qui lui avait pardonné sa tentative d'assassinat.

Cette leçon eût suffi à tout autre qu'au jeune Béarnais; mais d'Artagnan, heureux de la possession d'une maîtresse charmante et amoureuse, ne voulut pas abandonner sa conquête. Seulement il se tint sur ses gardes, parce qu'il pensa avec raison que le cabaretier le guetterait encore davantage.

En effet, le jaloux veillait constamment et ne songeait qu'aux moyens de surprendre sa femme en flagrant délit; il était aidé par un de ses garçons, dans ses tentatives, mais elles échouèrent toutes devant l'adresse du cadet aux gardes, devant la finesse du Gascon. D'Artagnan était aidé de son côté par Athos, qui pouvait se présenter comme créancier dans la maison, et par une femme qui favorisait les visites des deux amants. Enfin, le mari, las de voir toutes ses ruses sans succès, en vint à la plus simple, à la plus sotte, à la plus usée. Il feignit d'être forcé de faire un voyage en Bourgogne : d'Artagnan et sa maîtresse se laissèrent prendre à cette ruse de vaudeville.

Le jour de ce départ, les deux coupables attendirent la nuit avec impatience. Enfin, elle arriva, et d'Artagnan et sa maîtresse furent bientôt dans les bras l'un de l'autre. Ils s'enivraient depuis peu de temps de leurs baisers, de leurs caresses, sans se douter qu'elles fussent les dernières, quand ils entendirent du bruit et crurent reconnaître que l'on cherchait à pénétrer dans la chambre. C'était le mari accompagné de son garçon, qui venait avec une seconde clef, bien sûr cette fois de faire constater le délit.

Alors notre jeune amoureux se mit à réfléchir à sa fausse position et à chercher les moyens de se tirer d'embarras; il pensait avoir le temps de prendre un parti : la porte était fermée au verrou. Même dans ses folies, d'Artagnan était un garçon de précaution. Mais un mari qui soupçonne sa femme sait aussi prendre ses mesures, et notre jaloux se mit en devoir de briser avec un marteau la porte qu'il ne pouvait ouvrir.

Au premier coup, elle se fendit en deux morceaux. Alors d'Artagnan, sans revêtir ni justaucorps, ni haut-de-chausses, se précipite dans le cabinet voisin, ouvre la fenêtre et vient tomber d'un deuxième étage au milieu d'une vingtaine de garçons rôtisseurs occupés à piquer de la viande au clair de la lune.

Le premier étonnement passé, le maître rôtisseur, auquel le cadet aux gardes n'était pas inconnu, lui prête des souliers, un manteau et un chapeau, et, dans cet accoutrement, d'Artagnan se rend chez le commissaire de police.

Là, il porte plainte contre le marchand de vin, chez lequel il a voulu aller souper après avoir gagné soixante louis au jeu. Cet homme, accompagné de quatre bretteurs, l'a dépouillé, puis il lui a annoncé que son heure était ve-

nue. A ce moment, lui d'Artagnan, sous prétexte de recommander son âme à Dieu, est entré dans un cabinet, et c'est au risque de sa vie, en sautant par la fenêtre d'un deuxième étage, qu'il a pu échapper à une mort certaine.

Le lendemain de cette plainte, le cabaretier « avait un pourpoint de pierre » dans la prison du Grand-Châtelet, et d'Artagnan restait libre et insouciant.

M. de Tréville apprit bientôt cette nouvelle équipée du jeune Béarnais, et le menaça de le renvoyer à sa famille; mais, celui-ci lui ayant formellement promis de ne plus chercher à revoir sa maîtresse, on rendit la liberté au pauvre mari, qui s'estima heureux de pouvoir rentrer dans son ménage; et tout fut oublié.

Six mois après, le cabaretier étant mort, l'ancienne hôtesse de d'Artagnan vint lui offrir le bonheur et le bien-être d'autrefois, mais le capitaine aux gardes se souvint de la parole qu'il avait donnée; il resta inflexible.

Alors l'amour de cette femme se tourna en haine. Elle promit sa main à un capitaine suisse, amoureux de son vin et de sa jolie figure, s'il voulait la débarrasser d'un homme qui, disait-elle, avait tant compromis son honneur auprès de son premier mari. Le Suisse consentit à tout. Il envoya deux spadassins qui cherchèrent querelle à d'Artagnan et le forcèrent de mettre l'épée à la main pour se défendre; mais grâce à des bourgeois qui tombèrent à l'improviste sur les agresseurs, notre héros en fut quitte pour une blessure à l'épaule.

Non loin de là, la veuve épousa le capitaine, et celui-ci, heureux époux, ne voulut plus se charger d'un assassinat pour l'amour de sa femme.

Telles furent les premières amours de d'Artagnan, qui finirent à peu près avec sa vingtième année.

Jusque-là, il n'avait trouvé que le plaisir, parce qu'il riait le premier d'un mari jaloux. Il vivait joyeux et content, parce qu'il méprisait les tentatives qu'on faisait pour le séparer de sa maîtresse. Enfin il croyait que rien ne pourrait arrêter cette existence folle; qu'il trouverait toujours la même facilité, la même rapidité de jouissance.

Il avait vingt ans!

V

Reprenons d'un peu plus haut. Oublions un moment la conduite du jeune homme pour suivre le soldat à la guerre. Ainsi que nous l'avons dit, la place d'Arras avait été enlevée en 1640 aux Espagnols. Ils avaient même perdu quelques autres villes de grande importance, entre autres Aire, qu'ils désiraient vivement reprendre.

L'année suivante, le maréchal de la Meilleraye (1), homme brave et entendu dans son métier, surnommé plus tard le preneur de places, commandait en Flandre et en Artois. Mais son armée, trop faible pour l'attaque, se bornait à harceler l'ennemi, la plupart de ses troupes ayant été envoyées au maréchal de Châtillon, opposé aux progrès du duc de Bouillon (2) et de Louis de Bourbon, comte de Soissons, qui avaient levé l'étendard de la révolte. La Meilleraye manœuvrait donc de manière à empêcher de porter des secours aux rebelles.

Sur ces entrefaites, Châtillon rencontra les mécontents dans les plaines de la Marfée et leur présenta le combat le 6 juillet 1641; mais le maréchal se laissa battre par

(1) Charles de Laporte, duc de la Meilleraye, était cousin-germain du cardinal de Richelieu; son fils épousa une nièce de Mazarin et prit le titre de duc Mazarin.

(2) Frédéric-Maurice de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, frère aîné du maréchal Turenne.

les troupes du comte de Soissons, frappé mortellement au sein de la victoire (1), et il dut s'enfuir après avoir laissé sur le champ de bataille cinq cents morts et deux mille prisonniers.

La Meilleraye, libre de ses mouvements, se met aussitôt à reprendre l'offensive, et d'Artagnan, dont le régiment servait sous ses ordres, commença à se faire remarquer par son ardeur et son courage pendant cette campagne. Il assista à la prise de Lens, de la Bassée et de Bapaume, dont le maréchal s'empara en dédommagement de la perte d'Aire, qui avait été obligée, après une belle défense, de se rendre au cardinal-infant. Cette même année (1641), d'Artagnan passa sous le commandement du maréchal de Brézé (2) avec lequel il reprit Damvillers, où le duc de Bouillon avait été mettre le siège, après la mort du comte de Soissons.

Le régiment des gardes étant rentré à Paris, après cette campagne, d'Artagnan, amoureux et joueur, revint passer gaiement l'hiver, tantôt dans l'antichambre du roi, tantôt au cabaret de la rue Montmartre. Là, il tenait les dés qui souvent le faisaient vivre; il voyait ici sa maîtresse en feignant de rechercher le bon vin; partout, avec ses compatriotes et amis, les mousquetaires béarnais.

En 1642, d'Artagnan assista à la prise de Collioure et au siège de Perpignan, qui ne se rendit qu'après plus de trois mois de tranchée ouverte (9 septembre).

Le cadet aux gardes était brave; il poussait même souvent la bravoure jusqu'à la témérité. Mais alors il passait inaperçu dans les rangs des soldats, et les récits du temps ne font encore aucune mention particulière de lui. Tout ce qu'il nous est donc permis de croire et de dire, c'est que quelques hommes seuls étaient témoins de son courage, et ces témoins étaient ses camarades.

Ce fut pendant que Louis XIII et Richelieu dirigeaient les opérations militaires dans le Roussillon que s'accomplit le terrible drame qui devait s'appeler dans l'histoire *la conspiration de Cinq-Mars*, et se terminer sur un échafaud.

Depuis longtemps Cinq-Mars, placé par Richelieu auprès du roi, donnait des inquiétudes au cardinal. Non-seulement il le voyait se lier avec les ennemis de l'État, mais encore il tramait des complots contre sa vie. En effet, ce jeune favori (3), dont le pouvoir sur l'esprit de Louis XIII était immense, avait conseillé au roi de faire assassiner son ministre. L'auteur des Mémoires que nous avons sous les yeux dit positivement que Tréville fut chargé de ce soin et qu'il refusa de s'en acquitter avant d'avoir un ordre signé de la main du roi (4).

Il est certain que Louis XIII prêta l'oreille aux propositions de Cinq-Mars, mais il ne donna jamais le moindre assentiment à une pareille action. La preuve en existe dans la lettre qu'il écrivit au chancelier Séguier, lettre remarquable, dit un biographe, dans laquelle un roi justifie sa conduite envers un de ses sujets.

Cinq-Mars voyait en Richelieu un rival qu'il voulait supplanter; et certain que la puissance du ministre ar-

rêterait toujours l'ambition du favori, il résolut de l'assassiner lui-même. Mais le cardinal, averti à temps, se tint sur ses gardes et évita de se trouver seul avec lui. « Le hasard voulut néanmoins qu'il s'y trouvât par deux fois; mais quelque résolution qu'eût prise ce favori, il se trouva si interdit quand il fut question d'exécuter son coup, qu'il n'eut pas la force de mettre la main au poignard qu'il n'avait fait faire néanmoins que pour lui ôter la vie. »

Si l'on n'avait à reprocher à Cinq-Mars d'autre crime que celui d'avoir voulu assassiner Richelieu, son bienfaiteur, peut-être adopterions-nous l'opinion de la plupart des historiens, qui veulent que le cardinal ait été cruel en sacrifiant un rival qu'il voyait naître. Peut-être aussi l'accuserions-nous d'avoir manqué de grandeur d'âme en ne pardonnant pas à un ennemi personnel. Mais il est une tache qui doit rester éternellement sur le nom de Cinq-Mars, c'est d'avoir entamé des négociations avec l'Espagne et d'avoir voulu livrer la France à l'étranger.

La preuve de ce fait existe dans l'histoire, et pourtant on n'a pas craint d'écrire et de répéter jusqu'à ce jour que le cardinal sacrifia Cinq-Mars à une vengeance particulière.

Les émissaires de Richelieu parvinrent à obtenir, à force d'argent, une copie du traité secret conclu à Madrid (15 mars 1642), par les soins de ce favori, entre le duc d'Orléans et le roi d'Espagne. Par ce traité, qui tendait à bouleverser l'État et à perdre le cardinal, le roi d'Espagne donnait quatre cent mille écus au duc d'Orléans pour faire des levées en France, et une pension de cent vingt mille écus; une pension de cent mille écus devait être également faite à Cinq-Mars et au duc de Bouillon, qui avaient organisé la conspiration. Ce dernier venait à peine de rentrer en grâce à la cour.

Le traité était signé par le comte-duc d'Olivarès, au nom du roi d'Espagne, et par le comte de Fontenilles, au nom de Monsieur, duc d'Orléans.

Aussitôt que ce complot fut découvert, Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne; le duc d'Orléans, digne frère de Louis XIII, demanda grâce en abandonnant et en chargeant ses complices, selon sa coutume. Le duc de Bouillon, surpris au milieu de l'armée qu'il commandait à Casal, se vit sur le point d'être jugé; mais, la duchesse de Bouillon ayant menacé de livrer Sedan aux Espagnols, son mari en fut quitte pour remettre au roi cette place, dont le commandement fut confié à Fabert (1).

Enfin Fontenilles parvint à prendre la fuite.

De tous les conjurés, Cinq-Mars seul eut la tête tranchée, le 12 septembre 1642. Le fils du célèbre historien de Thou subit la même peine, pour avoir eu connaissance du complot et ne l'avoir pas révélé.

Selon nous, la mort de Cinq-Mars fut juste, et le cardinal eût été plus juste encore s'il avait également frappé les autres coupables, si souvent révoltés, toujours pardonnés. En agissant avec vigueur, Richelieu donnait de l'énergie à l'autorité royale, contre laquelle on faisait de continuelles entreprises. Souvent ses châtiments furent sévères, mais rarement injustes. Louis XIII était si faible, qu'il abandonna sa mère, sa femme et ses favoris à son ministre. Richelieu, au contraire, avait une qualité très-rare parmi les gens haut placés; il était reconnaissant des services qu'on lui rendait et de l'attachement qu'on lui marquait (2).

Deux mois et vingt-deux jours après le supplice de Cinq-Mars et de Thou, Richelieu, malade depuis longtemps, mourut en véritable roi dans son palais, laissant la France maîtresse de l'Alsace, de la Lorraine, du Roussillon, et ses armées triomphantes en Italie, en Flandre, en Allemagne et en Catalogne.

(1) Abraham Fabert, né en 1599, entra au service à quatorze ans, et reçut le bâton de maréchal de France en 1638. Il était capitaine des gardes quand il fut appelé au gouvernement de Sedan.

(2) Saint-Prenil est le seul des hommes dévoués à Richelieu qui ait été abandonné par lui.

(1) Les circonstances de la mort de ce prince sont tout à fait inconnues. Certains auteurs prétendent qu'il se tua lui-même, d'autres affirment au contraire qu'il mourut de la main d'un assassin. Voici comment Sandras de Courtilz s'exprime à ce sujet : « Ceux qui croient qu'il fut assassiné disent qu'un de ses gardes ayant couru après lui, pour lui dire qu'on faisait ferme encore en un endroit, lui lâcha un coup de mousqueton dans la tête, quand il vint à se retourner pour regarder qui lui donnait cet avis. Les autres, au contraire, qu'ayant voulu lever la visière de son casque avec le bout de son pistolet qu'il tenait encore à la main, le pistolet tira de lui-même et le jeta roide mort sur le carreau. Cependant j'ai vu des gens qui m'ont dit que ses pistolets étaient encore chargés quand on le trouva mort. »

(Mémoires de d'Artagnan, t. I^{er}, p. 153.)

(2) Urbain de Mailli-Brézé, qui devint vice-roi de Catalogne en 1642. Il avait épousé la sœur du cardinal de Richelieu.

(3) Henri Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, naquit en 1620. Il était connu à la cour sous le nom de M. le Grand, à cause de sa charge de grand écuyer de France.

(4) Mémoires de d'Artagnan, t. I^{er}, p. 185.

On a dit que ce ministre fut heureux dans toutes ses entreprises. Sans doute la Providence a pu l'aider en certains moments critiques, mais le bonheur ne se soutient pas pendant dix-huit ans. Quelque part que l'on fasse au hasard, on reconnaît presque toujours dans les actes de Richelieu la trempe de l'âme de ce ministre, sa haute intelligence, son infatigable énergie et son habileté à profiter de toutes les circonstances.

Dans ses vues de politique profonde, Richelieu voulut donner à la France une éclatante et glorieuse prépondérance; il chercha aussi à fortifier l'autorité souveraine et à imprimer une marche assurée et ferme au gouvernement. Pour cela, il s'efforça de soumettre les protestants, qui avaient déjà ébranlé le trône, et respiraient encore de son temps un esprit de faction. Mais il se posa contre eux en homme d'État; il ne les persécuta pas en fanatique comme devaient le faire plus tard les ministres de Louis XIV. Il fit aussi trembler la noblesse, sans élever, comme on l'a trop souvent répété, l'autorité royale sur les ruines de l'aristocratie. — On ne doit pas confondre l'abaissement d'un corps avec la punition de quelques membres rebelles.

Assurément, nous l'avons déjà dit, la justice du cardinal fut souvent trop sévère. Plus fin et plus adroit, Richelieu eût été plus clément. Mais il frappait sans trembler. En faisant monter quelques représentants des premières familles sur l'échafaud, il intimida les autres, qui n'osèrent plus se révolter ou traiter avec l'étranger, convaincus que la naissance la plus illustre ne pourrait les soustraire au châtement.

Il n'est donc pas juste de dire que les grands furent abattus par le cardinal. Seulement, il leur inspirait assez de crainte pour leur faire préférer aux intrigues de la cour la résidence dans leurs châteaux, dans leurs gouvernements ou dans les places fortes dont ils étaient en possession.

De toutes les révoltes que le cardinal comprima, pas une n'eut un but louable. Ces grands seigneurs mécontents voulaient substituer un pouvoir à un autre pouvoir : aucun ne songea au bien-être, à l'avenir, à la richesse du peuple. Richelieu fut juste en châtiant les rebelles qui venaient attaquer l'autorité existante; mais, en frappant les membres, il laissa subsister la force du corps. Il ne produisit qu'un affaiblissement momentané, et ce fut un tort.

Que si l'on doutait de ce que nous avançons ici, nous dirions qu'il suffit de lire les guerres de la Fronde pour voir combien la noblesse était encore redoutable sous la minorité de Louis XIV.

Nous croyons donc que l'on a généralement mal apprécié le cardinal-ministre, sous le rapport de sa conduite envers la noblesse du royaume. Richelieu avait en outre une âme élevée, une grande suite dans les vues et beaucoup de courage dans l'esprit. Ce fut à lui que Louis XIII dut les plus belles pages de son règne, et pourtant ce roi sans énergie, ce roi qui ne sut pas même aimer, ne sut dire que ces mots à la nouvelle de la mort de son ministre : « Il est mort un grand politique ! » Quelle oraison funèbre sèche et glacée, surtout quand on la compare à ces paroles d'un autre souverain, du czar Pierre I^{er} visitant le mausolée de Richelieu : « Si tu vivais, je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre ! »

Louis XIII ne survécut que six mois à Richelieu. Pendant sa maladie, les Espagnols s'étaient flattés de l'espoir de pénétrer en France, et ils avaient fait entrer en Champagne une armée de vingt-six mille hommes sous les ordres de don Francisco de Mello. Mais un général de vingt-deux ans, Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, que l'on devait appeler bientôt le grand Condé, les battit à Rocroy (19 mai 1643), et couronna ainsi de lauriers le sceptre de Louis XIV, monté sur le trône depuis cinq jours.

D'Artagnan, qui ne cherchait que les occasions de se distinguer, eût bien voulu assister à cette fameuse bataille de Rocroy; mais son régiment était resté à la

cour, où deux partis venaient de se former en présence d'une régence, et où, par conséquent, on pouvait avoir besoin de troupes à chaque instant. Plus tard, lorsque le duc d'Enghien, qui savait non-seulement vaincre, mais encore profiter de la victoire, eut été mettre le siège devant Thionville, une partie du régiment des gardes françaises fut envoyée à ce prince. Cette fois encore, la compagnie dont faisait partie d'Artagnan resta dans Paris.

Tourmenté cependant du désir de parvenir, le Béarnais souffrait de rester ainsi inactif, lorsqu'il apprit qu'une ambassade allait être envoyée en Angleterre. Le comte d'Harcourt (1), ambassadeur extraordinaire, devait négocier un accommodement entre Charles I^{er} et le parlement révolté contre l'autorité souveraine. D'Artagnan, ne pouvant combattre, voulut alors courir le monde; et, après en avoir obtenu la permission de son capitaine, il se présenta au comte d'Harcourt, qui l'admit au nombre des gentilshommes destinés à l'accompagner dans sa mission.

D'Artagnan partit pour l'Angleterre, qu'il devait revoir si souvent dans la suite, et dont il devait garder de tristes et cruels souvenirs. Mais, cette fois, c'était son inconstance de caractère, son besoin de mouvement qui le portaient à entreprendre ce voyage. Peut-être aussi espérait-il trouver Rosnay dans ce pays.

VI

Nous arrivons à un passage des *Mémoires* où la vérité historique est complètement dénaturée. Non-seulement l'auteur y a confondu les événements et les dates, mais encore il a tellement inventé, qu'il est bien difficile de discerner l'histoire de la fiction. Après des recherches souvent pénibles, nous sommes parvenus à rétablir plusieurs faits, à rectifier certaines erreurs, et nous allons les signaler. Peut-être enlèverons-nous à d'Artagnan un peu de l'originalité de son caractère; mais nous sommes heureux de le dire en passant, nous n'avons pas la prétention d'écrire un roman, notre seul désir est de connaître la vie d'un homme en étudiant l'histoire.

« Nous fûmes d'abord, disent les *Mémoires de d'Artagnan*, trouver le roi d'Angleterre, qui était à Exeter, dont son armée, qu'il avait mise sous le commandement des princes Robert et Maurice, ses neveux, fils de Frédéric V, roi de Bohême et électeur palatin, s'était emparé il n'y avait que peu de temps. »

Ce peu de mots renferme plusieurs inexactitudes, et elles sont la source de presque toutes celles qui suivent dans le premier volume de l'ouvrage que nous citons. En premier lieu, le comte d'Harcourt ne se rendit point auprès du roi, mais auprès du parlement, qui lui fit préparer un logement à Somerset-House. La preuve en existe dans l'histoire parlementaire d'Angleterre. Une députation des membres de la chambre des lords et de celle des communes vint au-devant de lui à Gravesend, et il arriva à Londres le 8 octobre 1643 (2). Enfin, de cette ville l'ambassadeur extraordinaire se dirigea vers Oxford, où Charles I^{er} tenait sa cour à ce moment (3).

Le comte d'Harcourt entama aussitôt des négociations conciliatrices, et le 11 novembre il présenta à la chambre des lords un mémoire tendant à rétablir la paix entre les deux partis. Mais ses propositions d'accommodement ne furent pas accueillies. Cependant il ne se découragea pas; il fit même plusieurs voyages de Londres à Oxford et d'Oxford à Londres. Enfin, le 4 décembre, le

(1) Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, surnommé Cadet-la-Perle, parce qu'il était le cadet de la maison de Lorraine-Elbenf, et qu'il portait une perle à l'oreille.

(2) *Parliamentary history of England*, vol. XII.

(3) Le roi d'Angleterre ne résida à Exeter qu'en 1644.

parlement déclina l'intervention de la France par des formalités, et le roi d'Angleterre résolut de tenter de reconquérir un trône que ses sujets ne voulaient lui rendre qu'à des conditions trop dures à ses yeux.

C'était continuer la guerre, et, chose plus affreuse, la guerre civile. Les mémoires, que nous suivons toujours, malgré leurs erreurs, sauf à les relever, nous représentent alors d'Artagnan tourmenté et dévoré d'inquiétude à la veille d'une bataille à laquelle il ne pouvait prendre aucune part.

En effet, tous les gentilshommes de la suite de l'ambassadeur étaient en butte aux soupçons et à l'espionnage des Anglais. Le jour de l'arrivée du comte d'Harcourt, on avait remarqué qu'il était accompagné d'un grand nombre de jeunes seigneurs, et l'on craignait qu'ils ne fussent venus pour rejoindre l'armée royale. Or, les chambres voulurent connaître ces gentilshommes, afin de les mieux surveiller; et, quand l'ambassadeur demanda un sauf-conduit pour se rendre auprès de Charles I^{er}, le parlement *désira* voir la liste de ceux qu'il avait l'intention d'emmener avec lui (1).

Malgré ces entraves, la pensée de d'Artagnan était toujours portée vers le camp du roi, et il songeait aux moyens de s'y rendre, sans avoir à craindre les vexations des Anglais.

D'abord son imagination s'enflamma, puis il parla avec enthousiasme de son projet à ceux qui faisaient partie de la suite de l'ambassadeur, enfin son courage gagna ses camarades, et ils allèrent demander aussitôt au comte d'Harcourt la permission de combattre dans les rangs de l'armée royale (2).

Voilà donc nos jeunes Français qui, sortis de Londres par différents chemins, se réunissent bientôt, et vont offrir leurs services au roi. Un gentilhomme de Normandie, M. de Fondreville, qui a fait plusieurs campagnes sous le comte d'Harcourt, dirige cette troupe de braves, dont d'Artagnan est l'âme.

Cependant le parlement est informé du départ des gentilshommes : d'abord il en porte ses plaintes à l'ambassadeur, et il ordonne ensuite au comte d'Essex, commandant les troupes révoltées, de s'emparer des Français et de les traiter avec la dernière rigueur. D'Essex, sans perdre de temps, met un corps de trois cents chevaux en embuscade sur la route; mais ce détachement rencontre un parti des troupes du roi si faible, qu'il n'hésite point à l'attaquer, certain qu'il est d'en avoir bon marché.

Sur ces entrefaites, le petit escadron de Fondreville et de d'Artagnan arrive. En peu d'instants ces gentilshommes ont reconnu que les soldats du roi sont surpris, mais qu'ils vendent chèrement leur vie. Aussitôt ils se réunissent en colonne serrée, mettent l'épée à la main et fondent sur les rebelles qu'ils taillent en pièces.

Ce début était d'un heureux augure pour les Français; ils venaient de détruire une troupe placée en embuscade contre eux. La plupart des soldats avaient été tués sur la place, le reste était prisonnier. Cinq ou six cavaliers seulement parvinrent à prendre la fuite et racontèrent leur défaite à d'Essex.

Ce général, furieux de cet échec, jura alors de ne faire aucun quartier aux Français s'ils tombaient entre ses mains, et il commanda deux escadrons chargés particulièrement de s'attacher à eux pendant la bataille qui allait avoir lieu. Mais toutes les mesures furent inutiles. D'Artagnan et ses braves compagnons renversaient les obstacles à mesure qu'ils se présentaient; on les vit s'avancer partout où il y avait du danger, en laissant der-

rière eux des monceaux de cadavres, et leur bravoure, parfois même leur témérité, contribua puissamment au gain de la victoire remportée par les troupes royales (1).

Il n'était pas prudent de rentrer à Londres après une telle conduite contre les troupes du parlement; aussi le comte d'Harcourt écrivit-il à ses gentilshommes de ne pas tenter de le rejoindre et de rester plutôt dans l'armée royale jusqu'à ce qu'ils pussent rentrer sûrement en France. En conséquence, chacun dut chercher de son côté les moyens d'échapper aux recherches du parlement. D'Artagnan, dont l'esprit était fertile en expédients dans les circonstances difficiles, conseilla à quelques-uns de ses compagnons de prendre la livrée de domestique, et ce fut sous ce déguisement qu'il s'attacha au fils de lord Pembroke, qui allait voyager sur le continent. Il débarqua ainsi, inconnu de tous et sans aucun accident, sur la terre de France.

A son arrivée à Paris, d'Artagnan se hâta d'aller rejoindre ses amis les mousquetaires, avec lesquels il recommença sa vie de plaisirs et de débauche.

Depuis son retour d'Angleterre, le jeune Méridional ne voyait de bonheur possible qu'en France. Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, il critiquait les mœurs et les coutumes des Anglais, et sa finesse de Gascon trouvait toujours un côté ridicule à frapper quand on croyait sa verve épuisée. M. des Essarts l'entendit un jour raconter dans son langage pittoresque et ce qu'il avait vu et ce qu'il avait fait. Charmé de la manière dont le jeune Béarnais rendait compte des événements qui s'étaient passés sous ses yeux, il en parla à la reine d'Angleterre (2), récemment arrivée en France, et cette princesse manifesta le désir de voir le gentilhomme qui avait généreusement combattu pour son époux.

Née en 1609, et par conséquent à peine âgée de trente-cinq ans à cette époque, Henriette de France, reine d'Angleterre, se faisait toujours remarquer par la souplesse et la finesse de sa taille; elle avait la vivacité des regards de sa mère et la naïveté piquante de la parole de son père. Plus agréable que jolie, elle était parfois capricieuse, vive ou impétueuse, toujours aimante, souvent coquette. L'adversité ne lui avait encore ôté aucun de ses défauts ni aucune de ses qualités; enfin elle était aussi séduisante que dans les premiers temps de son arrivée à la cour d'Angleterre.

Le jour où d'Artagnan fut présenté à cette reine qui ne devait plus remonter sur son trône, elle était entourée d'un petit nombre d'Anglais et de quatre ou cinq blondes Anglaises remarquablement belles, au milieu desquelles cependant sa tête brune se dessinait à ravir. Elle parla d'abord au Béarnais de son pays, qui était aussi celui de son père, puis elle l'interrogea sur le sort du roi Charles et de ses enfants; enfin elle lui demanda son opinion sur le royaume qu'il venait de quitter.

D'Artagnan, qui jugeait les nations avec l'esprit du dix-septième siècle en France, retomba dans sa haine contre un peuple révolté, et, avec cette franchise particulière aux Gascons, toutes les fois qu'il ne s'agit pas de parler d'eux-mêmes, il répondit à la reine que, quelque belle que fût l'Angleterre, il préférerait la société des ours à celle d'hommes assez féroces pour faire la guerre à leur roi. Puis, prenant le rôle de courtisan, il termina sa critique par une flatterie en ajoutant :

(1) Les gentilshommes français prirent part à quelques-unes de ces escarmouches si fréquentes entre les deux partis; mais il est certain qu'ils ne purent se trouver à aucune bataille, car il n'en fut point livré pendant leur séjour en Angleterre.

(2) L'auteur des Mémoires se trompe évidemment ici. Le comte d'Harcourt et presque toute sa suite étaient de retour en janvier 1644, et la reine d'Angleterre n'arriva en France que six mois plus tard. Elle séjourna dans plusieurs villes et ne fit son entrée à Paris que le 3 novembre de la même année. Le récit qui va suivre est donc entièrement faux ou transposé. Dans ce dernier cas, il faudrait le reporter, pour la date, au second voyage de d'Artagnan en Angleterre, un peu avant la mort de Charles I^{er}. Quoi qu'il en soit, nous le laissons subsister, et nos lecteurs comprendront facilement les motifs qui nous engagent à ne pas le rejeter.

(1) *Parliamentary history of England*, vol. XII, p. 415.

(2) Un historien récent, M. Bazin, dans son *Histoire de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, dit que les gentilshommes français qui combattirent dans les rangs royalistes ne pouvaient être de la suite du comte d'Harcourt. Ce fait est certain. La bataille à laquelle quelques Français prirent part fut celle de Newbury, donnée le 20 septembre 1643, et l'ambassadeur se préparait seulement alors à se mettre en route.

— Il faut, en effet, madame, que ce peuple soit bien méchant pour avoir demandé au roi l'exil de Votre Majesté; il doit être aussi bien dépourvu de connaissance et de jugement pour n'avoir pas apprécié les qualités qui distinguent une princesse de votre mérite.

Si ces paroles furent agréables à la reine, si faite pour plaire et si avide de domination, elles ne plurent pas sans doute aux Anglais qui étaient auprès d'elle. En effet, d'Artagnan reçut le lendemain un cartel d'un nommé Cox, qui lui demandait raison des propos insolents qu'il avait tenus sur sa nation.

Comme homme, le Gascon ne haïssait pas le duel; comme soldat et gentilhomme, il aimait à manier l'épée et à montrer ainsi, non pas son courage, — personne n'en doutait, — mais sa souplesse et sa dextérité. Il fut donc charmé de cette nouvelle occasion de faire parade de lui-même, et il sortit, sans perdre de temps, pour aller chercher un second parmi ses amis les mousquetaires.

Au moment où il mettait le pied dans la rue, un domestique anglais l'aborda et lui remit un second billet. Celui-ci était conçu en ces termes :

« J'étais chez la reine lorsque vous avez dit des choses si désobligeantes de ma nation, que je ne dois jamais vous les pardonner. Aussi, après avoir bien rêvé comment j'en tirerais vengeance, je n'ai point trouvé de meilleur moyen d'en venir à bout que de vous prier de prendre la peine de venir chez moi. Celui qui vous rendra la présente vous dira où vous me trouverez. Nous verrons là si vous aimez mieux, comme vous dites, demeurer avec des ours que de vivre avec des personnes de mon pays. »

Surpris des termes de cette lettre, qu'il relut plusieurs fois sans la comprendre, d'Artagnan interrogea le valet, et apprit que ce billet venait d'une dame attachée au service de la reine d'Angleterre; que, s'il voulait la voir, il devait demander milady ***; puis l'Anglais tourna le dos et disparut.

Jamais homme ne fut plus embarrassé que d'Artagnan à la pensée de ce duel d'un nouveau genre. Son esprit flottait incertain dans une foule d'hypothèses. Était-ce une provocation? De la part d'une femme, c'était impossible. N'était-ce pas plutôt une déclaration d'amour? Son amour-propre et sa vanité de Gascon le portaient assez à s'arrêter à cette dernière supposition. Et alors, s'il eût pu se dispenser du combat qu'il venait d'accepter, il l'eût fait avec plaisir pour voler au rendez-vous. Mais il ne pouvait reculer sans déshonneur... Enfin il se décida à en finir au plus tôt avec la première affaire, et se dirigea vers l'hôtel des mousquetaires.

Mais, ô contre-temps! Athos et Porthos venaient de sortir ensemble : Aramis seul restait, à cause d'une indisposition qui le tourmentait depuis quelques jours. Il venait de prendre médecine au moment où d'Artagnan entra dans sa chambre.

En présence de son compatriote malade et couché, d'Artagnan n'osa parler du sujet qui l'amenait. Cependant il songea à la promesse qu'il avait faite d'être au rendez-vous dans une heure, et en même temps que sa main gauche pressait avec rage le pommeau de son épée, son visage exprimait la plus vive contrariété. A ce moment, Aramis devina tout.

Sans hésiter, le mousquetaire se lève et met son haut-de-chausses; ensuite il dit à son ami qu'il a compris le besoin qu'il a de ses frères; que, puisqu'ils sont absents, il ne veut pas le laisser dans l'embarras, et il l'engage à lui avouer sans détour le motif de sa visite et de sa mauvaise humeur. Alors d'Artagnan raconte la cause de son duel. Pendant ce temps, Aramis termine sa toilette avec tant de hâte que l'on dirait qu'il veut aller venger une injure personnelle. Enfin, nos deux Béarnais se mettent en route, et bientôt ils arrivent derrière les Chartreux, lieu du rendez-vous.

Depuis une demi-heure environ, Aramis et d'Artagnan se promenaient, attendant leurs adversaires, quand ils virent paraître les deux Anglais le long des murs du

Luxembourg. En cet instant, Aramis commençait à ressentir des tranchées, suite inévitable de la médecine qu'il avait prise; mais il ne voulut pas que ses adversaires le vissent dans une position peu convenable pour un homme qui allait se battre, et il s'efforça de cacher son mal.

A la vue des Français, l'un si jeune, l'autre si pâle, les Anglais, aussi orgueilleux à cette époque qu'ils le sont aujourd'hui, espérèrent avoir bon marché des deux amis. Il était d'usage alors dans les duels de s'assurer qu'un adversaire n'avait rien sur lui qui pût faire dériver la lame. Or, pendant que le second de Cox tâta Aramis pour se convaincre qu'il ne portait ni cotte de mailles, ni plaque de métal comme certains faux braves, il le vit changer si souvent de visage qu'il eut l'insolence de lui dire que la peur agissait déjà sur lui. En effet, le pauvre mousquetaire éprouvait des douleurs d'entrailles si aiguës, qu'il pâlisait et tremblait continuellement.

Mais quand Aramis malade entendit attribuer sa souffrance à la peur, la colère l'empêcha de se contenir davantage, et il lui arriva une incommodité assez habituelle à certain maréchal de France, qui ne vit jamais le feu sans l'éprouver tout d'abord, et qui cependant faisait des prodiges de valeur. L'Anglais s'éloigna aussitôt pour échapper à l'infection qui se répandait autour de lui; mais Aramis, sans s'inquiéter de son accident, l'arrêta en mettant l'épée à la main, et l'attaqua bravement.

Forcé de se défendre contre un homme qu'il croyait à moitié vaincu par la peur, l'Anglais cherche à reprendre l'avantage; mais vains efforts... peine inutile... l'étranger trouve une main plus ferme et plus souple, un œil plus exercé que le sien, et il est bientôt obligé de rompre devant son adversaire. Le mousquetaire a peine à l'atteindre dans cette lutte où l'un semble fuir et l'autre poursuivre un lâche. Alors seulement Aramis demande au fuyard lequel a le plus peur des deux.

De son côté, d'Artagnan avait trouvé un adversaire si non plus adroit, du moins plus courageux. Celui-ci se battait de pied ferme; mais en quatre coups il est mis hors de combat. Le premier l'atteint au bras, le second à la cuisse; au troisième, d'Artagnan lui fait une passe au collet; au quatrième, il lui met la pointe dans le ventre et l'oblige à demander la vie. Cox ne se fait pas prier et se rend à d'Artagnan, qui s'élance aussitôt au secours de son ami. L'adversaire d'Aramis, plusieurs fois blessé, et d'ailleurs plus prudent que brave, n'attend pas ce nouvel ennemi; il remet son épée au mousquetaire et lui demande pardon de ce qu'il a pu dire de désobligeant.

Après ce duel, terminé à sa gloire et à son avantage, d'Artagnan reconduisit son ami à l'hôtel des mousquetaires, puis il se dirigea vers le Louvre. C'était dans l'ancien palais des rois qu'il devait trouver milady ***, dame d'honneur de la reine d'Angleterre (1).

VII

Quand d'Artagnan se présenta au Louvre, le bruit venait de se répandre que deux Anglais avaient été blessés en duel par des Français, et milady *** montait en voiture pour aller voir son frère, qui avait servi de second à M. Cox. Notre cadet comprit que, dans ces circonstances, il ne devait point se présenter à une femme dont il venait de combattre le frère, et il se retira.

Trois jours après, d'Artagnan reçut de l'Anglaise une nouvelle lettre, par laquelle elle le priait d'abord de lui apporter les épées dont Aramis et lui s'étaient emparés;

(1) La cour habitait depuis quelque temps le palais que Richelieu avait légué à son souverain. Quand Henriette arriva en France, on donna le vieux Louvre pour résidence à cette reine exilée.



Le lendemain, les quatre Béarnais étaient auprès du roi. — PAGE 7.

puis elle le provoquait à un autre combat avec elle, en lui disant que ses armes étaient beaucoup plus dangereuses que le fer.

A cette seconde attaque de la part d'une femme, d'Artagnan, plein de vanité, se crut aimé, et par conséquent le plus heureux des hommes. Sans hésiter, il prit les deux épées, qu'il cacha sous son manteau, et, après s'être assuré que sa toilette était irréprochable, il se presenta au Louvre.

Milady *** était une de ces femmes dont la beauté eût défié le pinceau du peintre le plus habile. Jamais autant de délicatesse dans les traits n'avait été réunie à autant de grâce et de charme dans le maintien. Sa figure était si belle, sa pose si voluptueuse, son teint si transparent, et ses mouvements si pleins d'abandon et de souplesse, que l'on doutait, en la voyant, que cette femme pût vivre de la vie de ce monde.

D'Artagnan subit, dès le premier instant, l'influence que cette nature si gracieuse et si belle exerçait sur tout ce qui l'entourait. Son admiration égala son respect, et il devint amoureux, amoureux à trembler devant l'objet de son affection. Sa passion devint même si violente, qu'il crut arriver au bonheur par un mariage.

Évidemment alors il avait oublié son origine; il ne raisonnait point en Gascon, il déraisonnait comme un fou. Il comptait faire fortune à la guerre, parce qu'il était brave, et il espérait qu'une femme jeune et belle attendrait qu'il vint déposer à ses pieds des biens acquis au prix de son sang. En vérité, il ne connaissait encore ni la cour ni les femmes!

Impétueux et bouillant comme tous les Méridionaux, d'Artagnan se livra avec entraînement aux nouveaux sentiments de son âme; il oublia ses joies et ses plaisirs d'autrefois pour ne songer qu'à la belle Anglaise. Chaque



Chaque jour il venait jouir de la vue de cette créature ravissante

jour il venait jouir de la vue de cette créature ravissante et si pure, et chaque jour il s'enivrait davantage sous l'impression de ses yeux bleus si doux.

Parfois il se demandait si c'était bien cette femme, cette jeune fille pleine de charme et de modestie, qui avait osé lui écrire les deux lettres qu'il avait reçues, et alors il allait chez milady ^{***}, bien résolu à déclarer son amour. Mais auprès d'elle il se disait qu'il avait rêvé; le cœur lui battait de crainte et de bonheur, et il se retirait en admirant la voix ravissante et le sourire enchanteur de cette femme qu'il recherchait avec ivresse, qu'il adorait comme une madone.

Un jour cependant il osa parler de son amour et de son espoir. Mais, à mesure que les paroles sortaient de la bouche du jeune homme, le visage de milady ^{***} subissait une transformation étrange; sa jolie lèvre de corail se comprima sous un sourire de dédain; une ombre sembla voiler l'éclat de ses beaux yeux; une pâleur de mort

se répandit sur ses traits, et, d'une voix sèche et saccadée, elle lui dit en se levant avec orgueil :

— Sachez, monsieur, que la fille d'un pair d'Angleterre ne se mésalliera jamais avec un petit gentilhomme de Béarn.

D'Artagnan voulut s'excuser, et il demanda pardon comme un coupable. Mais milady ^{***} resta fière et superbe dans sa pose. Sa bouche seule devenant railleuse, elle ajouta :

— Vous dites que vous m'aimez! Eh! c'est tout ce que mon cœur demande.... Je suis heureuse de voir souffrir un homme de votre nation; à plus forte raison dois-je l'être quand c'est pour moi et par moi qu'il souffre.... Une autre à ma place vous défendrait sa porte.... je fais mieux. Revenez toutes les fois qu'il vous sera agréable de le faire.... mes vœux seront satisfaits, car je vous montrerai jusqu'où peut aller l'indifférence d'une Anglaise pour les Français.

Tout autre qu'un jeune homme à ce discours eût vu finir son rêve; mais d'Artagnan avait vingt ans et il perdait la tête. D'abord il se désespéra; puis, la réflexion succédant au désespoir, il se demanda si milady *** était moins séduisante parce qu'elle ne l'aimait point. Enfin il crut l'avoir offensée, et il lui écrivit une lettre pleine de douleur qu'il envoya par son laquais.

Le pauvre gentilhomme, parti du Béarn à seize ans avec dix écus dans sa poche, avait alors un laquais qu'il entretenait aux dépens du jeu, sa seule ressource à cette époque. Assurément ce n'était pas cet ingénieux Planchet, dont nous devons la création à M. Alexandre Dumas; mais c'était un laquais, et il en fallait un au cadet de Gascogne pour faire figure dans le monde.

Au retour de son valet, d'Artagnan, qui avait attendu ce moment dans des angoisses impossibles à décrire, apprit que milady ***, après avoir ri de sa lettre, l'avait montrée aux autres filles d'honneur de la reine, et que toutes s'étaient moquées du triste amoureux. Un tel affront blessa d'Artagnan, et longtemps il n'en put croire ses oreilles; mais son domestique lui ayant fait plusieurs fois le même récit sans rien changer aux circonstances, son orgueil dut s'abaisser devant la vérité. Alors son désespoir ne connut plus de bornes, et, puisqu'il ne pouvait réduire ce cœur si fier, il jura de se venger de ce mépris.....

Bientôt le désir de la vengeance fit place à la colère; la colère s'effaça devant l'orgueil blessé; enfin l'amour fit oublier l'orgueil, et, peu de jours après, d'Artagnan était assis aux pieds de milady ***.

Tantôt il se plaisait à contempler cette tête qui se penchait souvent comme pour montrer la coupe aimable d'un cou d'ivoire; d'autres fois il restait en extase devant ce profil si net et cette riche chevelure blonde divisée en petites boucles selon la mode du temps. Quelle attitude que prit cette femme, elle était gracieuse, et savait si bien calculer son maintien, qu'il semblait toujours que l'on découvrit de nouvelles perfections dans sa personne. D'Artagnan était sous le charme. Il oubliait l'âme qui animait ce beau corps pour n'admirer qu'une céleste apparition.

Il resta longtemps ainsi à souffrir sans espoir les railleries et les mépris de milady ***, et pendant plusieurs mois on put remarquer qu'il était joyeux quand elle lui paraissait gaie et riieuse, et qu'il devenait triste toutes les fois qu'il lui semblait voir la mélancolie peinte sur son visage si doux. Il n'avait plus d'espoir, il est vrai, mais il était heureux de son malheur.

Une partie de sa passion était satisfaite; il lui était permis de voir l'objet de son amour.

Une circonstance, dont les suites furent étranges, vint réveiller les espérances déçues de d'Artagnan. Passant un jour avec quelques Gascons auprès d'une maison de débauche, il entendit appeler au secours. Ses camarades et lui volèrent aussitôt à la défense de celui dont ils entendaient les cris, et ils eurent le bonheur de délivrer un homme que des malfaiteurs avaient entraîné dans ce lieu pour l'assassiner. Mais quelle fut la surprise de d'Artagnan quand il reconnut dans celui auquel il sauvait la vie l'ancien adversaire d'Aramis, le second de Cox, le frère de milady ***!

Cependant, si le Béarnais fut étonné, l'Anglais le fut encore plus de voir un homme qu'il croyait son ennemi le défendre et le tirer du guet-apens dans lequel il était tombé. — Les gens de cette nation ne savent point obéir à une pensée généreuse; ils ne comprennent que la générosité par orgueil.

Le frère de milady *** vit une action louable, un fait extraordinaire dans le mouvement naturel d'un Français, et il jura une reconnaissance éternelle à son libérateur. En outre, comme il n'ignorait pas quels étaient les sentiments de sa sœur, il promit à d'Artagnan, après le service qu'il venait de lui rendre, de tout faire pour qu'elle changeât de conduite à son égard.

A cette promesse, d'Artagnan se crut l'obligé. Il retrouva toutes ses illusions, toutes ses joies; il crut tenir

le bonheur, et il pensa qu'il n'avait qu'à étendre la main pour s'en emparer.

Un fait récent à la cour militait, du reste, en sa faveur et entretenait le cadet aux gardes dans ses rêves de mariage. La jeune et belle marquise de Coislin, veuve et riche, venait d'épouser contre la volonté de ses parents le chevalier de Bois dauphin. Or, malgré le titre de comte de Laval que celui-ci avait pris après son mariage, il n'en était pas moins cadet de famille, et d'Artagnan s'estimait d'aussi bonne maison que le chevalier.

Le lendemain de l'aventure que nous venons de rapporter, il se rendit plein d'espoir au Louvre. Au moment où il arriva, milady ***, plongée dans ses pensées, ne l'entendit pas. La fière beauté semblait alors donner carrière à sa rêverie. Son front noble et majestueux avait la teinte de douceur qui lui était habituelle. On entendait aussi quelques paroles discrètement accentuées s'échapper lentement de ses lèvres. Mais, à la vue de d'Artagnan, la physionomie de la belle Anglaise changea complètement. Ses yeux grands et rêveurs prirent une expression de mépris qui arrêta la parole sur la bouche du Béarnais, et elle lui dit avec un ton glacial qui semblait si peu appartenir à cette mélancolique et ravissante figure :

— Monsieur d'Artagnan, il faut que vous soyez bien fou ou bien hardi pour oser vous présenter devant moi, après m'avoir fait un tort que je n'oublierai de ma vie.

D'Artagnan ouvrit les yeux et les oreilles; son cœur cessa de battre dans sa poitrine, et ses traits exprimèrent le plus grand étonnement.

— Eh quoi! continua-t-elle en s'animant par degrés, vous ne comprenez pas?... Je suis belle; mais, avec la beauté, il faut la richesse... J'étais sur le point d'avoir une fortune qui faisait mon bonheur, qui allait rendre toutes les femmes jalouses de moi, et vous me l'enlevez... Vous sauvez la vie à mon frère!... Insensé qui m'arrache un héritage de cent mille livres de rente et qui vient me parler d'amour! Avant cette belle action, je vous détestais et je me plaisais à vous tourmenter; maintenant je vous méprise. Vous êtes pour moi le reptile dont on se joue en l'empêchant de nuire, et que l'on écrase après.

D'Artagnan resta sans force et sans voix devant cette femme incompréhensible. Une première fois, elle s'était montrée pleine d'orgueil et de fierté, et elle venait de dévoiler à ce moment une âme vile et basse, capable d'un crime pour satisfaire une ignoble passion, l'avidité.

Le pauvre Gascon était de nouveau précipité de son empyrée. La fièvre alors troubla son cerveau; le désespoir et la fureur s'emparèrent de lui, et il partit la rage au cœur, jurant cette fois de se venger et d'être sans pitié.

L'occasion ne tarda point à se présenter. Depuis quelque temps, d'Artagnan avait remarqué que la femme de chambre de milady *** était disposée à le traiter avec assez de bonté. Il tourna donc ses vues de ce côté, espérant ainsi arriver au but de sa vengeance, et la suivante, jeune et amoureuse, crut facilement aux protestations du beau cadet aux gardes. Il lui jurait avec tant de feu de ne plus songer à une cruelle qui s'était jouée de lui; il paraissait si franc dans ses transports, si sincère dans ses serments, qu'après lui avoir voué son cœur depuis longtemps, elle n'eut bientôt plus rien à lui refuser.

La femme de chambre était jalouse, comme on l'est de celui que l'on aime véritablement. Elle craignait de perdre son amant, et, pour le détacher entièrement de milady ***, elle lui conta que sa maîtresse était amoureuse du marquis de Vardes (1). Elle ajouta que milady *** était

(1) François-René Crespin du Bec, marquis de Vardes, fils du marquis de ce nom, gouverneur de la Capelle, et de la comtesse de Moret, une des maîtresses de Henri IV. Il fut célèbre par ses intrigues galantes et par la disgrâce que lui attira une lettre supposée adressée à la reine pour éveiller la jalousie de cette princesse sur l'amour de Louis XIV pour mademoiselle de la Vallière. Quand Vardes eut passé la première jeunesse, il était, dit le marquis de la Fare, « plus aimable encore par son esprit, par ses manières insinuantes et par sa figure, que tous les

décidée à tout sacrifier pour lui appartenir, pensant, avec assez de raison, que le marquis serait heureux de l'épouser, si elle pouvait lui apporter en dot une brillante fortune.

La découverte d'un rival fut sur le point de décourager d'Artagnan. Cependant, après réflexion, il continua d'entretenir des relations avec la femme de chambre, espérant ainsi se tenir au courant d'une passion qui l'intéressait à un si haut point. De Vardes, jeune, riche et beau, était aimé de milady ***, mais, ou il ne remarquait pas, ou il ne voulait pas voir les diverses émotions que sa présence faisait éprouver à l'Anglaise. Cette insouciance du marquis plaisait à d'Artagnan, non pas qu'il y vit un moyen de vengeance, mais parce qu'il était jaloux.

Depuis que la colère était passée, l'amour avait repris son empire sur le cœur du Gascon, et la pensée que milady *** songeait à un autre était pour lui un martyre mille fois plus pénible à supporter que les railleries ou le mépris.

VIII

Cet état de choses dura trois mois environ, au bout desquels la passion de l'Anglaise, croissant en raison de l'indifférence de Vardes, cette femme résolut de faire connaître au marquis l'amour qu'elle ressentait en lui donnant un rendez-vous. Mais elle voulut le recevoir la nuit, sans flambeaux, afin de n'avoir pas à rougir devant celui qu'elle aimait. D'Artagnan apprit cette circonstance par la suivante, devant laquelle il avait toujours si bien su déguiser ses véritables sentiments, que cette fille pensait qu'il n'avait plus d'amour pour milady ***. Cependant, à cette nouvelle, il ne fut plus maître de lui, et sa pâleur, son émotion, le trahirent aux yeux de sa maîtresse.

Jusqu'à ce moment, il avait pensé que la fière Anglaise se laisserait d'une indifférence si marquée, et l'espoir, cette consolation des malheureux, l'avait soutenu; mais on lui donnait la preuve qu'elle s'avilissait, qu'elle faisait les premières démarches, enfin qu'elle n'avait même plus assez de raison pour conserver son honneur.

Alors, tout changea dans la tête de cet homme qui avait rêvé une vengeance qu'il n'osait accomplir. Il n'aima plus assez pour désirer de devenir époux; il fut assez fou pour chercher à éteindre son amour dans la possession. — Il résolut de se substituer au marquis de Vardes.

D'abord il eut à vaincre les larmes et le chagrin de la femme de chambre chargée de remettre la déclaration au marquis et de le conduire auprès de milady ***; ensuite il fallait la faire consentir au rôle qu'elle devait jouer. Longtemps elle résista aux prières de d'Artagnan, mais il sut être si éloquent, et ses transports parurent si vrais à sa faible maîtresse, qu'elle commença à le croire.

— Je sais, lui dit-il, que tu as le droit de ne pas souffrir de partage, et de réclamer pour toi seule ce cœur que tu remplis tout entier; mais tu ignores cette passion violente, insensée peut-être, née du mépris d'une femme pour un homme. Laisse-moi donc la satisfaire; regarde sans jalousie un acte dont le but est la vengeance, et tu me prouveras que la confiance est la vertu des âmes bonnes.

— Et le doute est un outrage fait à ceux qu'on aime... Allez donc... accomplissez votre désir... Peut-être, après avoir puni milady, ne rechercherez-vous plus d'autre amitié, d'autre affection que la mienne; car je veux qu'à l'avenir ma tendresse et mes soins suffisent pour vous rendre heureux.

jeunes gens de la cour. Il mourut en 1688, cinq ans après être rentré en grâce. »

Dès qu'il eut obtenu cette condescendance d'une amante jalouse, tout marcha selon ses désirs. Il fut introduit pendant la nuit auprès de milady ***, et l'Anglaise se donna à d'Artagnan, croyant se livrer au marquis de Vardes. Il eut successivement ainsi deux rendez-vous qui furent également heureux pour lui, si l'on peut appeler bonheur la jouissance d'un bien volé.

Cependant les craintes et la jalousie de la femme de chambre renaissaient malgré les assertions du Gascon, et elle conseilla à sa maîtresse de garder M. de Vardes plus longtemps qu'à l'ordinaire, lui promettant de le faire sortir sans danger du Louvre, à quelque heure que ce fût.

C'était voler au-devant des pensées de milady ***, qui voyait toujours avec peine son amant partir avant le jour. Mais aussi, c'était arrêter d'Artagnan qui n'oserait affronter la vue de celle dont il s'était joué. Pourtant l'adroit Béarnais ne voulut pas s'éloigner sans avoir mystifié l'Anglaise, et il adopta un plan qui lui réussit à merveille.

Il écrivit d'abord un billet qu'il signa du nom de Vardes, en déguisant son écriture. Dans ce billet, il disait à milady *** qu'il avait accepté avec plaisir les rendez-vous qu'elle lui avait donnés, mais que le nombre de ses conquêtes était si grand, qu'il se voyait à regret forcé de lui avouer qu'il ne pourrait la voir à l'avenir que trois ou quatre fois au plus dans l'année.

Muni de cette pièce impertinente qu'il voulait laisser dans le lit de sa belle, il se rendit la nuit suivante chez milady ***, auprès de laquelle il fut aussi tendre et aussi passionné qu'à sa première visite. De son côté, l'amoureuse Anglaise se livrait avec transports aux caresses de son amant. Elle était heureuse de le posséder, quand tout à coup d'Artagnan, profitant du désordre causé par un simulacre d'incendie allumé par la femme de chambre, sa complice dans la mystification, s'échappa des bras de milady *** et la laissa libre désormais de lire la lettre d'un fat et d'un insolent.

Il semble, en vérité, que d'Artagnan se soit assez vengé et qu'il doive oublier son amour; mais nous n'avons encore vu que la première partie du roman : et ce n'est pas sans raison que nous employons ce mot. Quoique le livre que nous avons sous les yeux porte le titre de *Mémoires*, nous n'hésitons pas à croire que les intrigues du cadet aux gardes et de la demoiselle d'honneur de la reine sont un roman inventé à plaisir, une histoire bien dénaturée, ou bien encore une fanfaronnade de Gascon.

Néanmoins, nous continuerons de suivre ce récit, afin de n'enlever à notre héros aucune partie de l'intérêt que l'auteur a su jeter sur lui. Le lecteur verra ainsi que les *arrangeurs* de *Mémoires des siècles passés* n'ont rien à envier, sous le rapport des incidents romanesques, aux auteurs de *Mémoires contemporains*.

Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, d'Artagnan eût bien voulu jouir de la confusion de milady ***, mais elle ne fut visible pour aucun des habitués du Louvre.

Deux jours après seulement, il la revit non pas triste et chagrine, comme il l'espérait, mais charmante et riante comme une enfant : sa bouche fine et délicate n'était plus railleuse, ses paroles n'étaient plus froides auprès du Béarnais si souvent maltraité. Pendant toute la soirée elle fut vive, semillante, spirituelle. Un rien semblait la fixer; un rien pouvait la distraire. Si parfois elle paraissait en proie à une pensée intime, cette pensée était si futile qu'elle ne laissait aucune trace dans son esprit, car ses belles dents venaient aussitôt se montrer sous un sourire. Tour à tour coquette ou folâtre, elle avait la grâce d'un enfant et la puissance de séduction de la femme. Enfin elle sut être si ravissante et si coquette, qu'elle se fit encore jurer par le pauvre cadet de Gasconne un amour à toute épreuve.

D'Artagnan ne pouvait douter qu'il eût eu un rival, et un rival préféré. Cependant, quand il vit sa déclaration écoutée sans colère, au lieu d'être repoussée comme les précédentes, il devint fou de joie. Il pensa que milady ***, semblable à d'autres femmes, ne songeait plus à une

passion satisfaite, et il espéra la posséder en son propre nom.

Sans doute ce changement si subit fut un instant pénible à sa pensée, mais l'expression des yeux de l'Anglaise avait tant de charme, et il y avait dans son regard quelque chose de si caressant, que d'Artagnan en était arrivé à croire qu'il valait bien le marquis de Vardes, et son amour-propre lui disait qu'il était aimé à son tour.

Quand il quitta milady ***, il ne se souvenait plus de l'avoir vue moqueuse, insensible à sa souffrance, méchante, cruelle, avide, sans honte et sans retenue. Il crut même avoir rêvé qu'il avait dormi dans ses bras.

Cependant il ne tarda pas à être désabusé et à reconnaître toute la fausseté de cette femme. Un jour qu'il lui redisait pour la centième fois combien il l'aimait, un éclair passa dans les yeux de milady ***, et elle lui dit qu'il pourrait tout obtenir s'il avait assez de courage pour frapper un homme qui l'avait outragée. A ces mots, le charme qui fascinait d'Artagnan tomba tout à coup. Il reconnut l'effet de son billet, en retrouvant l'âme de la méprisable Anglaise.

La vengeance était digne de la femme : elle voulait la mort du marquis de Vardes, fallût-il pour cela se prostituer à un homme dont elle saurait bien se défaire au besoin.

Alors d'Artagnan se rappela son serment, et il se dit qu'une mystification n'était point une vengeance assez forte. Ce souvenir effaça la dernière trace de sa passion : l'amoureux fit place au vengeur.

Toutes ces pensées étaient venues à d'Artagnan en moins de temps qu'il n'en faut pour les dire ; et il eut assez d'empire pour ne pas laisser voir les diverses impressions qui l'agitaient. Sa physionomie resta la même, et le Gascon commença une lutte de ruse et de finesse avec la femme la plus fausse, la plus adroite et la plus belle que l'on pût voir. Quelqu'un qui les eût vus alors aurait difficilement cru que ces deux êtres, en apparence si pleins d'amour, n'avaient qu'un but, qu'un désir, celui de se tromper réciproquement.

Le jeune homme, d'abord réservé et timide, jurait à milady *** qu'il serait mille fois heureux de sacrifier sa vie pour elle. Puisant ensuite de la confiance dans sa bravoure et dans son habileté, il se voyait sûr de la victoire. A ce moment, il lui disait combien il serait malheureux d'être obligé de quitter la France à cause des terribles édits contre le duel : s'éloigner d'elle, ce serait toujours la perdre. Alors la douce voix de l'amante émue lui promettait de fuir avec lui en Angleterre ; elle était décidée à braver les préjugés et l'opinion publique.

On voyait alors le bonheur briller dans les yeux de d'Artagnan ; puis, changeant comme un amoureux, il craignait la mort si le doute s'emparait de son esprit, et le doute plus que la mort. Il lui fallait une espérance, et milady promettait encore ; il demandait une preuve, et l'Anglaise abandonnait avec une charmante pudeur ses bras, son cou, sa bouche à cet amant qui allait peut-être mourir pour elle. Enfin, cette pensée de mort poursuivant d'Artagnan, il dit qu'il se sentirait plus fort et plus certain de la victoire s'il défendait un bien qui lui aurait appartenu, et milady ***, ivre d'amour, tomba dans les bras du cadet aux gardes.

Peu d'instants après cette scène, d'Artagnan admirait la belle tête de l'Anglaise reposant sur son cœur. Son sein d'une blancheur admirable battait avec force, sa joue gracieuse et veloutée comme une pêche était animée ; mais ses longs cils n'osaient se lever sur le jeune Béarnais, ardent à dévorer toutes ces beautés si longtemps désirées. Alors la bouche de d'Artagnan alla se poser sur les lèvres de milady *** dont les yeux se noyèrent de larmes. Et au milieu de ces pleurs arrachés par l'émotion, le plaisir ou la honte, elle lui disait dans ce langage si doux et toujours nouveau pour les amants, combien elle était malheureuse de l'avoir excité à un duel. Tout son bonheur était dans son amour, et s'il venait à succomber dans ce duel, elle était sûre d'en mourir de douleur.

Et les larmes de milady coulaient si abondamment, que les baisers de d'Artagnan ne pouvaient plus les sécher.

Un instant, le jeune homme recommença à douter devant cette douleur en apparence si sincère et si franche ; mais il remarqua que cette femme ne lui disait pas de ne point rechercher le duel, et, retrouvant son calme, il jura d'être invincible.

Le marquis de Vardes était malade pendant que ces choses se passaient. Or, d'Artagnan, mettant à profit cette circonstance, sut si bien jouer son rôle d'amoureux dans ses entrevues avec l'Anglaise, qu'il en obtint plusieurs rendez-vous secrets.

Nous n'essayerons pas de dire ici les impressions de l'ardent Béarnais quand il se vit l'objet des transports de cette femme dont il avait tant de fois dérobé les caresses. Son imagination s'exalta, sa tête brûla, le délire le prit. La vanité du Gascon se réveilla. Il crut être véritablement aimé, et, dans un moment où milady *** semblait ivre d'amour, il lui dit qu'elle n'avait pas besoin d'être vengée, et avoua toute l'intrigue en cachant cependant ses rapports avec la femme de chambre : le marquis de Vardes et lui ne faisaient qu'une seule personne.

A mesure qu'il parlait, l'adorable Anglaise si passionnée, si aimante, devenait froide comme la glace. D'Artagnan croyait tenir un cadavre que tous ses efforts ne pouvaient ranimer. Mais, quelques minutes après, le sang circula peu à peu ; la chaleur revint, et, tandis que notre amoureux, content de n'avoir subi aucun reproche, se félicitait de son succès, milady *** lui donna un coup de pied si violent qu'il alla tomber hors du lit. Puis elle l'accabla de toutes les injures les plus dures et les plus humiliantes. Enfin nue, en désordre, sans honte, sans pudeur, elle le poursuivit dans sa chambre, et lui jura que, s'il se représentait devant elle, elle lui plongerait un poignard dans la poitrine.

D'Artagnan, qui n'avait pas tardé à reprendre son assurance et son sang-froid, s'était hâté de saisir son épée, et, tenant en respect cette furie, il sortit en lui disant :

— C'est ainsi, madame, qu'un Français se venge de l'orgueil et des mépris d'une Anglaise.

— Tu ne t'en vanteras pas longtemps, lui cria-t-elle, la lèvre tremblante de rage.

Et d'Artagnan referma la porte du cabinet de la femme de chambre, qui, cette fois, n'étant pas sa complice, fut étonnée de le voir.

Le lendemain, la reine d'Angleterre apprit de milady *** qu'elle avait surpris un cadet aux gardes couché avec sa femme de chambre, et Henriette de France la félicita d'avoir renvoyé une fille qui pouvait ainsi compromettre l'honneur des dames de sa maison. Cependant la reine voulut aussi faire punir le coupable. En conséquence, M. des Essarts fut mandé au Louvre, et d'Artagnan, mis en prison, alla réfléchir pendant deux mois à l'Abbaye (1) au caractère de l'Anglaise si belle au physique, si affreuse au moral.

Ses réflexions le conduisirent à penser qu'elle n'hésiterait point à le faire assassiner. Aussi ne fut-il pas surpris, peu de temps après sa sortie de prison, de se voir tout à coup cerné par sept hommes qui, sans aucun motif, se jetèrent sur lui.

Ceci se passait à la foire Saint-Germain, où c'était chose commune de voir de pareilles attaques. Ce lieu était le rendez-vous de la noblesse turbulente attirée par les filles galantes, les académies, ou les divers spectacles qui s'y trouvaient réunis. Les gentilshommes, pages, mousquetaires, écoliers, soldats aux gardes et valets, remplissaient cette foire de tumulte et de désordre. Il était rare de passer un jour sans qu'elle fût ensanglantée. La mode était à l'assassinat dans ce temps où la justice paraissait dormir, et il fallait être né sous une mauvaise étoile pour tomber sous son regard quand par hasard elle sortait de sa léthargie.

D'Artagnan n'était pas homme à demander merci,

(1) Cette prison était particulièrement affectée aux gardes françaises et aux militaires de la maison du roi.

quel que fût le nombre de ses agresseurs. Il n'attendit son salut que de la lutte, et, mettant l'épée à la main, il jeta le cri de détresse : « A moi, mousquetaires ! » Adossé contre le mur, déjà blessé deux fois, il défendait toujours chèrement sa vie, quand plusieurs mousquetaires, sortis de chez un traiteur voisin, volèrent à son secours. Les trois frères Béarnais, Athos, Aramis et Porthos étaient au nombre de ces défenseurs. Longtemps le combat fut acharné ; mais les assassins prirent enfin la fuite, en laissant trois des leurs sur la place.

Ce n'était pas cependant sans perte que les mousquetaires étaient restés maîtres du champ de bataille. D'Artagnan perdait son sang par deux larges blessures, Athos avait la poitrine percée d'un coup d'épée, et deux gentilshommes de Bretagne étaient frappés mortellement.

On porta les premiers secours aux blessés, puis on fouilla, afin de les reconnaître, les spadassins qui avaient été tués, et l'on trouva sur eux des tablettes couvertes de notes écrites en anglais. Dès lors, d'Artagnan ne put douter d'où venait le coup, et il se promit bien, s'il échappait à ses blessures, de se tenir en garde contre les atteintes de milady ***.

Pendant quelque temps encore, cette femme essaya de nuire à celui qui avait été deux fois son amant ; mais un jour elle fut forcée de quitter la France. Toutes les précautions de d'Artagnan devinrent alors inutiles : il ne devait plus revoir milady ***.

IX

Les aventures amoureuses de d'Artagnan, aventures qui se représenteront souvent dans la vie du Béarnais, véritable type des gentilshommes de son temps, nous ont fait laisser de côté certains faits sur lesquels nous sommes obligés de revenir. Suivons donc encore une fois le soldat en campagne.

On a vu qu'à peine arrivé à Paris, d'Artagnan était entré cadet aux gardes et qu'il avait pris part à plusieurs combats en cette qualité. Mais il voulait être mousquetaire, et chaque fois qu'il voyait M. de Tréville, il lui demandait à servir sous ses ordres. C'était justice après tout ; car, à cette époque, le roi donnait assez souvent aux cadets une enseigne dans un vieux corps, ou même leur permettait d'acheter une compagnie. Le jeune Béarnais, très-convaincu de sa pauvreté, ne pouvait rien acheter. Il se bornait à aspirer au rang de mousquetaire ; mais longtemps on le lui refusa.

En 1644, le régiment des gardes ayant été envoyé au duc d'Orléans qui commandait en Flandre, d'Artagnan se résigna encore une fois à servir comme cadet.

Par un article du traité conclu au mois de mars de cette année entre la France et les Provinces-Unies, il avait été convenu que ces deux puissances mettraient chacune vingt-cinq mille hommes en campagne, afin d'attaquer une place assez forte pour porter un notable préjudice aux Espagnols. Il fut résolu que l'on assiègerait Gravelines ; et, comme la cour de France voulait éviter que la gloire militaire de Gaston d'Orléans courût aucun risque, on choisit les meilleures troupes qui furent placées sous les ordres des maréchaux de la Meillerie et de Gassion (1).

L'armée française, divisée en trois corps, s'avança par Amiens, Abbeville et Peronne, afin de tenir l'ennemi incertain sur le but de la marche. Mais, en approchant de Gravelines, on s'aperçut que les Espagnols avaient pris leurs mesures, et que le gouverneur de cette place s'était préparé à une rude défense.

Cependant les Français commencèrent leurs travaux d'attaque, tandis que les Hollandais tenaient la mer pour empêcher les ennemis de recevoir aucun secours de ce côté. Le régiment des gardes prit part aux diverses escarmouches de ce siège, et d'Artagnan assista à la prise des forts de la Bayette, de la Capelle et de Saint-Folquin. Il donna même bientôt une preuve de courage qui lui fut personnellement avantageuse et qui servit aussi à accélérer la prise de Gravelines.

Les forts que nous venons de nommer avaient été pris en trois jours, mais les Espagnols en possédaient encore un autre, le fort Saint-Philippe, bien plus considérable et aussi beaucoup mieux défendu. On l'attaqua comme les premiers.

Déjà le régiment des gardes avait ouvert la tranchée, et il s'appêtait à la monter pour la deuxième fois, quand, au point du jour, on remarqua que le feu avait cessé. Le capitaine des Essarts, croyant à une surprise de l'ennemi, ordonne à un sergent de prendre quelques hommes et de monter sur la pointe d'une demi-lune que le canon venait d'abattre pour reconnaître la cause de ce silence. Le sergent, soldat déterminé, dit qu'un seul homme de bonne volonté lui suffira, et d'Artagnan, dont le cœur bat de plaisir dès qu'il s'agit d'affronter un danger, vient se ranger auprès du sergent. Silencieux et calme, il attend ainsi l'ordre du départ. Mais le capitaine s'oppose à ce sacrifice de deux courageux soldats, et leur adjoint neuf hommes.

La petite troupe se met en marche, et d'Artagnan, que la discipline militaire de cette époque ne retenait pas beaucoup, la devance bientôt ; il est déjà dans la demi-lune que ses compagnons ne sont pas encore à la pointe. Là, tandis qu'il s'avance, il aperçoit un homme, mais cet homme prend la fuite à son aspect, et d'Artagnan le perd de vue sans s'en inquiéter davantage.

A l'arrivée de ses camarades, il avait entièrement exploré toutes les parties de la demi-lune. Bientôt chacun est convaincu qu'elle est abandonnée. Alors le sergent fait prévenir M. des Essarts qui vient sur-le-champ avec un renfort de trente soldats et quelques pionniers pour établir un logement.

Cependant, à peine les travaux sont-ils commencés, que d'Artagnan se met à penser que les ennemis ont abandonné le fort comme la demi-lune. Chacun se récrie à cette idée et lui donne pour preuve du contraire la présence de l'homme qu'il a vu lui-même ; d'Artagnan insiste et fait si bien qu'il obtient la permission d'aller reconnaître le fort. Seulement on lui donne un compagnon, nommé Mainville, cadet comme lui dans le régiment.

Nos deux jeunes gens marchaient donc ensemble vers le fort, quand tout à coup le cœur manque à Mainville. Il tourne les talons, regagne en courant la demi-lune et laisse d'Artagnan livré à lui-même. Celui-ci, malgré son abandon, ne perd pas courage, et pénètre dans le fort Saint-Philippe, dont il visite toutes les parties sans rencontrer âme qui vive.

Pendant que d'Artagnan se livrait à ses investigations, Mainville répandait le bruit de sa mort. Ce lâche, qui avait fui devant un ennemi invisible, était convaincu que son compagnon ne reviendrait pas d'une expédition si périlleuse à ses yeux, et il affirmait l'avoir vu tomber entre les mains de plusieurs soldats, qui l'avaient tué sans pitié.

Cette triste nouvelle fut aussitôt portée à la tranchée, où tous les soldats donnèrent des regrets sincères au malheureux Béarnais. Les officiers se reprochaient de lui avoir accordé la permission qu'il demandait ; M. des Essarts surtout le plaignit comme un bon soldat et un cœur dévoué, car il savait tout ce que ce caractère léger renfermait de noblesse et de grandeur d'âme.

Mais quel fut l'étonnement et la joie des amis de d'Artagnan, quand ils le virent reparaitre sain et sauf au milieu d'eux ! C'était à qui l'embrasserait ; tous le félicitaient de son courage, sans lui laisser le temps de placer un mot. Enfin, il put parler et dire qu'il n'avait couru

(1) Jean de Gassion, né à Pau en 1609, mort en 1647. Ce brave maréchal ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour la communiquer à d'autres.

aucun danger. En outre, il avait acquis la certitude que le fort Saint-Philippe était abandonné, et il était heureux d'avoir rendu service à si bon marché. Modeste après le succès, comme tous les hommes réellement braves, il s'étonnait d'avoir mérité tant d'éloges, et pensait qu'on devait plutôt lui faire compliment de son bonheur que de sa bravoure.

Le capitaine des Essarts alla sans délai prendre possession du fort, et promit à d'Artagnan de ne point l'oublier après la campagne. Quant à Mainville, il s'enfuit pendant la nuit pour échapper aux railleries de ses camarades et au châtimement qu'il méritait.

Le fort Saint-Philippe n'arrêtant plus les opérations, l'armée attaqua Gravelines, qui se rendit enfin après une longue résistance, le 28 juillet 1644 (1). Les troupes françaises firent encore quelques courses dans la Flandre, et le régiment des gardes rentra à Paris après avoir, comme dernier exploit, pris l'abbaye de la Houatte, que les Espagnols avaient fortifiée.

Cette campagne fut la dernière que d'Artagnan fit comme cadet aux gardes. Un mois après son retour, il avait la récompense de son courage, la plus belle pour lui, la seule qu'il désirât alors. Il endossait la casaque de mousquetaire (2).

Le jour où d'Artagnan fut admis au nombre de ces gentilshommes, l'élite et l'école des troupes françaises, il se crut grandi à tous les yeux. En effet, ce n'était pas peu d'honneur que d'être compté parmi les cent mousquetaires du roi. Leur habitude de se voir, de se connaître, de vivre ensemble, entretenait chez eux cet esprit d'union qui faisait leur force.

De même que chacun connaissait leur amour du plaisir, personne ne pouvait douter de leur courage, et le roi avait si bien su l'apprécier, qu'il avait joint à ses titres celui de capitaine de cette compagnie, laissant à son suppléant celui de capitaine-lieutenant. Puis, c'était de ce corps que l'on tirait ces officiers qui allaient commander dans les régiments d'infanterie et de cavalerie. Enfin, l'on n'en sortait qu'avec des grades et des pensions.

Quelle perspective, quel avenir s'ouvrait devant le pauvre d'Artagnan ! Devenu mousquetaire, il ne rêva plus que gloire et richesses. Fier de l'importance qu'il venait d'acquérir, il adressa ses hommages à toutes les dames, souvent avec quelque succès. Parfois elles l'aidaient de leur bourse; presque toujours il acceptait leurs petits soupers. Sa gaieté dans tous les instants égalait son insouciance de l'avenir. Rempli de bonnes qualités, il n'avait qu'un grand défaut, une vanité excessive. Pour la satisfaire, pour avoir de la fortune, il eût enchaîné sa liberté, malgré sa grande jeunesse.

On le vit même alors rechercher la main d'une jeune veuve, riche et belle, et l'on put croire à son prochain mariage; mais, comme il ne brillait point autant par la fidélité que par l'audace auprès des dames, la veuve le surprit avec sa suivante, et il dut se retirer avec sa courtoise honte. Un instant humilié de cet échec, il appela bientôt la philosophie à son aide, et reprit sa bonne humeur en trouvant « qu'il y avait assez d'autres femmes pour le consoler de celle-là. »

(1) Ce fut à ce siège qu'éclata la mauvaise intelligence qui régna depuis longtemps entre les deux maréchaux de la Meilleraye et de Gassion. Tous deux réclamaient le droit de prendre possession de la place; la Meilleraye pour le régiment des gardes, et Gassion pour le régiment de Navarre. Peu s'en fallut qu'on n'en vint aux mains, quand le duc d'Orléans, informé de ce débat, décida que c'était le droit du régiment des gardes d'entrer le premier dans les places conquises lorsqu'il se trouvait à l'armée.

(Mémoires de Puysegur, t. II. — Le Pifre de Neuville, t. III.)

(2) Il n'y avait pas alors de régularité dans les habits des troupes. La casaque était le seul vêtement qui distinguât les mousquetaires. Ils pouvaient d'ailleurs s'habiller suivant leur goût, pourvu qu'ils portassent la casaque dans le service. Le roi prescrivait lui-même la forme, la couleur et la magnificence des habillements dans les grandes occasions. Ce ne fut qu'en 1663 que les mousquetaires eurent un uniforme.

(Mémoires de Puysegur. — Daniel, Hist. de la milice française.)

Toutefois d'Artagnan ne renonçait point aussi facilement au désir de se faire remarquer par son luxe et sa bonne mine. Oublier l'amour par l'amour était chose fort simple à son cœur, mais se laisser tomber dans la misère, devenir un être méprisable, parce que la fortune lui tournait le dos, ne convenait nullement à la vanité de notre Gascon.

Il continua donc de se livrer à ses deux passions favorites à ce moment : le jeu et la galanterie. Sa bonne étoile, celle qui devait encore le servir, lui fut toujours favorable.

Si, d'un côté, les femmes le traitaient un peu en enfant gâté, le hasard le servit aussi pendant quelque temps à souhait. Il joua presque constamment avec bonheur. Un jour, entre autres, il gagna neuf cents pistoles en une séance au marquis de Gordes.

C'était, en vérité, une bonne fortune pour un cadet peu habitué « à recevoir des lettres de change du Béarn. » D'Artagnan en profita pour se faire « beaucoup d'amis. » Une partie de cette somme fut prêtée à quelques-uns, et il garda le reste pour avoir un équipement digne d'un mousquetaire qui allait rentrer en campagne.

Le duc d'Orléans, jaloux des lauriers que le jeune duc d'Enghien cueillait en Allemagne, reprenait alors le chemin de la Flandre, et d'Artagnan faisait partie du détachement de mousquetaires qui devait accompagner le prince.

L'armée prit successivement, dans cette courte campagne, les forts de Mardick (20 juin 1645) et de Linck, bâti sur la Colme (25 juillet); puis elle alla mettre le siège devant Bourbourg, qui fut enlevé en dix jours (9 août).

Nous ne pouvons oublier de mentionner ici un fait qui montre encore le courage et la témérité de celui dont nous essayons de retracer la vie. Dans les premiers jours du siège de Bourbourg, les ennemis ayant fait une sortie sur la tranchée, les Français, après une assez vive résistance, les forcèrent à rentrer dans la place en les poussant l'épée dans les reins.

Pendant cette poursuite, six mousquetaires, parmi lesquels était d'Artagnan, se trouvèrent tellement entraînés après les assiégés qu'ils arrivèrent presque aux portes de la ville. Cependant l'un d'eux arrêta ses camarades assez tôt pour leur faire comprendre le danger de leur position, et ils s'apprêtèrent à se retirer.

Mais les Espagnols venaient de voir qu'ils n'avaient plus affaire qu'à six hommes, et, se retournant aussitôt, ils les mitrillèrent sans pitié. En un instant, quatre mousquetaires tombèrent criblés de balles. Des deux qui restaient, l'un parla de se rendre, l'autre aima mieux la mort et continua la retraite. A ce moment, les ennemis firent une nouvelle décharge; le corps du premier alla mesurer la terre, d'Artagnan seul revint au camp. Il avait reçu trois balles dans ses habits et une dans son chapeau; du reste, pas une égratignure au corps.

Le duc d'Orléans, ayant pris Bourbourg, s'avança dans le pays, où Cassel, Merville et Béthune lui ouvrirent successivement leurs portes (août 1645). Alors, ce prince, satisfait d'avoir à enregistrer tant de places conquises en trois mois, voulut jouir tranquillement du fruit de ses victoires, et, laissant son armée aux maréchaux de Gassion et de Rantzau (1), il rentra à la cour, accompagné du corps des mousquetaires.

(1) Josias, comte de Rantzau, né dans le Holstein. Il avait reçu le bâton de maréchal de France le 16 juillet, après la bataille de Mardick. Il mourut en 1650, ayant successivement perdu dans les combats un œil, une oreille, un bras et une jambe.

X

L'amour était, sans aucun doute, la seule occupation des gardes de la maison du roi quand ils n'étaient point en campagne, car d'Artagnan semblait n'avoir que cela à cœur en prenant ses quartiers d'hiver. Si les hasards de la guerre lui donnaient une renommée de bravoure dans les camps, sa taille élancée, son esprit et son inconstance même le faisaient rechercher de toutes les femmes à Paris. Il allait ainsi choisissant parmi les plus jeunes et les plus belles. Jamais une difficulté ne l'arrêtait, et il n'y avait pas d'obstacle qu'il ne sût vaincre pour ajouter une conquête de plus à ses conquêtes passées.

A la fin de l'année 1645, il fit la connaissance de deux dames tellement jalouses l'une de l'autre, qu'elles cherchaient toujours à s'enlever leurs amants. Ce qui avait commencé par être jalousie devint de la haine, et il n'était pas de bassesses qu'elles ne fissent l'une ou l'autre pour satisfaire cette passion. Que le lecteur ne soit pas surpris de ce que nous disons ici; nous racontons un fait qui obtiendra crédit, nous osons l'espérer, dès qu'on saura que ces deux dames étaient d'anciennes *amies de couvent*.

L'une d'elles avait commencé à avoir des liaisons coupables avec M. des Essarts, la seconde avait vécu dans la plus grande intimité, d'abord avec le marquis de Villars, ensuite avec l'un des mousquetaires tués au siège de Bourbourg. Du reste, elles avaient, pour ainsi dire, fait échange d'amants jusqu'alors, quand d'Artagnan vint adresser ses vœux à l'ancienne maîtresse du mousquetaire.

Cette femme, au cœur facile, céda à ce nouvel amant; elle parvint même à l'enchaîner si bien pour un temps, qu'il résista aux séductions et aux promesses de l'*amie*. Furieuse alors de voir ses projets déjoués pour la première fois, celle-ci jura de punir l'indifférent, et reporta ses vœux sur le mari trompé. De cette manière, elle espérait se venger d'une femme plus heureuse qu'elle en amour; elle pensait frapper en même temps un homme qui avait osé mépriser ses avances.

Ses tentatives réussirent à souhait, et le galant Béarnais put juger bientôt de la nature des relations qui existaient entre la rivale et le mari de sa maîtresse : son amour était connu, et il était épié et surveillé dans toutes ses actions.

Sur ces entrefaites, les hostilités recommencèrent entre la France et l'Espagne.

D'Artagnan, toujours prêt à entrer en campagne, profita de la maladie d'un de ses amis, et demanda à le remplacer dans le détachement qui devait partir. Ce n'était pas la coutume que les mousquetaires qui avaient fait une campagne fissent la suivante. Néanmoins M. de Tréville consentit à cette demande. D'Artagnan avait deux motifs pour agir ainsi : le premier de s'éloigner au moment où on allait peut-être lui susciter une mauvaise affaire; le second, de se distinguer de telle manière qu'il pût monter rapidement en grade.

Il repartit donc encore une fois pour la Flandre, qu'il avait déjà si souvent parcourue, et se réjouissait d'avance du plaisir qu'il aurait à se mesurer avec les Espagnols, quand le cardinal Mazarin, qui était avec le roi à Amiens (mai 1646), demanda à M. de Tréville deux mousquetaires qu'il pût en toute assurance attacher à sa personne. Le choix de Tréville tomba sur d'Artagnan et sur Besmaux, qui avait aussi depuis peu quitté les gardes pour entrer dans la compagnie des mousquetaires.

Si les deux pauvres cadets crurent leur fortune faite en prenant le titre de domestiques ou gentilshommes du cardinal, ils ne tardèrent point à être désabusés. Mazarin était loin de récompenser ses serviteurs aussi largement

que son prédécesseur, et d'Artagnan, auquel les chances du jeu commençaient à ne plus être aussi favorables, ne tarda pas à tomber dans un profond dénûment.

Cependant il dut s'estimer heureux en sa misère d'avoir accepté la place qu'il occupait. Le cardinal venait de faire casser la compagnie des mousquetaires « pour éviter, disait-il, une dépense moins nécessaire. » C'était le motif apparent; mais la véritable cause de cette suppression était le refus de Tréville de résigner sa charge de capitaine-lieutenant, que Mazarin voulait donner à un de ses neveux (1).

La première mission de d'Artagnan fut pour le maréchal du Plessis (2), alors à Turin, auquel il porta l'ordre de passer en Provence pour y attendre la Meilleraie. Ces deux maréchaux devaient réparer un échec éprouvé devant Orbitello, en assiégeant Piombino et Porto-Longone dans la partie de l'île d'Elbe appartenant au roi d'Espagne (3).

D'Artagnan était à peine de retour de cette mission que le cardinal l'envoya porter quelques dépêches au duc d'Orléans, qui venait de mettre le siège devant Courtray. N'ayant aucun désir de rentrer à Paris, notre mousquetaire « aurait eu mauvaise grâce de revenir à la veille d'une bataille, » et il se mêla à quelques volontaires, saisissant la moindre occasion de se trouver en présence de l'ennemi, et prenant part à toutes les opérations du siège.

Courtray capitula le 28 juin 1646, en présence d'une armée de son parti qui n'avait pas risqué une seule attaque pour la secourir. Mais deux jours avant la reddition de cette place, il arriva à d'Artagnan une aventure que nous ne pouvons passer sous silence.

Il venait de repousser une sortie des assiégés, qu'il s'était laissé entraîner à poursuivre presque seul, lorsqu'on vint le prévenir qu'un homme blessé mortellement demandait à lui parler.

C'était un de ces bretteurs, si communs au dix-septième siècle, dont la rapière était toujours au service de celui qui payait le mieux, assassins qui dévoilaient le crime dont ils avaient reçu le prix d'avance, s'ils pensaient que la victime pût leur payer le double pour se défaire d'un ennemi. Il arrivait souvent ainsi qu'un homme était tué par celui-là même qu'il avait payé pour commettre un meurtre. D'Artagnan se trouvait alors en présence d'un de ces misérables.

Cet homme, se voyant sur le point de mourir, avoua à d'Artagnan qu'il avait promis de l'assassiner. Il y avait déjà plusieurs mois qu'il le poursuivait. N'ayant pu l'atteindre à son premier séjour à Amiens, il était revenu à Paris pour y attendre son retour du Piémont. Depuis lors, il l'avait rejoint à son second passage à Amiens et l'avait suivi jusqu'à Courtray, où il cherchait tous les jours l'occasion de le tuer. Enfin, il était sur le point d'accomplir son dessein, en le voyant presque seul charger les ennemis, quand une balle était venue le frapper mortellement.

D'Artagnan engagea ce spadassin à un aveu complet, et ayant su que la personne ainsi acharnée à sa perte n'était autre que le mari de sa maîtresse, il envoya aussitôt par son laquais à celle-ci une lettre dans laquelle il la prévenait de l'attentat dont il avait failli être victime, l'engageant à se tenir elle-même sur ses gardes.

Cette dame profita si bien de l'avis, que d'Artagnan, à son retour, apprit qu'elle s'était retirée dans un couvent. Mais la *digne* femme avait auparavant acheté à prix d'or un poison qu'elle administra à son mari, et ce fut en se livrant aux actes de la dévotion la plus sincère, en trompant l'abbesse et ses compagnes, qu'elle attendit dans sa retraite l'effet du breuvage qui devait lui rendre la liberté.

(1) *Mém. de d'Artagnan. — Hist. de la milice française. — Chronologie. — Hist. de la marine militaire du roi.*

(2) César de Choiseul-Praslin, comte du Plessis, puis duc de Choiseul, fut créé maréchal de France le 20 juin 1645.

(3) L'autre moitié de l'île d'Elbe appartenait au duc de Florence.



Il paraissait si franc dans ses transports, si sincère dans ses serments. — PAGE 18.

Mais si elle désirait le veuvage, ce n'était pas pour se laisser remarier selon le goût de sa famille. Bien loin de là, elle voulait choisir elle-même celui auquel elle donnerait sa main et sa fortune. Fatiguée d'un bonheur calme, dans la compagnie d'un homme simple, naturel, sans poésie, et même un peu vulgaire, il lui fallait un mari ayant de ces qualités excentriques qui saisissent vivement l'imagination et font éprouver à un esprit actif des émotions toujours nouvelles. Elle avait reconnu un caractère exceptionnel à d'Artagnan, l'ancien mousquetaire, et, après lui avoir donné son cœur, elle était décidée à l'épouser.

Nous avons vu plus haut que notre Béarnais s'était laissé aller à la pensée de *trouver un bon parti*. Certes l'occasion était belle pour un cadet n'ayant que le cape et l'épée. Cependant, si d'Artagnan était pauvre, il avait conservé les sentiments de probité de sa famille, et,

quoiqu'il ignorât l'empoisonnement du mari, il crut de son honneur de refuser les propositions d'une femme dont les intrigues amoureuses étaient si peu cachées. En conséquence, il la laissa se marier de dépit avec un gentilhomme n'ayant pour tout patrimoine qu'une modique pension de son frère aîné.

Tout cela ne s'était pas fait sans qu'il eût à subir les plaintes et les reproches de sa belle ; mais il les oublia avec son insouciance ordinaire, et reporta son affection sur la femme d'un président, qui, tout d'abord, lui permit de puiser à discrétion dans sa bourse. — Ce qu'il ne devait pas tenir de sa femme, il pouvait l'accepter de la femme d'un autre. Et puis le gentilhomme de Mazarin recevait « si rarement des ordonnances de cent pistoles du cardinal, » qu'il était bien aise de s'aider un peu ailleurs. En outre, il avait renoncé au jeu, cet infidèle qui l'abandonnait après l'avoir tant favorisé jadis.



Milady.

Qu'on ne s'étonne pas de cette facilité de mœurs et de cette légèreté de principes. A cette époque, il n'y avait point un gentilhomme de la maison du roi, mousquetaire ou cheveu-léger, qui ne prélevât quelque tribut sur les économies de sa maîtresse. Les femmes tiraient vanité de la magnificence de leurs adorateurs et elles ne songeaient nullement à cacher la part qu'elles prenaient à la richesse de leurs vêtements ou de leurs armures. Quant à eux, ils couraient au plaisir, peut-être au vice, mais jamais ils n'avaient l'idée d'un crime.

Au dix-septième siècle, l'adultère était un mot presque inconnu, sans force et sans signification. Les mariages de ce temps étaient des affaires d'argent et permettaient toute liberté aux époux. Chacun avait ses coudées franches. Un mari voulait relever un nom par une alliance ou une fortune par une spéculation, et rarement il cherchait à être compté pour quelque chose dans le

ménage. Avec de telles habitudes, n'était-il pas naturel que les jeunes hommes fussent sans crainte et sans remords dans leurs galanteries ?

Quoi qu'il en soit, la présidente étant séparée de son mari, d'Artagnan vécut tranquille avec elle jusqu'au moment où elle fut obligée d'aller cacher dans un couvent une grossesse qui devait la conduire au tombeau. Cette perte affligea beaucoup d'Artagnan qui malgré sa légèreté était bon et dévoué. Mais ses goûts aventureux l'emportèrent bientôt sur sa sensibilité, et l'ancien mousquetaire redevint le brillant gentilhomme, étourdi, dissipé, ayant toujours des maîtresses, des dettes, et trouvant le bonheur dans le plaisir.

En donnant place dans notre récit à la plupart des intrigues rapportées dans les Mémoires, nous avons eu soin d'écarter celles qui portaient un cachet trop fort de cynisme et d'immoralité. Cependant nous espérons en

avoir assez dit pour retracer le caractère de d'Artagnan.

Jusqu'à ce jour nous l'avons vu ayant des maîtresses pour sa propre satisfaction; bientôt nous le verrons se servir des femmes pour les intérêts de Mazarin et de l'État. Le cardinal n'est encore à ses yeux qu'un méchant maître « qui ne lui faisait jamais présent de rien, ne lui donnant pas de ces messages où il y a de l'honneur et du profit, mais où il n'y avait que de la peine sans aucune utilité. » Dans peu, tout cela va changer; Mazarin aura besoin de serviteurs braves et dévoués.

En attendant, d'Artagnan qui était encore « sur le pied d'être un des chevaux de poste du cardinal, » fut envoyé avec un message vers le duc d'Enghien qui venait de mettre le siège devant Dunkerque. Il arriva assez tôt pour assister à la capitulation de cette place (7 octobre 1646), puis il revint à Paris, où il ne tarda pas à se mêler à la foule des soupirants qui recherchaient la main de madame Miramion, cette charitable femme dont tout le monde devait bientôt reconnaître les vertus et les bienfaits.

Parmi les gentilshommes qui assiégeaient alors les salons d'une dame plus distinguée par sa haute sagesse que par sa beauté, on remarquait Bussy-Rabutin, ce grand seigneur si vain auquel rien ne semblait pouvoir résister. Toutefois sa vanité lui fit défaut dans cette circonstance, et il n'osa plus se fier aux rares qualités de sa personne, car il résolut d'enlever et d'obtenir par un coup d'éclat celle que tant de concurrents lui disputaient.

Ce dessein bien mûri dans sa tête, il saisit le moment où madame de Miramion allait de Saint-Cloud au Mont-Valérien pour le mettre à exécution. Accompagné de quelques mauvais sujets, Bussy arrêta le carrosse de cette dame, puis, la forçant à monter dans une voiture bien attelée, il prit aussitôt le chemin de la Brie qu'il avait eu soin de munir de relais.

Cependant d'Artagnan, prévenu par un des laquais, réunit plusieurs anciens mousquetaires ses amis, et, volant à la poursuite du ravisseur, il fut assez heureux pour tirer madame de Miramion de ses mains. Un instant il espéra que ce service le rehausserait dans l'esprit de cette vertueuse femme et qu'il serait favorable à ses projets de mariage; mais la tentative de Bussy avait changé les pensées de madame de Miramion. De ce jour, elle fut perdue pour le monde; elle se consacra entièrement à la piété.

Tous les mémoires du temps s'accordent à dire qu'on arracha madame de Miramion des mains de Bussy. Saint-Simon seul rapporte le fait autrement. Qu'il nous soit donc permis de citer le passage de ses Mémoires :

« Madame de Miramion, veuve et jeune, belle et riche, fut extrêmement recherchée de se marier sans y vouloir entendre. Bussy-Rabutin, si connu par son histoire amoureuse des Gaules et par la profonde disgrâce qu'elle lui attira, et encore plus par la vanité de son esprit et la bassesse de son cœur, quoique très-brave à la

guerre, la voulait épouser absolument, et, protégé par M. le prince, qui n'eut pas dans les suites lieu de se louer de lui, l'enleva et la conduisit dans un château. Tout en arrivant, elle prononça devant ce qu'il s'y trouva de gens un vœu de chasteté, puis dit à Bussy que c'était à lui à voir ce qu'il voulait faire. Il se trouva étrangement déconcerté de cette action si forte et si publique, et ne songea plus qu'à mettre sa proie en liberté et à tâcher d'accommoder son affaire. »

Nous ne savons jusqu'à quel point on doit accorder plus de confiance aux Mémoires de Saint-Simon qu'aux autres écrits de l'époque. Nous avons donné les deux versions. Que l'on compare et que l'on juge.

Ici s'arrête la première partie de la vie de d'Artagnan. Depuis le jour où il quitta le Béarn, nous l'avons vu brave et galant. Nous allons suivre maintenant tantôt le courtisan flatteur, le conseiller insinuant ou l'intrigant adroit; mais nous retrouverons toujours le joyeux camarade l'ami dévoué et surtout l'intrépide gentilhomme, ne manquant jamais une occasion de se servir de son épée, comme s'il regrettait de ne pouvoir lui être redevable de tout le bien qu'il doit acquérir. Veritable caméléon, il sait revêtir toutes les formes, prendre tous les déguisements pour parvenir à son but. Il sait aussi braver la mort, quand il est nécessaire de le faire, ou l'éviter, quand il le croit utile à ses desseins. Enfin son expérience du cœur des femmes le sert dans ses entreprises, et il nous montre la société sous Mazarin, comme il nous a fait voir l'état des mœurs à la fin du règne de Louis XIII.

Arrivé à ce point de la tâche que nous avons cru devoir nous imposer, nous éprouvons le besoin de réclamer l'indulgence du lecteur. Que l'on ne juge pas notre œuvre avec trop de sévérité, et surtout que l'on ne compare pas ce simple récit avec la vivacité, la variété et l'originalité du roman que notre héros rappelle involontairement à l'esprit. Nous accomplissons une tâche ingrate sous certains rapports et qui nous exposera sans doute à des critiques violentes, à des reproches sévères, aussi demandons-nous que l'on considère ce livre comme une simple analyse, comme un résumé de la vie de d'Artagnan.

On nous accusera peut-être d'avoir trop abrégé les mémoires, et d'en avoir tronqué ou supprimé des passages. On nous dira qu'il y avait plus de faits à raconter, plus de scènes pittoresques à décrire. A cela, nous répondrons que nous n'avons retranché que ce qui était étranger à notre sujet. Nous avons cherché d'Artagnan dans cette foule d'événements inventés par l'auteur, et nous croirons avoir atteint notre but, si nous sommes parvenu à le montrer tel qu'il fut aux yeux de ses contemporains.



DEUXIÈME PARTIE.

I



Aujourd'hui l'histoire est débordée par le roman ; le roman est devenu le genre de littérature le plus important. Bien des hommes du monde, qu'une lecture sérieuse fatiguerait trop, charment leurs loisirs avec des romans prétendus historiques. Par ce moyen, ils se persuadent qu'ils ont une connaissance profonde de l'époque et du personnage qu'ils voient dépeints sous leurs yeux, et qu'ils n'ont plus rien à étudier. C'est un grand malheur pour ceux qui vivent dans cette persuasion, trop commune de nos jours ; mais c'est une erreur dans laquelle ne sauraient tomber les gens sages qui ne croient à la ressemblance de la figure qu'autant qu'ils ont vu l'original.

L'homme qui veut étudier l'histoire rassemble les documents et les témoignages contemporains ; il les éclaircit, il les commente, il les analyse et il arrive à une opinion qui est pour lui la vérité. L'historien curieux de retracer la vie d'un personnage ayant laissé des Mémoires commence à peine sa tâche lorsqu'il connaît bien ces Mémoires ; il prend chaque fait séparément, le rapproche des autres écrits contemporains, et il sait ainsi ce que ce personnage a fait, ce qu'il a vu. Souvent ces récits, écrits sous la dictée des passions ou sous l'inspiration des souvenirs, deviennent tellement personnels, qu'il est bien difficile de discerner ceux qu'on peut admettre d'avec ceux qu'on doit rejeter. Parfois aussi ils n'offrent aucune concordance avec les événements tels qu'ils se sont passés. Heureux alors l'historien assez patient et assez riche de documents pour arriver à la vérité ; plus heureux encore celui qui peut redresser ces récits et faire tomber le masque trompeur dont ils se couvrent trop souvent. Mais, quelques erreurs, quelques fautes que contiennent les mémoires, il ne doit jamais les repousser entièrement. En effet, c'est par eux seulement qu'il peut apprendre dans quels intérêts l'homme qu'il veut dépeindre a été mêlé, dans quelles intrigues il a trempé. Par eux aussi, il peut juger de l'influence de la société ou des événements sur sa conduite et sur sa destinée.

Nos lecteurs ont pu s'apercevoir que telle a été notre manière de procéder depuis le commencement de cet écrit. Toutes les fois que l'auteur des *Mémoires de d'Artagnan* s'est trompé, nous avons rétabli les faits : quand nous avons pensé qu'il empruntait plus à son imagination qu'à la réalité, nous n'avons pas hésité à le dire ; enfin, comme nous venons de le dire plus haut, nous n'avons pas voulu le suivre aussi souvent qu'il lui a plu de s'égarer, nous rappelant que nous n'avions pas à écrire l'histoire d'une époque, mais à raconter la vie d'un homme. On ne s'étonnera donc pas de voir, dans le récit qui va suivre, quelques événements amoindris ou passés, lorsque notre héros n'y aura pris aucune part.

Plus d'un an s'était écoulé depuis que le cardinal n'avait eu recours aux services de Besmaux et d'Artagnan ;

il les négligeait même assez pour leur donner lieu de s'en plaindre, quand un jour il songea, ce que la Fontaine écrivit plus tard, qu'on a souvent besoin de plus petit que soi. Cette vérité reporta sa pensée sur ces deux gentilshommes si dévoués à sa personne. Le temps des promesses était arrivé.

Ainsi sont les grands : dans la prospérité, ils oublient les services rendus ; vienne un revers, ils ont la parole dorée et le regard caressant.

Ce fut le 26 août 1648 que le cardinal Mazarin se souvint du pauvre Béarnais, qu'il avait vu six ans plus tôt pour la première fois au siège de Perpignan, se faisant remarquer déjà par son esprit et par son courage. L'Italien rusé, le futur ministre pensa peut-être en 1642, quand la maladie minait Richelieu, qu'il aurait un jour besoin de l'intelligence du Gascon, de la bravoure du gentilhomme et du dévouement du soldat qui lui devrait tout.

Disons en peu de mots ce qui avait ainsi réveillé la mémoire du cardinal.

Mazarin était dans une position fâcheuse, mais dont il fallait sortir sans retard : l'Etat avait besoin d'argent. Pour cela on créa de nouveaux impôts, en les déguisant toutefois sous des apparences d'utilité publique. Le parlement refusa d'enregistrer les édits ; le peuple, excité par les mécontents de la cour, commença à crier ; puis, poussé par cet instinct naturel qui le porte à reconnaître ceux qui veulent satisfaire leur propre cupidité à ses dépens, il porta toute sa haine contre le ministre et contre Emery, surintendant des finances. Bientôt les parlements et autres cours du royaume formèrent avec le parlement de Paris une union qui, sous la forme de deux arrêts, fut publiée le 13 mai et le 15 juin 1648.

Dans ces circonstances, deux conseillers du grand conseil, MM. Gayan et Barillon, furent enlevés et conduits à Mézières.

Cela s'était fait sans avoir des suites graves, lorsque le cardinal reçut la nouvelle de la bataille et de la victoire de Lens, remportée par le prince de Condé (1). Il décida aussitôt qu'un *Te Deum* serait chanté pour le gain de cette bataille, et saisit cette occasion pour faire arrêter deux autres membres du parlement, le président Potier de Blancménénil et le conseiller Broussel.

Ces deux magistrats étaient dans le parlement les champions ardents de la cause populaire. Broussel, tribun violent et emporté, qui « couvait une grande ambition sous un faux zèle du bien public » était mécontent de la régente qui avait refusé une compagnie aux gardes à son fils, tandis que Potier de Blancménénil, neveu de l'évêque de Beauvais, ne pouvait pardonner à la reine l'éloignement de son oncle, auquel elle devait en grande partie la tutelle de Louis XIV. Tous deux, ayant des ressentiments personnels, attaquaient le favori pour frapper la reine, et leur infatigable persévérance à signaler les excès, les exactions du cardinal leur avait acquis une immense popularité.

Il fallait enlever ces hommes aux transports de la foule, et Mazarin avait choisi un jour de réjouissance publique, pour parvenir plus sûrement à son but. En conséquence, Broussel et Blancménénil furent arrêtés le

(1) Le duc d'Enghien avait pris ce titre à la mort de son père, arrivé le 26 décembre 1646

26 août 1648 : le premier fut conduit à Saint-Germain et le second renfermé à Vincennes.

Le coup était hardi. Non-seulement il choquait le peuple, mais encore il irritait le parlement, qui ne souffrirait pas qu'on attentât deux fois impunément à ses droits et à sa liberté. Aussi cette arrestation causa-t-elle bientôt un tel désordre, que la cour ne tarda point à voir qu'elle avait été trop loin.

Dès que le peuple apprit que Broussel était prisonnier, il se répandit dans les rues en vociférant des menaces. En un instant les chaînes furent tendues, on ferma les boutiques, on assaillit les soldats à coups de pierre. Enfin, une foule d'hommes, portant des armes dont ils ne savaient pas encore l'emploi, s'avancèrent sans ordre vers le Palais-Royal et vinrent demander la délivrance des prisonniers.

Ce fut alors, comme nous l'avons dit plus haut, que Mazarin songea à d'Artagnan. Tandis que la reine mère, considérant ce qui se passait comme un attentat à l'autorité de son fils, ordonnait au maréchal de la Meilleraye d'aller repousser les mutins, le cardinal faisait appeler d'Artagnan et le chargeait de sonder l'esprit de cette population révoltée. L'adroit Italien agissait en politique habile; la fière Castillane en reine qui croit rétablir le pouvoir par la force.

Les difficultés d'une semblable entreprise n'arrêtèrent pas d'Artagnan. Quelques minutes lui suffirent pour se tracer un plan et prendre ses dispositions : bientôt après, il entra dans les barricades aux cris de vive le roi ! vive Broussel ! point de Mazarin !

Quiconque l'eût vu alors marchant la tête haute et le regard assuré au milieu de cette multitude en désordre, buvant avec qui l'engageait à boire, excitant chacun à soutenir ses droits, l'eût certainement pris pour un des chefs de l'insurrection. A l'un, il serrait affectueusement la main; à l'autre, il donnait un bon conseil. Chacun l'admirait parce qu'il criait plus fort que tous.

Si d'Artagnan eût connu le vrai patriotisme, il eût compris l'union et l'intrépidité de ce peuple, sans crainte et sans peur, qui, semblable aux flots de la mer, venait mourir en avançant toujours vers les troupes. Mais le serviteur de Mazarin avait été élevé dans la conviction que l'autorité royale est infaillible, que servir le roi c'est servir son pays. Pourtant, s'il ne connaissait que l'obéissance, comme soldat; il avait assez d'intelligence, comme Gascon, pour sentir la justice des réclamations du peuple parisien, et ce fut dans ce sens qu'il rendit compte de ses observations au cardinal. Ce n'était pas seulement un tumulte, une rumeur facile à calmer, qu'il venait de voir, c'était une sédition, une véritable révolte qui ne devait s'apaiser que lorsqu'on rendrait la liberté aux membres du parlement. Il termina son rapport en affirmant à Mazarin qu'il avait plusieurs fois entendu proférer des menaces de mort contre lui.

Un courtisan eût effacé ce souvenir de sa mémoire. D'Artagnan, qui s'était un instant nourri des idées populaires, ne croyait point inutile de dire un peu la vérité au ministre.

De son côté, le maréchal de la Meilleraye avait été repoussé deux fois par la multitude, et ses troupes avaient battu en retraite. Alors la reine et le cardinal commencèrent à trembler devant les Parisiens.

Mais ce n'était pas tout encore; l'autorité souveraine devait apprendre à céder aux justes réclamations et à la volonté nationale. Après le peuple vint le parlement; son premier président en tête, qui redemanda la liberté de ses membres. Anne d'Autriche, noble et fière, refusa, disant qu'il serait étrange qu'elle ne pût, de sa volonté royale, faire arrêter des hommes qui l'avaient offensée. Mais les bourgeois de Paris trouvèrent plus étrange encore que l'on n'accédât point à leur demande, et ils enjoignirent au premier président de retourner au Palais-Royal et de ne reparaitre qu'après avoir obtenu la liberté de Broussel.

Le peuple sentait sa force. On avait refusé d'écouter une humble demande, il exigeait maintenant.

Mathieu Molé (1) montra alors le danger pressant, la sédition parvenue au point de ne pouvoir plus être comprimée. La reine et le ministre cédèrent devant la puissance populaire; les prisonniers furent libres.

A la vue de Broussel, les chaînes et les barricades tombèrent, des cris d'enthousiasme se firent entendre, des salves d'artillerie signalèrent la joie publique. Le lendemain le peuple, qui venait de remporter une victoire, cacha ses armes, pensant qu'il pourrait un jour peut-être en avoir encore besoin.

II

Cependant pour la cour ce n'était pas assez d'apaiser la révolte et d'en avoir effacé les traces matérielles, il fallait encore prévenir les séditions. Mazarin venait de voir combien peu il était aimé, et avec quelle facilité, quel empressement, cette population ordinairement si paisible quittait ses occupations habituelles et prenait les armes. Pour pouvoir se défendre au dedans, il fallait être tranquille au dehors. Aussitôt, changeant la tactique qu'il avait suivie jusqu'alors avec l'étranger, le cardinal envoya au plénipotentiaire de France à Munster l'ordre d'aplanir toutes les difficultés que sa politique avait soulevées depuis cinq ans. Servien (2), resté seul après le rappel du comte d'Avaux, entreprit alors de lever les obstacles, et, grâce à son habileté, le traité de Westphalie fut signé le 24 octobre 1648.

C'était d'Artagnan qui avait porté les instructions de Mazarin au comte de Servien, chargé de représenter la France au congrès de Munster. Après s'être acquitté de ce message, il retourna à Paris, et le cardinal, qui commençait à sentir toute la valeur de son gentilhomme, lui confia une mission secrète en Angleterre. Il lui donna ses instructions verbalement, sauf toutefois une dépêche qu'il ne devait remettre à Cromwell qu'après avoir rempli la première partie de sa négociation. Mazarin voulut en outre que tout le monde ignorât le but du voyage de son envoyé, et, dans cette intention, il écrivit plusieurs dépêches que l'ancien mousquetaire devait remettre sur une route opposée afin de dérouter les soupçons sur sa véritable destination.

D'Artagnan prit donc la route de la Champagne et poussa jusqu'à Sedan, où il devait s'arrêter auprès de Fabert, gouverneur de cette place. Deux jours après, il descendit à Liège, par la Meuse; de là, il passa à Cologne. Mais, n'ayant pas rencontré l'électeur, pour lequel il avait aussi des lettres du cardinal, il alla le retrouver à sa maison de plaisance à Breuil. Il se reposa encore deux jours à la cour de ce prince; puis, passant par Bruxelles, il alla s'embarquer sur un vaisseau espagnol à Ostende.

Le bâtiment avait à peine fait trois ou quatre lieues en mer, qu'on aperçut deux vaisseaux dont l'un donnait la chasse à l'autre. Le premier était espagnol; le second,

(1) Mathieu Molé, premier président du parlement, « homme fin et rusé, disent les *Mémoires de d'Artagnan* (t. I^{er}, p. 436), et qui, sous une simplicité apparente et un désintéressement simulé, cachait un cœur tout rempli d'artifice et d'intérêt. » Ce jugement nous paraît un peu trop empreint de partialité. Molé n'était pas fin et rusé, mais il avait un esprit juste et pénétrant. En outre, il montra, dans les circonstances difficiles qu'il lui fallut traverser, autant de zèle que de grandeur d'âme. S'il en imposa souvent à la foule, ce fut par son courage et par sa fermeté, comme il sut aussi acquérir un grand poids à la cour et dans le parlement par sa facilité à s'enoncer et par le talent de persuasion qu'il possédait. Mathieu Molé, né en 1584, mourut en 1656, âgé de soixante-douze ans.

(2) Abel Servien, marquis de Sablé, né à Grenoble en 1595, mort surintendant des finances, à Meudon, en 1669. Il montra beaucoup de fermeté et de caractère dans toutes ses négociations. Sa fermeté alla même souvent jusqu'à l'opiniâtreté.

très-faible, portait pavillon de France, mais il était aussi bon voilier qu'on pouvait le désirer. Tout aussitôt le capitaine du navire que montait d'Artagnan s'élança aussi à la poursuite du fugitif.

Jusque-là l'envoyé de Mazarin avait pu garder l'inconnu : Béarnais et familier dès l'enfance avec la langue catalane, personne n'avait soupçonné en lui un étranger; mais quand il vit chacun prendre les armes pour combattre ses compatriotes, il se trahit entièrement. Tandis que les Espagnols semblaient impatients et avides de tenir leur proie, lui seul restait en place, et pourtant il était haletant d'effroi. Il voyait fuir les Français, et une sueur froide couvrait son front à la seule pensée de leur situation; puis, ce n'était plus son regard, c'était son intelligence qui mesurait l'imminence du danger. Chacun des ordres donnés par le commandant retentissait douloureusement au fond de son âme. Qu'il eût été heureux de pouvoir s'opposer à la marche du vaisseau! Enfin, le navire français disparut sur les côtes de France, et d'Artagnan ne put retenir un cri de joie.... aussitôt suivi d'un cri de douleur. Le capitaine, qui n'avait pas perdu de vue une seule des émotions de son passager, venait de lui asséner un violent coup de bâton sur le dos.

Mettre l'épée à la main et se précipiter sur cet homme assez lâche pour le frapper par derrière fut l'affaire d'un instant pour d'Artagnan; mais aussitôt il se vit entouré d'ennemis, et il allait céder au nombre quand un chevalier de Malte espagnol s'élança à son secours. Toutes les armes tombèrent à l'aspect du chevalier pour lequel les matelots avaient un grand respect, et le mousquetaire profita de cette protection jusqu'à son arrivée en Angleterre.

Le motif secret de la mission de d'Artagnan n'est pas clairement indiqué. Cependant il est facile de le deviner. Le messenger du cardinal devait voir si les affaires du roi avaient quelque chance de succès; dans le cas contraire, il devait agir auprès de Cromwell. « Je trouvai, dit-il, les choses si mal disposées pour réussir dans ma négociation, que, suivant les instructions que j'en avais, je ne jugeai pas à propos d'en dire un seul mot : *tout au contraire*, je tâchai de m'insinuer dans la confiance de Cromwell, pour qui j'avais une lettre de créance. »

Comme on le voit, Mazarin était fin politique, mais il avait affaire à un aussi habile diplomate que lui. Lorsque d'Artagnan se présenta au général anglais, Cromwell savait qu'un messenger était à Londres depuis huit jours. Cependant il ne fit paraître aucun soupçon à l'envoyé français, et il le reçut même avec une grande cordialité, le remerciant des offres du cardinal et le forçant d'accepter un riche diamant.

Charmé de ce présent et enchanté de l'accueil bienveillant que Cromwell lui avait fait toutes les fois qu'il s'était présenté devant lui, d'Artagnan s'apprêtait, l'âme joyeuse, à prendre le paquebot de Douvres à Calais, lorsqu'il reçut un avis du cardinal qui lui traçait une autre route : fidèle à suivre les instructions de son maître, il prit en conséquence un petit bateau près de Douvres, et trois marins expérimentés allèrent le débarquer sain et sauf au-dessous de Boulogne.

En mer, il avait vu deux barques se diriger comme lui vers la France, et il n'avait rien remarqué d'étonnant dans leur marche, quand, au moment où il mettait le pied sur le rivage, il crut reconnaître qu'elles voulaient s'aborder, puis il entendit des coups de mousquet. Un instant il regarda ce combat en homme indifférent ou habitué à de pareils spectacles, mais bientôt il eut lieu de se réjouir en apprenant par un des blessés, transporté à terre, que l'on était à la poursuite d'un espion du cardinal.

Dès lors, tout s'expliqua. Cromwell avait envoyé deux émissaires, et ils s'étaient attaqués mutuellement, croyant chacun voir leur proie dans la barque voisine. D'Artagnan avait été surveillé à Londres, et l'on espérait se défaire de lui sur le paquebot; mais, grâce aux nouveaux ordres de Mazarin, grâce surtout à sa promptitude à les suivre exactement, il venait d'échapper à un de ces dan-

gers qui menacent assez souvent les hommes chargés de missions secrètes en temps de trouble.

Toutefois le voyage de d'Artagnan n'avait pas été si secret que quelques personnes n'en eussent eu connaissance à la cour. La reine d'Angleterre, plus que tout autre intéressée à savoir ce qui se passait dans les trois royaumes, se faisait tenir au courant des personnes qui en arrivaient. C'est pourquoi, ayant été informée du retour de l'envoyé de Mazarin, elle le fit venir (1), afin d'obtenir quelques renseignements sur le sort de son époux.

D'Artagnan venait de voir par lui-même combien les chances de succès pour la cause royale étaient perdues, mais il ne voulut point affliger cette princesse en lui disant la position désespérée du roi, et bientôt après elle apprit officiellement la mort de Charles I^{er}, décapité le 9 février 1649 (2).

C'était la suite des malheurs qui devaient successivement tomber sur la famille de Henriette de France. Son père, Henri IV, était mort assassiné; Cologne avait vu sa mère exilée mourir de privations et de misère; enfin son royal époux, condamné par ses sujets, venait de périr sur un échafaud (3).

Cet attentat inouï d'un peuple s'érigeant en juge de son souverain, et le condamnant à mort, passa, pour ainsi dire, inaperçu dans toute l'Europe. Aucune puissance n'en fut émue, et l'Espagne, la Suède, Venise, la Hollande et la France reconnurent successivement la nouvelle république.

Dans ces circonstances, d'Artagnan fut encore envoyé en Angleterre pour complimenter Cromwell, régnant alors sous le nom de Protecteur, et pour tâcher de gagner les hommes qui avaient le plus de crédit auprès de lui. Il partit avec vingt mille écus de lettres de change destinées à corrompre les amis du Protecteur. Mais, ayant écrit à Mazarin qu'il avait à lutter contre les promesses de l'ambassadeur d'Espagne, et qu'il lui faudrait au moins soixante mille écus, le cardinal le rappela en France.

Indigné de se voir si mal jugé et si peu récompensé de ses peines, d'Artagnan voulut alors quitter le service du ministre, et lui demanda la place d'un officier aux gardes, récemment tué en Flandre. Mazarin refusa et « promit beaucoup mieux. » Mais, « comme c'était le plus grand prometteur du monde, » le Béarnais ne tint aucun compte de ses paroles, pensant assez justement que le cardinal aimait mieux vendre cette charge que la donner. Il ne se trompait pas : la lieutenance fut vendue.

D'Artagnan, on se le rappelle, avait juré, depuis sa première aventure, de ne plus se laisser aller au désespoir et de compter sur l'avenir. Il se résigna donc à attendre patiemment, et eut occasion de servir Mazarin dans cette misérable contrefaçon de guerre civile, qui ne laissa après elle qu'un souvenir de ridicule; mais il le servait à sa manière, en mêlant le plaisir aux affaires les plus graves.

Pour parvenir à son but, il fit la cour à la femme d'un conseiller au parlement, jolie, coquette, et, de plus, curieuse, indiscrete et bavarde à l'excès.

A cette époque, où chacun ne semblait vivre que pour la politique, il n'était pas surprenant que cette reine du jour vint souvent interrompre les propos d'amour. Alors

(1) C'est ici qu'il faut, selon nous, placer la présentation de d'Artagnan à la reine d'Angleterre. L'histoire de milady *** devrait donc être rapportée à cette époque, dans le cas où on la supposerait véridique. Mais alors il nous reste un doute que nous devons signaler. La conduite de d'Artagnan, pardonnable à vingt ans, nous paraît entièrement impossible à vingt-six ans.

(2) Les historiens anglais placent la mort de Charles I^{er} au 30 janvier 1649, parce que l'année anglaise ne se réglait pas encore sur le calendrier grégorien; elle commençait le 24 mars. La mort du roi correspond donc pour nous au 9 février 1649.

(3) Les enfants de la reine d'Angleterre furent aussi malheureux. Sa fille (la duchesse d'Orléans) et sa petite-fille (l'épouse de Charles II, roi d'Espagne) furent empoisonnées; son fils, Charles II, eut, dit-on, le même sort, et Jacques III, son second fils, perdit sa couronne et mourut à l'étranger.

le gentilhomme de Mazarin semblait se laisser surprendre des secrets d'Etat par son amante. Par elle, il semait ainsi la désunion dans les rangs du parlement, et ses intrigues, ses fausses nouvelles, autant peut-être que la crainte de voir pénétrer les Espagnols en France, amenèrent un accommodement entre la cour et les membres de cette assemblée.

Le parlement conserva son autorité, Mazarin resta premier ministre, et, quelque temps après, d'Artagnan reçut une lieutenance aux gardes en récompense des services qu'il venait de rendre.

Nous ne suivrons pas d'Artagnan dans le récit qu'il fait de cette lutte qu'on appela la Fronde, et qui, selon l'expression d'un historien contemporain, après avoir été un parti, devint une mode. D'autres plumes, plus savantes et plus habiles que la nôtre, se sont chargées de ce soin. En outre, ce serait sortir de notre sujet, car d'Artagnan ne prit aucune part aux guerres de la Fronde. Bornons-nous seulement à dire que sa nouvelle charge le retenant à la cour, il put apprécier sainement les passions qui faisaient agir les nobles factieux, dont les intérêts changèrent tant de fois. Aussi son jugement est-il assez impartial et son récit assez exact.

Pendant quelques années, le nouveau lieutenant se vit dans l'impossibilité de trouver aucune occasion de se mesurer avec l'ennemi. Le seul combat auquel il prit part fut celui de Réthel, dont le cardinal voulut être témoin, et pour lequel il avait joint le régiment des gardes françaises aux troupes que commandait déjà le maréchal du Plessis. Le gouverneur de Réthel capitula après quatre jours de défense (15 décembre 1651), puis, sans perdre de temps, du Plessis alla au-devant du maréchal de Turenne, combattant alors contre la France, et qui accourait au secours de cette place.

Les deux armées se rencontrèrent à sept lieues de Réthel, entre les villages de Semide et de Sommepey. Longtemps l'avantage fut disputé, mais il demeura enfin aux troupes françaises. L'armée de Turenne fut entièrement écrasée, prise ou mise en déroute.

Le maréchal lui-même ne dut la vie et la liberté qu'à un bonheur et à un courage dignes d'une meilleure cause (1). Il se retira à Stenai, où il arriva lui quatorzième.

III

Cependant les devoirs de d'Artagnan ne l'occupaient pas tellement qu'il négligeât ses intérêts. Il était lieutenant, mais là ne s'arrêtait pas son ambition. Il voulait un poste avantageux, honoré, brillant; or, pour obtenir de l'avancement, il fallait demander, insister jusqu'à se rendre importun, — c'est encore la loi de nos jours, — aussi était-il toujours auprès du cardinal. Loin de s'en éloigner, comme d'autres l'auraient fait à sa place, depuis qu'il n'était « plus à lui, » au contraire, il lui faisait sa cour plus assidûment.

Mais d'Artagnan solliciteur n'en était pas plus humble devant le ministre; il conservait même une certaine franchise. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, c'était la franchise du Gascon, franchise qui consiste à dire une vérité pour la rejeter devant l'opinion d'un homme puis-

sant. En effet, il y a peut-être plus d'adresse à donner son avis et à avoir l'air de se rendre ensuite aux raisons d'un supérieur qu'à adopter ses projets sans contrôle. L'amour-propre de l'homme est flatté; il croit avoir ramené une conscience égarée, il se sent fier de sa supériorité.

D'Artagnan savait apprécier le cœur humain, et agissait d'après la connaissance qu'il avait acquise. Aussi, quand Mazarin recevait de tous côtés des félicitations après l'arrestation des princes, le Béarnais seul ose lui dire qu'il « ne pense pas que les choses lui réussissent selon son désir, » et pourtant il le sert en cette circonstance.

Plus tard, à la rentrée du cardinal, qui avait été chassé par arrêt du parlement, chacun vient lui adresser ses compliments et ses félicitations. Ses antichambres peuvent à peine contenir la multitude qui s'empresse de lui offrir ses services. D'Artagnan, plus fin et plus rusé, ne se présente que lorsque la foule des courtisans s'est écoulée. Surpris de ce peu d'empressement, Mazarin lui fait des reproches; mais, sans se troubler, le lieutenant lui répond que la fidélité sans fard et sans affectation d'un homme qui lui doit tout est préférable aux protestations de dévouement de ces flatteurs qui eussent aussi bien encensé ses ennemis, s'ils avaient réussi.

C'était prendre par son faible Mazarin, déjà disposé à mépriser ces gentilshommes si humbles, et il dit aussitôt au lieutenant :

— D'Artagnan, je ne connaissais pas les Français avant de les gouverner, mais les Espagnols ont grande raison de les appeler gavaches. Il n'y a rien qu'on ne leur fasse faire pour de l'argent.

Un ambitieux gascon ne doit jamais manquer une occasion de soutenir le rôle qu'il s'est créé, s'il veut parvenir à son but. D'Artagnan ne pouvait donc laisser passer ces paroles sans les relever, et il cita au cardinal l'exemple de M. de Tréville, qui n'avait jamais voulu céder, soit aux promesses, soit aux menaces de Richelieu et de lui-même.

— Tréville, répliqua Mazarin, est un fou!

Il s'arrêta un moment, le front appuyé sur la main, comme plongé dans une pensée profonde, puis il ajouta en s'animant :

— Oui, un fou. Il vaudrait mieux pour lui qu'il fût bas et vil comme les autres.... Je vous prouverai bientôt que, s'il y a de la lâcheté à donner de l'encens à tout le monde, c'est peut-être plus qu'imprudent de ne pas fléchir sous celui qui a le pouvoir en main.

D'Artagnan était loin de prévoir cet emportement du cardinal. Aussi, le calma-t-il selon sa coutume, en se rangeant à son avis. Il eut l'air d'adopter l'opinion de Mazarin, qui le congédia en lui promettant de se souvenir de lui en temps et lieu.

A quelques jours de là, ayant appris la mort subite d'un Portugais non naturalisé, d'Artagnan va demander la confiscation des biens de cet étranger à son profit. C'était un négociant en pierreries, dont l'héritage pouvait monter à cent mille écus, et le cardinal était trop avide pour laisser passer cette occasion de s'enrichir. Son visage se couvrit aussitôt d'un masque de tristesse et d'hypocrisie, et il répondit sans hésiter :

— Ah! mon cher d'Artagnan, que je suis fâché que vous ne soyez pas venu le premier. J'aurais été si heureux de vous accorder cette demande; mais l'abbé Undedei vous a prévenu, et c'est chose faite; la succession est à lui.

D'Artagnan était persuadé du contraire, puis il n'ignorait pas que cet abbé servait de prête-nom au cardinal. Se voyant joué, il voulut se donner une petite vengeance :

— Monseigneur, dit-il, vous accusez, il y a quelques jours, les Français d'être bien lâches. Permettez-moi de vous dire, à mon tour, que les Italiens sont de grands fourbes.

La honte ou la colère fit monter le sang au visage de Mazarin; d'Artagnan fut satisfait. Alors il ajouta lente-

(1) Turenne, sur la fin du combat, fut sur le point de tomber entre les mains du vainqueur. Un officier, nommé La Barge, voyant cinq cavaliers s'avancer bride abattue sur le maréchal, lui dit : « Monseigneur, je n'ai qu'un pistolet chargé, que faut-il faire? — Mourir, répond Turenne, plutôt que d'être fait prisonnier. » La Barge fait feu et renverse un des assaillants, le maréchal en tue un second d'un coup d'épée; les trois autres prennent la fuite.

(Victoires, conquêtes des Français, t. VI, p. 363.)

ment, et comme un homme dont la colère a peine à se contenir :

— L'hôte du marchand de pierreries est Italien, vous ne l'ignorez pas... Il m'annonce que le Portugais vient de mourir à l'instant, en m'affirmant que personne n'en a connaissance. Je suis seul prévenu, dit-il, et cependant Votre Eminence est non-seulement instruite, mais encore la grâce que je demande est accordée... Veuillez excuser ma démarche, monseigneur, et oublier mon emportement... Quant à moi, je saurai bien punir cet Italien maudit qui m'a menti avec tant d'assurance.

Quelque mécontent que fût Mazarin aux premières paroles de d'Artagnan, il parut respirer plus librement à la fin de ce discours. Il l'oublia même et fit semblant de l'oublier, car peu de temps après il proposa en dédommagement un mariage fort avantageux au lieutenant aux gardes.

C'était le troisième mariage projeté de d'Artagnan : la première femme le détestait ; la seconde lui avait été enlevée ; la troisième... Disons un mot de ce mariage manqué par des circonstances au moins aussi étranges que celles qui firent avorter les deux premiers.

La veuve d'un conseiller au parlement avait un fils qu'elle destinait à parcourir la carrière de son père. Mais, loin d'avoir les goûts de ceux qui naissent dans la robe et de se livrer à l'étude, le jeune homme se laissait aller nonchalamment aux plaisirs, à la dissipation. Enfin, à l'âge de vingt-cinq ans, il voulut prendre l'épée, malgré la volonté de sa mère. La conseillère le suppliait de n'en rien faire, il n'écoutait pas ses prières ; elle le menaçait de se remarier, il en riait comme d'une chose impossible, et continuait avec plus d'ardeur ses démarches auprès du cardinal. Il demandait à acheter une charge.

Ce fut alors que Mazarin apprenant les intentions de la mère, en informa aussitôt d'Artagnan auquel il fit connaître les richesses de la veuve. Il le chargea en outre de prévenir la conseillère qu'il consentirait à traiter avec son fils.

L'occasion était belle pour le pauvre Béarnais, qui, à peine lieutenant, désirait une compagnie ; il pourrait l'acheter, et peut-être même monter plus haut une fois qu'il serait capitaine aux gardes. Le cardinal lui facilitait la première entrevue. C'était plus qu'il n'en fallait pour réussir avec un caractère aussi entreprenant que le sien. Il partit porteur du message de Mazarin.

Nous n'entreprendrons pas de peindre la colère, le désespoir, les larmes et les menaces de la conseillère à la nouvelle de la réussite de son fils. Qu'il nous suffise de dire que d'Artagnan sut si bien mettre tout à profit, que, peu de temps après, il faisait la cour à la riche veuve. Bientôt la conseillère aima d'Artagnan de cet amour qu'une femme déjà sur le retour a pour un homme jeune, beau et bien fait, et elle résolut de lui donner sa fortune en échange d'un nom.

Les affaires furent rapidement arrangées et les bans publiés à la paroisse Saint-Eustache. Déjà même les domestiques de la veuve regardaient le lieutenant aux gardes comme le maître de la maison, lorsqu'à la veille du mariage le curé vint prévenir les deux futurs qu'il y avait empêchement à leur union. Il venait de recevoir une opposition faite au nom d'un sieur Le Bègue de Villaines.

Cet homme était inconnu à d'Artagnan aussi bien qu'à la conseillère.

Sans perdre de temps, le Béarnais va trouver ses compatriotes Athos, Aramis et Porthos. Il les affuble d'un costume, il leur confie à tous un rôle, puis chacun se met à la recherche du malencontreux personnage ; enfin, après bien des recherches, Athos, qui est déguisé en avocat, apprend que l'opposition au mariage de son ami vient d'un homme mal famé, connu sous le nom de chevalier de La Carlière. De plus, cet acte a été fait sous un nom d'emprunt, à l'instigation du fils de la future.

Un but étant donné à d'Artagnan, il ne lui était pas difficile d'y parvenir. Il avait le nom, il trouva l'homme. D'abord il commença par « régaler le chevalier d'une

volée de coups de bâton, » puis il se mit à la recherche de son futur beau-fils, le chef du complot tramé contre lui. Mais celui-ci avait autant de raisons de craindre l'épée de d'Artagnan qu'il devait redouter son alliance pour sa fortune à venir. Or, il crut agir prudemment en prenant la fuite.

Il vendit sa charge, obtint à prix d'argent une lettre de cachet contre sa mère, la fit enfermer sans bruit, et, répandant la nouvelle que la conseillère avait été enlevée, il passa à l'étranger.

Certes, si l'ardent Béarnais eût pu aussi sacrifier sa charge à une vengeance, il n'eût pas hésité un instant à s'élancer à la poursuite de ce fils pour lui redemander sa mère. Mais son avenir, sa vie, étaient attachés à sa position. En outre, quand bien même il eût voulu l'abandonner, il n'aurait pu le faire. Le fils de la conseillère avait fait courir le bruit que depuis peu sa mère avait renoncé à ses projets de mariage, et d'Artagnan était accusé par la voix publique de l'avoir enlevée. Il dut donc rester à Paris, et pour se défendre d'une infâme accusation, et pour faire des recherches sur le sort de cette femme qu'on lui disputait par tous les moyens et avec tant d'acharnement.

Cinq mois s'écoulèrent ainsi en vaines perquisitions, et d'Artagnan ne perdait pas espoir, quand un jour, un gentilhomme de Gascogne, sorti récemment du château de Pierre-Encise (1), l'informa que la conseillère était enfermée dans cette forteresse.

Aussitôt d'Artagnan fait des démarches auprès du secrétaire d'Etat le Tellier ; mais elles restent sans succès, d'abord par l'indifférence des commis chargés de prendre les renseignements, ensuite à cause du changement de nom qu'on a fait subir à la prisonnière au moment de son incarcération.

Rebuté, mais non désespéré, le Gascon s'adresse alors au cardinal, qui lui remet un ordre d'élargissement. Il part pour Lyon, arrive au château dont il se fait ouvrir la porte au nom de Mazarin, et il est assez malheureux pour apprendre qu'il va assister à l'agonie d'une femme succombant au chagrin et à la souffrance.

On conçoit ce que cette nouvelle dut avoir de déchirant pour d'Artagnan. Parti content de Paris, il s'était jusqu'à ce moment bercé d'heureux songes. Après les tourments, il comptait sur la paix, comme il espérait le bonheur par l'amour de la conseillère. Ces trois mots : *paix, amour, bonheur*, avaient murmuré doucement à son oreille pendant toute la route, et maintenant il venait d'entendre une voix lamentable lui crier :

— Malheur à toi !

Il courut vers le lit de douleur de cette femme, prisonnière par son fils, mourante parce qu'elle se croyait abandonnée de celui qu'elle aimait. Il la trouva entourée de serviteurs ou d'amis, dont les uns étouffaient leurs gémissements, tandis que les autres, ne pouvant plus contenir leurs larmes, laissaient éclater une douleur sincère.

La conseillère, étendue sur son lit de mort, les yeux hagards, la lèvre tremblante, ne voyait rien, ne disait rien. Pas une plainte ne sortait de sa bouche. Parfois

(1) Pierre Encise, ou Pierre Scise, ancien château fort détruit en 1792, était bâti sur un rocher placé dans la partie nord de Lyon. On a cru qu'il avait servi de palais aux rois bourguignons de la seconde race, mais il est certain que les archevêques y ont fait leur résidence pendant leur souveraineté, et qu'ils ne l'ont abandonné que lorsque l'archevêché a été construit. Louis XIII l'acheta d'Alphonse de Richelieu, cardinal-archevêque de Lyon.

Ce château vit successivement prisonniers dans ses murs Didier, roi des Lombards, vaincu par Charlemagne en 774, et Louis, fils de Charles le Simple, en 828 ; le duc de Milan ainsi que le cardinal Sforce, son frère, y furent enfermés sous Louis XII, et le baron des Adrets y attendit longtemps son pardon de Charles IX ; enfin, il servit tour à tour de prison aux divers partis sous la Ligue. Ce fut aussi dans le château de Pierre Scise que le duc de Bouillon céda au roi sa principauté de Sedan, tandis que Cinq-Mars et de Thou attendaient, dans une autre partie de cette prison, le jour de leur jugement et de leur condamnation.



Deux jours après, il la revit. — PAGE 19.

seulement on entendait prononcer un nom, et ce nom était celui de d'Artagnan.

Ainsi, cette digne femme, enfermée dans une prison, ne songait nullement à son malheur; elle oubliait tout pour ne penser qu'à l'inconstance de son amant. Sa suivante saisit un de ces moments de regret pour lui annoncer l'arrivée du lieutenant. Elle tourna lentement les yeux vers lui, et murmura avec un doux accent de reproche mêlé de joie ces derniers mots :

— Je vous remercie, mon cher ami, d'être venu... mais maintenant il est trop tard...

Les bras de la mourante s'étaient levés en prononçant ces paroles. D'Artagnan saisit vivement une de ses mains et la porta à ses lèvres. Ce baiser fut le dernier; le bras retomba sans force. La conseillère venait de rendre le dernier soupir.

IV

La mort de la riche veuve enlevait à d'Artagnan vingt mille livres de rente et une femme dont il était sincèrement aimé. A ce moment, il jura de punir ceux qui avaient renversé toutes ses combinaisons, tous ses projets, et qui venaient de changer ainsi les conditions de son existence. Sa colère était telle alors, qu'il eût certainement tué ses persécuteurs s'ils eussent été en son pouvoir.

Il quitta Lyon poursuivi par ces idées de vengeance. Triste, aigri par le chagrin, il s'avancait à petites journées vers Paris, quand il songea à ce Rosnay qui avait humilié son amour-propre quatorze ans plus tôt, et s'élança à sa recherche. Mais il lui fut impossible de l'at-



Il est arrêté par une foule si grande, qu'il ne peut avancer.

teindre. Cet homme était insaisissable ; la peur lui donnait des ailes.

La colère de d'Artagnan se reporta alors tout entière sur le chevalier de la Carlière.

Il arrivait à Paris dans ces dispositions peu pacifiques, quand, en entrant dans la rue de l'Arbre-Sec, il est arrêté par une foule si grande qu'il ne peut avancer. Sa mauvaise humeur devient de la rage : il bouscule le peuple qui murmure. Cependant il est bientôt pris dans cette masse comme dans un étau, et il entend dire que l'on va pendre trois faux monnayeurs : deux hommes et une femme.

Qu'importait à d'Artagnan l'exécution de quelques coupables ! Il n'en cherchait qu'un, un seul, qu'il se chargeait de punir lui-même. Et poussé par cette pensée, il tentait de se frayer un passage dans la foule ; mais ses efforts étaient impuissants, et la foule restait serrée malgré les cris des femmes et les pleurs des enfants, qui

tous se dirigeaient vers un même but. Alors d'Artagnan prit un parti, le seul qu'il eût à prendre : il se résigna à céder au torrent et se laissa entraîner à l'extrémité de la rue de l'Arbre-Sec, vers celle de Saint-Honoré, à la croix du Trahoir (1).

(1) La Croix du Trahoir ou du Tiroir. C'était le nom d'une croix et d'un carrefour de la rue de l'Arbre-Sec, à l'endroit où elle aboutit à la rue Saint-Honoré. La croix était autrefois au milieu de la rue, et François I^{er} y fit construire une fontaine en 1529. Un siècle plus tard, en 1636, la croix et la fontaine furent enlevées à cause de l'embarras qu'elles causaient. La fontaine fut réédifiée en 1776, à la place qu'elle occupe de nos jours.

Cette place était de temps immémorial un lieu patibulaire. Peut-être était-ce pour cette raison qu'on y avait planté une croix, afin que les patients l'eussent devant les yeux à leurs derniers moments. A la Croix du Trahoir se faisaient les exécutions pour crime de fausse monnaie, ou pour des crimes commis dans l'étendue de la juridiction épiscopale.

Pendant ce temps, la charrette portant les coupables s'avancait entourée par le guet qui refoulait la multitude toujours avide d'exécutions. Les hommes luttèrent de force pour gagner du terrain, les femmes criaient, les enfants pleuraient encore davantage, mais la presse augmentait à chaque instant.

Quel beau spectacle, en effet, pour des Parisiens !... Trois pendus ! — Aussi chacun voulait-il voir.

D'Artagnan seul, poussé par le hasard vers ce supplice, cherchait à s'y soustraire, quand plusieurs voix s'écrièrent à ses oreilles :

— Dieu, qu'elle est belle !

Et tout le monde contemplant la condamnée dont on admire la tête ravissante et dont l'œil peut suivre les formes gracieuses sous le simple vêtement qui la recouvre. C'est un concert de louanges, de transports, d'enthousiasme.

Le sang du Béarnais se réveille à ces clameurs : le naturel reprend le dessus chez d'Artagnan. Il se détourne et reste en extase devant cette femme qui ne sera bientôt qu'un cadavre. Mais sa surprise est extrême, quand il voit parmi les trois victimes, sur la fatale charrette, l'homme qu'il cherche, la Carlière qui le reconnaît aussi et lui demande pardon du mal qu'il a pu lui faire.

D'Artagnan semble pétrifié en entendant la voix de ce criminel si près de la mort ; mais il reconnaît la main de Dieu dans cette justice qui l'empêche de frapper un coupable, et il oublie sa vengeance.

On ne sait pas ce qui résulte souvent des événements les plus minimes en apparence. L'infiniment petit n'est compté pour rien dans ce monde, et quelquefois la moindre circonstance peut mettre une vie en danger. Ce fut ce qui arriva à d'Artagnan.

Le peuple avait entendu un des condamnés parler à un étranger, et il crut trouver un complice dans cet homme ayant des rapports avec un coupable. Alors chacun commença à le regarder de travers, puis à se rapprocher de lui, puis encore à le menacer. Un instant, d'Artagnan se vit à la merci d'une populace féroce qui voulait sa mort. Cependant il fit bonne contenance. Son regard fit trembler quelques-uns de ses agresseurs ; son calme, son assurance firent douter les autres, et l'ancien mousquetaire échappa à la multitude, au moment où elle était attentive à regarder les trois cadavres se balançant dans l'air.

A quelque temps de là, une aventure assez étrange vint le distraire de ses chagrins et lui faire oublier la conseillère. Il devait payer deux mille cinq cents livres et il rêvait aux moyens de se procurer cette somme quand, un soir, au retour de la comédie, il trouva chez lui un billet sans signature. Dans ce billet, « une femme qui se mourait d'amour » lui donnait rendez-vous pour le lendemain, entre deux et trois heures de l'après-midi, dans un carrosse de louage. S'il consentait, il devait monter dans la voiture qui serait arrêtée à trois pas de la Porte-Saint-Antoine. Là, il se trouverait en présence d'une femme qui, ne voulant pas être connue, désirait conserver un masque sur le visage. Cette personne connaissait en outre sa position et elle voulait avoir le plaisir de lui remettre trois cents pistoles dont il avait besoin.

Oh ! pour le coup ! c'était une fortune qui lui tombait du ciel ! d'Artagnan n'avait pas de préjugés : il accepta. Après tout, de quoi s'agissait-il ? De deux choses devant lesquelles le galant Béarnais n'avait jamais reculé : un nouvel amour et une occasion de garnir sa bourse. La femme était bien facile, à la vérité ; mais l'argent était si nécessaire !

Le lendemain, d'Artagnan était à la Porte-Saint-Antoine bien avant l'heure fixée pour le rendez-vous.

Après quelques instants d'attente, il voit arriver une voiture à l'endroit indiqué. Sans hésiter, il abaisse lui-même la portière du carrosse, entre en soulevant le rideau (1) et se trouve à côté d'une jolie femme.

— Oserai-je vous demander, madame, lui dit-il, si c'est moi que vous attendez ?

L'inconnue, que cette brusque entrée avait troublée, rougit à ces paroles. D'Artagnan, homme du monde, remarqua d'un coup d'œil les émotions diverses que sa présence causait, et reprit aussitôt :

— Pardonnez-moi, madame, mon excuse est dans la circonstance. J'ai un rendez-vous dans ce même lieu avec une personne qui doit être masquée. Votre charmant visage découvert me prouve — et c'est un regret pour moi — que je me suis trompé. Peut-être aussi ma précipitation m'a-t-elle rendu indiscret...

— En effet, monsieur, répondit la dame ; mais je vois que je parle à un galant homme. J'ose donc espérer que vous oublierez que vous m'avez vue. Hâtez-vous de me laisser, je vous prie. Le moindre retard vous ferait peut-être manquer votre rendez-vous.

A ces mots, d'Artagnan fait ses excuses à l'inconnue, la salue et se dispose à sortir du carrosse. Mais la portière avait été levée derrière lui, et au moment où il s'apprête à la baisser, une main l'arrête : il voit deux archers devant lui. Il tourne la tête : deux autres archers sont encore là. A droite et à gauche il est gardé, et une voix lui commande de rester en place. Sur un ordre du chef de ces soldats, le carrosse, toujours escorté, se met en marche, et nos deux prisonniers arrivent bientôt au Grand Châtelet. Ils avaient été arrêtés sur la plainte du mari de la dame qu'il venait de rencontrer dans la voiture.

Interrogé par le lieutenant criminel, d'Artagnan avoua sincèrement le motif qui l'avait conduit à la porte Saint-Antoine et la méprise dans laquelle il était tombé. L'interrogatoire de sa complice présumée vint encore donner plus de poids à ses aveux. Il paraissait assez évident que les réponses de la dame étaient sincères, quand elle affirmait avoir vu pour la première fois le lieutenant aux gardes, le jour où on les avait surpris ensemble. Mais il restait un point difficile à éclaircir, c'était sa présence à elle dans ce lieu. Elle s'en tira habilement en soutenant qu'elle y était venue pour surprendre son mari dont elle soupçonnait la conduite. Le mari était sujet à caution ; la raison parut péremptoire au magistrat. Enfin, malgré ses ruses et ses subtilités, la justice ne put trouver aucune preuve contre d'Artagnan, et il fut mis en liberté.

On avait beaucoup parlé de l'arrestation du jeune et beau lieutenant ; on parla plus encore de la fin de sa captivité. Personne ne voulait y croire, car chacun était persuadé qu'il devait être coupable. Lui seul était convaincu de son innocence. Heureux de sa liberté, il en sentait d'autant plus le prix qu'il se voyait sur le point de la perdre une seconde fois, par l'impuissance où il avait été de se trouver au rendez-vous de son inconnue.

C'était une singulière position, en effet, que la sienne. Accusé d'adultère, il s'était facilement disculpé d'un crime qu'il avait commis tant de fois ; et, à peine libre, il allait redevenir prisonnier pour une somme grossie par des frais de procédure, qu'après tout il ne devait point. Il y avait de quoi perdre la tête.

Comment sortir de cet état ? A quelle puissance avoir recours ? Encore s'il avait des ennemis en sa présence, il pourrait, à l'aide de son épée, les acculer dans une position désespérée et se soustraire à leurs coups. Mais non ! c'est de l'argent qu'il faut... Et parce qu'il a la bourse vide, il doit trembler devant un morceau de papier !

Le Béarnais, dont l'imagination se montait à la hauteur des circonstances, prit alors le parti d'attendre le danger. Bien convaincu que le danger, envisagé face à face, lui inspirerait sa propre ressource, il commençait à oublier sa dette, lorsqu'il reçut un nouveau billet en

avec de grandes portières de cuir qu'on abaissait pour y entrer. On n'y mettait que des rideaux.

L'usage des portières à glace nous est venu, dit-on, d'Italie. Les *Mémoires de d'Artagnan* disent : « Ce fut M. le Prince qui, à son retour d'avec les ennemis, en apporta la mode en France. »

(1) Les carrosses étaient faits comme autrefois ceux des messageries,

tout semblable au premier. En tout? Non. Il différait sur deux points : le rendez-vous était à la porte Saint-Honoré, et l'inconnue ajoutait cent pistoles aux trois cents promises d'abord, pour indemniser le lieutenant d'un emprisonnement dont elle était la cause involontaire.

Cette fois, les choses se passèrent selon les desirs de d'Artagnan. Il ne rencontra plus d'obstacles, pas de jaloux. La mystérieuse dame était dans le carrosse.

Qui a vu un bal masqué et ses suites peut aisément se représenter d'Artagnan auprès de son inconnue. Tendre et galant, il dévorait du regard des beautés qu'on ne cherchait point à cacher. Puis il devenait froid en reportant les yeux sur ce visage couvert qu'il supposait plein de jeunesse, de fraîcheur, et qu'il craignait de trouver laid. Puis encore, la galanterie succédait à la froideur et l'audace à la galanterie.

Il sollicita une grâce qu'on refusa d'abord, qu'on accorda ensuite. Enfin, de faveurs en faveurs, le jeune Béarnais ne trouva plus de résistance : il fut heureux. Un seul point le contraria. Après avoir tout accordé, tout donné, la dame ne voulut pas se faire connaître. Elle garda son masque pendant toute la soirée qu'ils passèrent en tête-à-tête au bois de Boulogne.

Toutefois, cette première entrevue avait laissé un agréable souvenir dans l'esprit de d'Artagnan. Il était encore sous l'impression d'un rêve ; il conservait une illusion. Sa pensée le reportait à la conversation spirituelle de cette femme, à sa grâce, à sa bonté pour lui, à son amour. Et tout cela le charmait et le faisait souffrir à la fois. Il avait un instant joui d'une compagne charmante ; il ne connaissait pas sa maîtresse.

Le jour du second rendez-vous arriva, et, plus favorisé ou plus heureux alors, il vit l'inconnue céder à ses prières : elle se démasqua.

Belle de formes, elle avait un visage ravissant. Tout dans sa personne était plein d'harmonie et de séduction. Mais tant de charmes ne purent empêcher d'Artagnan de tomber aussitôt dans une profonde tristesse. Il venait de reconnaître et il avait devant lui la femme d'un de ses amis.

Alors ce fut au tour de cette femme de supplier. Elle lui demandait pardon de n'avoir pu résister à l'amour qu'elle nourrissait depuis longtemps dans son cœur. Sans honte, sans regrets, sans remords, elle disait le désir qui l'avait poussée, la passion qui l'avait bouleversée. Cette existence d'ivresse et de délire qu'elle rêvait un instant auparavant était détruite, parce qu'elle n'avait plus rien à refuser. Et des pleurs coulaient en abondance sur ses joues si belles, sa gorge si blanche et ses mains si pures.

D'Artagnan était faible auprès de ce sexe qu'il aimait tant. Il céda aux larmes d'une charmante éplorée ; et il oublia l'ami pour ne plus voir qu'une adorable maîtresse.

Cette liaison dura assez longtemps pour lever tous les scrupules de d'Artagnan et le rendre amoureux. Il était de cette nature d'hommes qui se disent amoureux de toutes les femmes et qui le croient.

Notre intention n'est point de suivre pas à pas un roman commencé un peu brusquement peut-être, mais qui, grâce à l'ardeur des deux amants, semblait toujours à son début. Il nous suffit de dire qu'il se poursuivait encore, malgré des circonstances qui d'ordinaire en amènent bien promptement la conclusion, quand Mazarin vint couper court à cette amourette. Il allait employer d'Artagnan dans une de ces occasions où il fallait tour à tour de l'esprit, de la hardiesse et de l'intrigue.

V

La guerre civile régnait à Bordeaux. D'abord, ce n'avait été qu'une querelle entre le duc d'Épernon et la ville ; ensuite, la princesse de Condé, qui cherchait à se soustraire aux poursuites du cardinal, avait été reçue dans Bordeaux, et, cinq mois après, cette place soutenait un siège contre les troupes royales : enfin des factieux de la dernière classe du peuple venaient de chasser les magistrats, le parlement, et s'arrogeaient une autorité absolue.

Il ne fallait point un homme simple, sévère, ou seulement rusé pour tromper des Gascons. Tous les envoyés de Mazarin qui avaient successivement tenté ces moyens sur les rives de la Garonne échouaient et perdaient encore plus la cause du roi dans l'esprit des habitants. Celui qui pourrait se glisser parmi les Bordelais, sans crainte d'être suspect, devait savoir se poser et se draper à leur manière ; il devait empanacher ses actions de paroles hautaines, de gestes héroïques.

Le cardinal songea à son ancien gentilhomme, le lieutenant aux gardes. Il était jeune, il était brave ; il parlait avec hardiesse, il s'enflammait à sa propre parole ; il s'exaltait sous ses pensées. Fougueux et frénétique, il ne reculait jamais, fallût-il satisfaire un désir ou affronter un danger. Il fut choisi.

En conséquence, d'Artagnan partit le 15 février 1655, et se rendit d'abord dans le Poitou auprès de l'abbé de Beaumont, évêque de Rhodéz, qui lui remit ses dernières instructions. Il s'agissait d'entamer une négociation avec le prince de Conti et de le pousser à un mariage avec une nièce du cardinal.

Peu d'hommes pouvaient être comparés à d'Artagnan pour la fertilité des moyens comme pour la persévérance du courage. A la première ouverture des projets du cardinal, il avait laissé croître sa barbe. Quand il sut quel ennemi il devait attaquer, son plan fut aussitôt arrêté. Il se munit de deux vêtements, un vieil habit de simple soldat aux gardes et une robe d'ermite, puis il se rendit au camp du duc de Candale.

A cette époque, le jeune commandant des troupes royales venait de s'avancer jusqu'aux portes de Bordeaux, après avoir pris successivement Bergerac, Bazas, la Réole, Langon et Cadillac. Il reçut l'envoyé de Mazarin comme un puissant auxiliaire dont l'esprit et les ressources devaient être de la plus grande utilité. Le chef et le soldat concertèrent leur entreprise et les moyens d'en assurer le succès, puis d'Artagnan abandonna sa chaise de poste et son équipage. Un instant après, muni d'un passe-port, il se dirigeait seul vers la ville assiégée.

Bordeaux, cernée alors par une armée navale sous les ordres du duc de Vendôme et par les troupes du duc de Candale, semblait n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Mais aucun accord ne régnait parmi les Bordelais divisés par les factions, et les maîtres de la ville se refusaient à toute tentative d'accommodement, repoussant même les propositions d'amnistie de la cour.

Le parti le plus puissant, le plus terrible, celui qui faisait loi à ce moment, était le parti des *Ormistes* (1), qui, d'abord composé de cinq cents hommes à peine, s'était successivement élevé à plus de quarante mille.

Cet accroissement prodigieux, presque incroyable, tenait aux privilèges et aux droits des membres de cette faction. En premier lieu, ils avaient formé une association par laquelle ils devaient se soutenir, se protéger, se secourir et se défendre mutuellement, eux, leurs fem-

(1) Ils furent ainsi nommés parce qu'ils tinrent leurs premières assemblées sur une plate-forme, du côté de Sainte-Eulalie, qu'on appelait l'Ormée, à cause des ormeaux dont elle était plantée.

(Histoire de Bordeaux, par dom Devienne, 1774.)

mes et leurs enfants; puis, quand ils avaient vu leur nombre s'élever et leur puissance s'étendre, ils avaient établi une juridiction nommée la *Chambre de l'Ormière*, qui prononçait sur les objets les plus intéressants et dont les sentences étaient sans appel. Alors, tous ceux qui avaient un ressentiment ou une vengeance à exercer entrèrent dans ce parti qui proscrivait, menaçait ou massacrait, mais qui devenait le plus fort parce qu'il était le plus nombreux, qu'on devait le plus redouter parce qu'il n'avait rien à perdre.

On comprendra sans peine que les plus hardis, les plus déterminés fussent naturellement pris pour chefs dans une société ainsi composée. Aussi, le général des Ormistes, celui qui acquit la plus grande considération parmi eux, était-il également remarquable par son courage et par sa violence.

C'était un boucher nommé Dureteste qui avait quitté son étal pour combattre les troupes royales. Bientôt sa vigueur le fit remarquer, son audace le fit redouter, et, pendant plus de deux ans, on le vit commander dans Bordeaux avec une autorité presque souveraine. Le prince de Conti lui-même était obligé d'exécuter ses ordres. Quand il soupçonnait de trahison quelque membre du parlement, Dureteste lui écrivait : « Monsieur, ayant appris que vous êtes malade, je vous porte une ordonnance pour aller prendre l'air. Si, dans tout le jour de demain, vous n'êtes point sorti de la ville, vous serez poignardé et jeté dans la rivière. »

D'Artagnan connaissait la force des Ormistes et la nature des gens qui composaient ce parti, mais il était homme de résolution, et avait promis d'entrer à tout prix dans la ville. Il s'avancait donc lentement, en s'appuyant sur un bâton comme un soldat fatigué de la route, lorsque, à une portée de mousquet de Bordeaux, il fut arrêté par un détachement d'Ormistes.

Dans toutes les discordes civiles, un inconnu est toujours suspect. Il en fut ainsi pour d'Artagnan. On le questionna, il refusa de répondre, et, tandis qu'on le conduisait devant le capitaine, il put entendre chacun faire ses réflexions.

— Eh! disait l'un, je suis convaincu que c'est un espion.

— Alors, on le pendra, ajoutait un second.

— Ou tout au moins un des prédicateurs de Mazarin qui vient encore nous engager à ouvrir les portes de la ville?

— Il sera bien heureux, disait un autre Ormiste, si on se contente de le chasser comme les curés de Saint-Pierre, Saint-Remy et Saint-Siméon.

— Ou bien encore le prieur des Jacobins, le gardien des Capucins et la mère Angélique, la supérieure des Carmélites, que nous venons de renvoyer comme des misérables et des infâmes.

— Fais bien attention, dit à d'Artagnan celui qui l'avait signalé tout d'abord comme un espion; nous te conduisons au commandant. Si tes réponses ne sont pas claires, si tu es envoyé par le cardinal, on te promènera avec la corde au cou dans les rues et les carrefours de la ville, et tu auras sur le front un écriteau qui te signalera comme un traître.

— Ce n'est pas tout, reprit un autre, on te mettra à la question, puis tu seras condamné à la prison perpétuelle. Tu vois que nous ne sommes pas cruels, nous ne tuons pas les traîtres... nous les faisons souffrir.

Pendant ce temps on était entré dans la ville, et d'Artagnan fut conduit aux Cordeliers, dont les religieux venaient d'être bannis par le prince de Conti. Depuis quelques jours, le couvent était occupé par deux compagnies d'Ormistes placées sous le commandement d'un capitaine nommé Las Florides.

D'Artagnan, mis en présence de ce chef, lui remit son passe-port. Celui-ci l'examina avec soin, et dit :

— C'est bien; tout est parfaitement en règle. Ainsi, mon brave, vous voulez rentrer dans vos foyers. Cependant vous êtes jeune, et l'avenir vous réserve peut-être...

— Ce que m'a donné le passé, répondit d'Artagnan, ce que j'ai gagné depuis douze ans que je suis soldat aux gardes... Au service du roi, voyez-vous, on ne gagne que des coups.

— Alors, entrez dans nos rangs, et je vous jure que vous y trouverez plus de profit qu'au régiment.

— Merci, capitaine : j'ai assez fait la guerre pour mon propre compte. Je ne demande plus que le repos.

— Si cependant je vous offrais de partager mon commandement. Vous avez l'air d'un bon garçon, et je suis sûr que les *bien-intentionnés* seront heureux de vous voir à leur tête.

D'Artagnan réfléchit à cette proposition. Il se demandait si le poste qu'on lui offrait serait favorable à ses projets. Las Florides, voyant son hésitation, crut l'avoir décidé, et il ajouta aussitôt :

— Allons, acceptez; nous combattons ensemble. Mais auparavant vous ferez abattre cette longue barbe.

— C'est que le soldat veut devenir capucin, se hâta de dire en plaisantant un des Ormistes.

— Vous vous trompez, *camarade*, répondit d'Artagnan. J'ai toujours entendu dire que les pères capucins étaient instruits, et je suis trop ignorant pour entrer dans cet ordre respectable. Or, comme j'ai promis de me consacrer à Dieu et que je ne sais même pas lire, je me contenterai de me faire ermite.

Le chef des Ormistes parut vivement contrarié de cette résolution, et longtemps il la combattit. Enfin, d'Artagnan sembla céder, et lui dit :

— Il y a un moyen de tout arranger, capitaine. Vous savez que chaque régiment a son aumônier. Eh bien! je serai le vôtre, à condition toutefois que vous me permettez de tenir mon serment. J'ai juré de m'humilier devant Dieu en revêtant la robe d'ermite et en vivant d'aumônes.

— Soit, j'y consens, répondit Las Florides, vous serez notre ermite.

On ne s'étonnera pas que Las Florides désirât tant conserver un ancien soldat auprès de lui. Cordonnier de son état et n'ayant jamais su manier une arme avant la révolte de Bordeaux, il était enchanté que le hasard lui envoyât un homme ayant fait la guerre et connaissant le commandement des troupes. Il espérait mettre son expérience à profit.

De son côté, d'Artagnan parvenait à son but. Il avait voulu entrer dans la ville, et on l'y conduisait. Il cherchait à connaître les forces de l'ennemi, les projets des factieux, et ils le suppliaient de rester auprès d'eux. S'il eût accepté un commandement, il eût été massacré à la première défaite, car on l'eût accusé de trahison. En restant dans l'humble position qu'il avait choisie d'abord, il n'avait rien à redouter, et il servait mieux la cause du roi. Il n'hésita donc pas à endosser la robe d'ermite.

A dater de ce jour, d'Artagnan fut appelé dans Bordeaux l'*Ermite des bien-intentionnés*.

Quand il fut un peu connu, il demanda la charité. Par ce moyen, il savait souvent ce qui se passait dans les maisons, et en faisait son profit pour avertir le duc de Candale. Il prévenait également ce général des espions qui allaient dans son camp, afin qu'ils ne pussent répandre que de fausses nouvelles parmi les Ormistes. Mais il avait soin de gagner aussi la confiance de Las Florides, en lui apprenant à commander ses soldats, à les faire marcher en bataille, et en l'empêchant quelquefois de commettre de trop graves erreurs. Enfin, par la facilité qu'il avait de parcourir librement la ville, il entra en relation avec l'abbé Sarrazin, secrétaire du prince de Conti, pour lequel l'abbé de Beaumont lui avait remis une lettre.

Un jour, Las Florides est informé par ses espions qu'un corps de deux cents soldats du duc de Candale doit attaquer un convoi destiné aux Bordelais. Aussitôt il forme le projet de tomber sur ce petit détachement, dont il espère se rendre facilement maître. Pour accomplir son dessein, il prend douze cents hommes et

se fait accompagner de son aumônier, qu'il veut rendre témoin de sa victoire; mais il se garde bien d'en dire davantage, et l'ermite, faisant le discret, n'adresse aucune question.

Bientôt la troupe se met en marche, ayant à sa tête le capitaine et l'ermite, la robe retroussée, « monté comme un saint Georges sur un beau cheval d'Espagne. » Las Florides, le visage joyeux, semble jouir d'avance de son triomphe.

Cependant il parle de choses indifférentes à son compagnon, qui lui fait admirer la bonne tenue de ses troupes marchant en bataille, au lieu d'aller pêle-mêle comme auparavant. Enfin, à une demi-lieue de l'endroit où il espère « cueillir des lauriers, » le capitaine dit qu'il va surprendre deux cents soldats de l'armée royale qui veulent couper un convoi et qu'il veut les mitrailler sans pitié.

A ces mots, l'ermite joue l'étonnement, et s'écrie :

— Vraiment, capitaine, je ne veux pas diminuer vos espérances; mais êtes-vous bien sûr de la personne qui vous a donné cet avis?

— Aussi sûr que de moi-même, répond Las Florides.

Cependant la troupe avançait toujours, et l'ermite se bornait à faire de simples objections, quand il remarqua qu'on venait de passer un défilé en deçà duquel le duc de Candale avait dû mettre une embuscade. Alors ses terreurs parurent le reprendre, et il dit à Las Florides :

— Pensez de moi ce que vous voudrez, mais je ne suis pas sans craintes sur votre entreprise.

Le capitaine se mit à rire en haussant les épaules.

— Eh! eh! continua l'ermite, je vous parle par expérience. Souvent un général fait courir de faux bruits, afin de faire tomber ses ennemis dans le piège.... Enfin, si au lieu de deux cents hommes vous en trouviez quatre fois plus, que feriez-vous?... Tenez, croyez-moi, les précautions sont toujours bonnes... faites garder le défilé que nous venons de passer, afin qu'on ne vous coupe pas la retraite, et, tout d'abord, commencez par faire reconnaître cette maison pour vous convaincre qu'il n'y a point de soldats placés en embuscade.

Ce discours n'avait rien fait perdre de son assurance à Las Florides, qui répondit en souriant :

— Mais, de par Dieu! mon cher ermite, je ne vous reconnais plus. Pour qui donc me prenez-vous? Me croyez-vous homme à m'embarquer sur un simple rapport? Quand je vous dis que je suis sûr de les prendre tous. Ils sont cachés dans une ferme à laquelle je vais mettre le feu, et, s'ils veulent s'échapper, mes soldats, je vous le jure, sauront bien leur signer un laissez-passer avec leurs mousquets.

— Ainsi soit-il, reprit l'ermite avec un soupir.

Puis le capitaine et l'ermite gardèrent le plus profond silence. Ils cheminaient ainsi tous deux absorbés par leurs réflexions, quand tout à coup ils entendirent retentir le canon. C'était le signal d'attaque pour les soldats du duc de Candale.

A ce bruit, Las Florides change de couleur, se trouble et tremble de peur. L'ermite fait semblant de ne pas remarquer la frayeur de son compagnon, et lui dit de son air le plus indifférent :

— Est-ce que les Bordelais tiennent quelque garnison près d'ici?

— Non, répond le capitaine, et j'ignore comme vous d'où vient le bruit que nous venons d'entendre.

— Eh! mais alors, vous êtes trahi, reprend l'ermite en s'animant. Ah! j'avais bien raison de craindre la guerre à l'espion.... Enfin, puisqu'il n'y a plus de remède, prenons notre parti en braves.

— Que faut-il faire? dit Las Florides d'une voix faible.

— Faites faire halte à votre troupe, et envoyez reconnaître la ferme que nous voyons devant nous.

Un détachement de quelques hommes partit en avant; mais à peine furent-ils à une centaine de pas, qu'ils revinrent à toutes jambes, disant qu'ils avaient vu sortir de la ferme un grand nombre de soldats. Las Florides

commença à trembler visiblement; l'ermite tira ostensiblement au contraire une longue paire de pistolets de l'arçon de sa selle, et dit assez haut pour être entendu des Ormistes :

— Allons, capitaine, puisqu'on vient nous attaquer de front et le mousquet en main, combattons avec courage et sachons, s'il le faut, mourir honorablement. Notre salut ne peut dépendre que d'un grand coup. Frappons-le donc... Nous montrerons ainsi que nous sommes aussi forts en rase campagne que derrière les murailles de la ville.

Las Florides paraît retrouver son énergie à ces mots, et, pendant quelque temps, il suit assez bien l'ermite; mais, à la vue de l'ennemi, la peur le reprend; il veut rebrousser chemin et voit d'autres soldats. Devant et derrière il est pris. Alors sa tête se perd, il n'écoute plus rien, et, lâchant la bride à son cheval, il prend la fuite, laissant ses soldats dans un désordre épouvantable. Les uns se font tuer, d'autres parviennent à s'échapper à travers champs, la plupart mettent bas les armes.

Au moment de la fuite du capitaine, l'ermite était entré dans un petit bois qui bordait la route et avait mis pied à terre. Quand le silence commença à se rétablir, il prit un mousquet, logea trois balles dans le devant de son manteau qu'il avait suspendu à un arbre; puis, le mettant sur ses épaules, il remonta à cheval et regagna Bordeaux.

VI

Sans doute c'était beaucoup de jeter l'épouvante parmi les factieux et de leur faire éprouver des pertes, mais là seulement ne devaient pas tendre les efforts de d'Artagnan. Suivons-le donc dans son entreprise.

Le capitaine Las Florides, qui avait pu apprécier le courage de l'ermite, fut aussi le premier à remarquer la trace des balles dans son manteau. Cette preuve matérielle lui rappelant la conduite de son aumônier, celui-ci grandit encore dans son estime et dans sa confiance. Il dit même au reste que c'était un homme aussi remarquable dans le conseil que dans l'exécution.

Dès lors, tout le monde voulut voir le manteau de l'ermite, qui avait été si brave et si heureux en présence de l'ennemi, et pendant plusieurs jours on se passa le vêtement de main en main dans la ville. L'ermite seul, objet de cet enthousiasme unanime, conservait son air humble et son benin sourire.

A peu près vers cette époque, l'abbé Sarrazin avait été gagné, et consentait à agir en faveur de Mazarin (1).

Le cardinal, on se le rappelle, avait envoyé d'Artagnan, comptant sur son adresse pour détacher le prince de Conti de la cause des Bordelais, et l'abbé de Beaumont avait complété les instructions de l'émissaire en lui conseillant de pousser le prince à un mariage. Mais ici se présentait un obstacle difficile à surmonter aux yeux de Sarrazin. Il était impossible, disait-il, de tirer M. de Conti de Bordeaux, parce qu'il avait une maîtresse qui s'opposerait à tous les traités, dans la crainte de le voir revenir à la cour. Chacun aime son profit; elle trouvait le sien à garder le prince, et elle serait bien aise de ne pas le perdre.

Là-dessus, d'Artagnan avait bâti un projet qui n'était pas sans danger, mais qui convenait à son caractère aventureux. Il voulait supplanter le prince dans le cœur de sa maîtresse et prouver ensuite à celle-ci qu'il était de son intérêt de venir en aide aux projets de la cour.

(1) L'abbé Sarrazin, secrétaire des commandements du prince de Conti, mourut en 1655, dit Tallemant des Réaux, d'un coup de pincettes que lui donna sur la teste M. le Prince, qui en avait été trahi.

Son prétendu courage et la défaite de Las Florides le servirent admirablement dans cette circonstance. Cette dame désira voir le manteau de l'ermite, et il obtint ainsi un premier accès auprès d'elle.

Blanche de Lestonnac, femme du conseiller de ce nom, alors envoyé en mission par le prince de Conti auprès de son frère, Blanche, disons-nous, était une femme pleine de grâces, et assez jolie pour que le rôle que d'Artagnan voulait jouer ne lui parût pas difficile à remplir. De plus, elle était spirituelle et douée d'une ambition capable de l'emporter dans son cœur sur tout autre sentiment.

D'Artagnan eut bientôt compris l'âme sur laquelle il devait agir, et il dirigea ses attaques en conséquence. Il écrivit donc au cardinal pour lui demander des présents; mais, comme il le connaissait assez peu généreux, pour ne pas dire plus, il ajoutait, afin de faire passer la première partie de sa lettre, qu'il pensait pouvoir proposer un mariage au prince, et que Son Eminence trouverait sans doute dans sa famille une jeune femme disposée à devenir princesse de Conti.

D'Artagnan avait frappé juste. A cette possibilité du mariage d'une de ses nièces avec un prince du sang, le cardinal lui fit expédier tout ce qu'il demandait, et il joignit à cet envoi deux portraits d'Anne-Marie Martinozzi.

Cependant l'ermite allait chaque jour demander la charité, et, chaque fois qu'il voyait la maîtresse du prince, elle le félicitait sur son courage, sur son audace et son incroyable bonheur. Au son de cette voix, l'ermite soupirait, et ses regards allaient dire à madame de Lestonnac que ces soupirs ne montaient pas au ciel. Le lendemain, il revenait plus tôt et s'en allait plus tard; puis, enfin, il sembla s'éloigner avec regret.

Assurément il n'en avait pas fallu tant pour que cette femme s'aperçût qu'elle avait touché le cœur du jeune ermite; mais elle s'était laissé aimer, se disant qu'elle n'y pouvait rien. Et tous les jours elle apportait plus de soins à sa toilette; et elle ne refusait pas de recevoir l'ermite, quoiqu'il fût souvent bien matinal. En matière de passion, l'invraisemblable est non-seulement possible, mais encore vrai. Une femme veut toujours plaire, et une femme, certaine d'être aimée d'un homme, même d'un rang inférieur, ne consentira jamais à perdre aucun de ses avantages devant lui.

Les choses ne pouvaient cependant rester dans cet état, et, quoique d'Artagnan ne voulût pas « mener l'affaire tambour battant, » il fallait y mettre un terme.

Un jour que l'ermite recevait pour la dixième fois au moins des compliments sur sa valeur, et comme madame de Lestonnac lui reprochait sa modestie, il se hasarda à lui dire qu'il était au désespoir d'en avoir tant fait, et qu'elle ne serait pas surprise de ce qu'il avançait si elle le connaissait mieux; puis, comme s'il eût été fâché d'avoir trop parlé, il ne voulut plus prononcer un mot sur ce sujet. A toutes les questions il resta muet, et partit, non sans s'être laissé arracher la promesse de dire bientôt son secret, mais en laissant cette femme en proie à la plus vive curiosité.

Quand madame de Lestonnac fut seule, elle se dit qu'une barrière infranchissable la séparait à jamais de cet homme pauvre, roturier et incapable de satisfaire en rien son amour-propre; mais elle sentait qu'il l'avait distinguée dans la foule des autres femmes; elle avait vu son regard s'arrêter sur elle avec persistance, avec amour; enfin il venait de dire qu'elle s'étonnerait moins si elle le connaissait. Tout cela avait jeté le trouble dans son esprit, et elle resta ainsi en proie aux illusions les plus insensées et les rejetant toujours en présence de la réalité. Cependant une pensée d'amour revenait constamment se mêler à ses songes, et elle l'accueillait, non pas avec l'orgueil du triomphe, mais aussi sans insouciance et avec une légère satisfaction.

Le jour suivant, l'ermite arriva pendant que Blanche était encore au lit. Elle le fit entrer néanmoins, et lui demanda presque aussitôt de tenir sa promesse.

— Oh! madame, n'exigez pas cela de moi, répondit l'ermite.

— Ne me l'avez-vous point promis, lui dit madame de Lestonnac avec un doux accent de reproche, et pourriez-vous ainsi manquer à une promesse?

— Aussi n'en ai-je point eu la pensée; mais je ne me suis pas senti la force ni le courage de dire mon secret, et je l'ai renfermé dans un papier.

— Est-il donc si terrible que l'on ne puisse l'entendre? C'est sans doute quelque passion mystérieuse... tant mieux; j'aime à étudier le cœur humain... Eh bien! vous ne me donnez pas ce papier?

— Vous y tenez absolument? .. Vous l'exigez?...

Madame de Lestonnac se contenta de faire un signe affirmatif et tendit le bras hors du lit. L'œil de l'ermite resta fixe et enflammé à la vue des trésors de beauté qu'il venait de découvrir par ce mouvement; puis, tirant de sa longue robe un paquet assez volumineux, il le lui remit, en disant d'une voix émue :

— Pardonnez-moi, madame, je suis atteint d'une folie qui me tuera si vous ne prenez pitié de moi.

Et il disparut, tandis que madame de Lestonnac se hâtait de déchirer les nombreuses enveloppes qui devaient protéger et assurer sa fuite.

D'Artagnan venait de remettre à la maîtresse du prince de Conti une boîte enveloppée de plusieurs papiers, et cette boîte renfermait son portrait en buste couvert d'une cuirasse.

Certes, l'audace était grande, mais il n'était pas homme à agir ainsi sans prendre ses mesures. Cette femme pouvait le trahir et prévenir le prince. Aussi toutes ses dispositions étaient prises. Sarrazin devait l'avertir au moindre soupçon. Alors il s'échappait par un endroit qu'il avait exploré, et où les Ormistes faisaient mauvaise garde, puis de là il gagnait facilement l'armée du duc de Candale.

Mais tant de précautions furent inutiles, et deux jours se passèrent sans que d'Artagnan reçût aucune mauvaise nouvelle. Il se représenta donc, pensant qu'il pouvait espérer, et que son *amour politique* était en bonne voie.

Comme l'avant-veille, madame de Lestonnac était encore au lit, et, ainsi couchée, elle paraissait non-seulement jolie, mais tout à fait belle. D'Artagnan se plaça au chevet du lit, et, pour mieux remplir son rôle, — car c'était un homme consciencieux, — il baissa les yeux comme un novice de quinze ans ou comme un véritable amoureux. Il semblait redouter l'indignation que devait provoquer son audacieuse témérité. Enfin la voix de Blanche vint rompre le silence :

— Eh quoi! dit-elle, monsieur l'ermite, vous conservez encore votre déguisement?

— Aussi longtemps que je le pourrai, madame, répondit-il, puisque c'est le seul sous lequel il me soit permis de vous voir.

En disant ces mots, d'Artagnan leva la tête; il ne vit que le regard froid et interrogateur de madame de Lestonnac. Après un moment de silence, elle reprit avec le sans-façon le plus insouciant :

— Vous m'aimez donc?

— Au point de tout oublier, de tout sacrifier pour vous!

— Et qu'espérez-vous?

— Oh! mon Dieu! madame, ce n'est pas l'espoir d'être payé de retour qui m'amène ici; mais je suis heureux de vous dire que mon âme est toute à vous, et qu'aucun sentiment ne saurait effacer celui que vous m'avez inspiré.

— Et moi, je vous répondrai avec la même franchise, que j'aurais pu aimer l'homme dont vous m'avez remis le portrait, — et je l'ai parfaitement reconnu, quoiqu'il ne porte point de barbe, — mais jamais je n'aurai une pensée d'amour pour l'homme revêtu d'une robe de moine.

D'Artagnan ne quittait pas des yeux madame de Lestonnac pendant qu'elle parlait, et il vit son regard, si ferme jusque-là, se lever timidement sur lui et une rou-

geur virginale se répandre sur ses traits au moment où elle disait l'avoir reconnu. Ce fut un éclair après lequel elle reprit subitement son flegme et son sang-froid; mais cette flamme fugitive, ce rapide coup d'œil avaient été compris du faux ermite, et il dit aussitôt d'une voix profondément émue :

— Mais c'est pour vous, madame, que je l'ai prise cette robe!... Ecoutez-moi; vous me jugerez après... Il y a six mois environ, un peintre attaché au prince de Conti vint à la cour; il nous montra la copie d'un portrait qu'il venait de faire. — Ce portrait était le vôtre. A ce moment, je ne vis qu'une ravissante et admirable créature, et je sentis que j'étais capable de donner ma vie pour elle... Le lendemain, j'étais chez le peintre; il me fallait le portrait à tout prix... Alors seulement j'appris qui vous étiez; je sus que le prince de Conti vous avait donné son cœur. La pensée de me trouver en face d'un rival aussi redoutable ne m'arrêta pas. J'étais convaincu que votre présence était nécessaire à mon existence, et je cherchai tous les moyens de parvenir jusqu'à vous. Pour cela, il fallait me déguiser à tous les yeux. Je laissai croître ma barbe, elle suffisait pour me dévisager; je fis faire une robe de moine, elle devait changer complètement ma démarche et ma tournure... Oh! Dieu m'est témoin, madame, qu'en prenant cette robe, je ne croyais pas vous avouer mon amour!

En ce moment, les paroles de d'Artagnan étaient si vraies, son accent était si sincère, que Blanche resta éblouie devant le rayon de beauté qui éclaira un instant le visage de l'ermite. Presque aussitôt après, il reprit :

— Je quittai Paris sous l'habit d'un simple soldat, et c'est ainsi que je suis arrivé à Bordeaux... Vous savez le reste, madame... et maintenant, jugez vous-même si c'est une insolente fatuité ou une incroyable folie qui m'ont poussé à ce que j'ai fait.

Madame de Lestonnac avait écouté l'ermite d'abord avec attention, ensuite avec intérêt. Cet amour si profond, cette passion sans bornes flattaient sa vanité de femme et faisaient vibrer dans son cœur des sensations qui lui avaient été jusqu'à ce jour inconnues. Aussi lui dit-elle avec une voix douce et pleine de gracieuse coquetterie :

— En effet, vous avez raison de vous dire atteint de folie... Voilà que vous me parlez d'amour, et vous m'avouez un déguisement sans m'avoir dit qui vous êtes.

— Mon nom, dit l'ermite, est Charles d'Artagnan... Mon rang...

Il s'arrêta un instant. Il se demandait s'il ne devait pas se grandir aux yeux de cette femme. Pourtant il reprit :

— Il est si humble que je n'ose l'avouer... Je suis lieutenant aux gardes françaises. Maintenant, madame, ajouta-t-il en s'animant, vous connaissez mon secret; vous pouvez me faire chasser de votre présence, de la ville. Mais je vous ai vue, Blanche, et mon cœur me dit que je vous aimerai toujours. Et quand je ne pourrai plus jouir de votre présence, du moins ce portrait me restera.

Tirant alors de sa poche un portrait que Sarrazin lui avait donné, il le baisa mille fois avec tous les transports, toutes les fureurs et la volupté du plus violent amour. Puis il sembla absorbé et contempla ce portrait dans une pieuse admiration.

La rapidité des gestes de d'Artagnan, le désordre de ses traits, ce regard fiévreux qui n'appartient qu'à l'aimant, avaient vivement frappé la maîtresse du prince; aussi son sein battait-il violemment quand elle le vit, emporté par la passion, s'approcher d'elle et la couvrir de baisers.

Cependant elle prit bientôt assez d'empire sur elle-même pour l'éloigner et le tenir immobile, en lui demandant, avec fierté et d'une voix assurée, un peu plus d'estime et de respect. D'Artagnan, avec son esprit et son élocution facile, lui débita alors une morale qui lui était particulière sur la manière dont il comprenait le respect et l'estime. Mais tous ses efforts pour réchauffer

cette âme furent inutiles. Son regard brûlant ne rencontra plus qu'un regard sévère et un visage de glace.

Que se passa-t-il dans l'esprit de d'Artagnan après cette scène? Craignait-il une dénonciation, ou pensait-il qu'il avait déplu à la maîtresse du prince? Nullement. Il était convaincu, au contraire, qu'elle l'avait entendu avec plaisir. Aussi, à dater de ce jour, on le vit s'avancer « de plus en plus dans ses bonnes grâces, » d'abord en lui faisant de petits cadeaux, ensuite en lui offrant des présents d'une assez grande valeur.

De son côté, madame de Lestonnac se plaisait à la pensée de cet amour si vrai, si plein de dévouement: elle était sûre d'exercer un empire absolu sur cette âme de feu, et cette certitude la rendait heureuse. Mais elle ne voulait pas tromper le prince avec un moine, et elle employait tous ses efforts, toute son influence sur le lieutenant pour lui faire quitter sa robe d'ermite. Enfin, un jour qu'il arriva chez elle sans barbe et revêtu de l'uniforme militaire, Blanche oublia le prince de Conti dans les bras de d'Artagnan.

C'est, dans la vie, un bien rare événement que la rencontre de deux êtres faits l'un pour l'autre. En amour, il y a presque toujours une dupe et une victime. Mais il n'en fut pas ainsi cette fois entre Blanche et d'Artagnan. Aucun des deux n'aimait. Blanche cédait à un moment de passion; d'Artagnan, au contraire, excitait cette passion, qui devait servir ses projets.

Jeunes et beaux tous deux, ils crurent s'aimer cependant; ils pensèrent qu'ils ne trouveraient pas deux fois l'occasion d'être heureux, et ils jouirent avec transport du bonheur que le sort leur envoyait. D'Artagnan, tout au plaisir, se disait qu'il commettrait une irréparable folie en laissant échapper de ses mains le cœur où il pouvait mettre toute sa confiance avec ses sympathies. Blanche, séduite par l'air noble et dégagé du mousquetaire, comparait sa grâce à la mine lourde et à la taille contrefaite du prince de Conti, et elle songeait qu'elle avait ce qu'elle ne devait pas espérer, plus qu'elle ne méritait.

Mais cette double pensée fut un éclair qui vint illuminer un instant l'esprit des nouveaux amants sans y laisser aucune trace. Le rêve s'évanouit quand les premières ardeurs se calmèrent, et si d'Artagnan reprit bientôt son désir de mettre fin à sa négociation, Blanche voulut rester encore la maîtresse d'un prince. Cependant ils se juraient toujours qu'ils s'aimaient, et pendant quelque temps, durant un mois environ, ils restèrent unis, sinon par le cœur, du moins par le plaisir, et ils vécurent heureux, oubliant le passé, entièrement absorbés dans les joies du présent et ne songeant point à l'avenir.

VII

Revenons un instant sur nos pas, et disons en peu de mots le motif qui avait apporté un si grand changement dans le costume et le visage de d'Artagnan.

Du jour où madame de Lestonnac avait su que la robe de l'ermite cachait un lieutenant aux gardes, elle s'était promis de la lui faire quitter; mais celui-ci, toujours aimable, toujours galant, prêt à céder aux moindres désirs de la femme qu'il disait aimer, était invulnérable sur ce point. Il savait que son déguisement était sa seule sauvegarde.

Alors Blanche songea à employer la ruse.

Un jour qu'elle rencontra le capitaine Las Florides, dans une des visites qu'il faisait au prince de Conti, elle lui dit qu'il serait fort plaisant de couper la barbe à l'ermite, et que, pour sa part, elle rirait bien de l'étrange figure qu'il ferait après.



Le prince de Conti.

— Rien de plus facile, avait répondu Las Florides, et, puisque cela peut vous être agréable, je me charge de vous le faire voir *imbarbe* avant trois jours.

Et le jour même il avait instamment prié l'ermite d'assister à un souper qu'il devait donner le lendemain à plusieurs de ses amis.

Le repas se passa comme tous les repas de ce genre. Chacun fit fête à un superbe pâté de canards et à l'excellent vin de Langon qui servait à l'arroser. Mais à table, la gaieté de d'Artagnan, qui commençait à perdre l'habitude de boire, l'emporta sur la gaieté de tous. Sa verve et son entrain furent admirables. Enfin, il oublia complètement l'ermite pour se souvenir du mousquetaire, et il s'enivra si bien qu'on fut obligé de le coucher. Alors Las Florides proposa de lui couper la barbe.

On comprend qu'une semblable pensée fut accueillie

avec des transports de joie par des têtes échauffées par le vin. Cette plaisanterie terminait si bien la soirée! Aussitôt on se met en quête d'un barbier, et bientôt la barbe de l'ermite tombe sous le ciseau et le rasoir de l'habile praticien.

D'Artagnan était tellement ivre, que, pendant cette opération, il ne sentit rien.

A son réveil, il porta machinalement la main à son menton, et, ne sentant plus sa barbe, il comprit sur-le-champ l'incroyable sottise qu'il avait faite en buvant ainsi outre mesure : il avait été la risée, le jouet de tout le monde. Il sentit qu'il était à cette heure la moquerie de quelques-uns, qu'il serait avant peu la fable de toute la ville.

— Ah! se dit-il, tout se dévoile pour moi. J'ai été l'objet d'un complot et je m'y suis laissé prendre... Résignons-nous... Ce serait folie à moi de tirer vengeance



— Allons, prenez patience, cela viendra. — PAGE 43.

d'une plaisanterie... Eh bien ! frappons comme on m'a frappé. Moquons-nous d'eux. Aussi bien l'ermite a fait place au soldat, et je redeviens moi-même.

Et il endossa, sans tarder, son vieil uniforme de soldat aux gardes.

Quand Las Florides et ses convives de la veille arrivèrent, ils le trouvèrent, trompant leurs prévisions, prêt à rire le premier de sa mésaventure.

— Peste, dit-il, messieurs, la farce est bien jouée, et il paraît que j'étais terriblement ivre.

— Tellement, répondit un des assistants, que nous avons été forcés de vous transporter dans votre lit.

— C'est qu'aussi, capitaine, votre vin était délicieux, et il me semble que j'en boirais bien encore une bouteille.

— Avec plaisir, mon cher ermite, s'écria Las Florides, nous sommes prêts à recommencer. Mais, vrai Dieu ! je

voudrais bien savoir pourquoi vous n'avez pas votre robe ce matin ?

— Avez-vous vu un moine sans barbe ? reprit d'Artagnan... Non... Alors je redeviens soldat jusqu'à ce que j'aie retrouvé la barbe que j'ai perdue cette nuit... Et, tenez, je parie que pas un de vous n'ose faire deux cents pas dans la rue avec ma robe.

— Je gage une pistole que j'en fais cent, dit un palefrenier sot et avide qui s'était glissé parmi les curieux.

— C'est convenu ?

— Convenu.

Et d'Artagnan couvrit sur-le-champ de sa robe le pauvre niais qui s'élança bravement dans la rue.

Un instant après, on entendait les cris des enfants et du peuple se pressant en foule sur les pas du palefrenier et le poursuivant de leurs huées. Aussitôt chacun courut à la fenêtre pour jouir de sa confusion et de son embar-

ras. Alors d'Artagnan, bien sûr d'avoir détourné l'attention générale, profita de la curiosité qu'il venait d'éveiller et s'enfuit par des rues détournées chez madame de Lestonnac, à laquelle il demanda un asile.

Le même jour, il avait oublié sa mystification : Blanche accorda au soldat ce qu'elle avait constamment refusé à l'ermite.

C'est à ce moment que nous avons quitté d'Artagnan.

Pendant quelques jours il resta caché chez sa nouvelle conquête, vivant non de bonheur, mais de plaisir. Pour lui, la possession était la jouissance, la possession était son seul but. Mais ses passions étaient si ardentes, sa tête légère l'entraînait si facilement à de tendres expéditions, sa bouche disait si bien toutes les formules de la langue amoureuse, que les femmes pliaient sans le vouloir sous sa puissance irrésistible, et qu'elles se donnaient à lui en croyant prendre son cœur.

D'Artagnan, qui n'oubliait pas ses projets, pensa à exploiter cette croyance de Blanche. D'abord, il parla de son congé qui bientôt allait expirer, et avec ce langage passionné qu'il faisait couler à volonté de ses lèvres, il dit la peine de l'éloignement et les regrets de l'absence. Puis il supplia cette femme, au nom de son amour, de le suivre à Paris où chacun voudrait admirer sa grâce et sa beauté.

Blanche se retrancha derrière ses devoirs de femme. Son mari était conseiller au parlement de Bordeaux : elle devait vivre et mourir dans cette ville.

Cet obstacle n'arrêta pas d'Artagnan. Il se fit fort de la protection de Mazarin et promit de faire avoir une charge de maître des requêtes à M. de Lestonnac.

Il n'y avait plus d'objections à faire; Blanche entrevit Paris, le rêve de toutes les femmes, Paris, la cour, le seul théâtre sur lequel elle aurait voulu paraître. Elle y arriverait avec un rang plus élevé; elle serait la femme d'un maître des requêtes... Avec cette charge on pouvait tout espérer. M. le Tellier de maître des requêtes était bien devenu secrétaire d'Etat, et on pensait le voir un jour chancelier. Quel rêve! quel avenir pour une femme ambitieuse! Elle sentait sa force, sa puissance; elle songeait à ce qu'il y aurait de bonheur pour elle à recevoir les hommages des plus beaux noms de la noblesse, à voir ces gentilshommes braves et galants se disputer son cœur. Mais sa vanité vint combattre ce rêve d'orgueil et de triomphe. Elle était si fière de l'amour du prince de Conti, qu'elle craignit de le perdre : elle l'avoua à son nouvel amant.

C'était là que d'Artagnan voulait en venir.

— Ah! je savais bien, dit-il, qu'il y avait une autre cause à vos refus, une raison plus puissante que vos devoirs d'épouse. Ce n'est pas le prince qui vous aime : vous l'aimez...

Blanche, pour toute réponse, jeta sur d'Artagnan un long regard humide et langoureux, et se précipita dans ses bras.

— Eh bien! reprit d'Artagnan, que ce soit faiblesse ou lâcheté, je t'aime assez, Blanche, pour ne prendre de ton amour que ce que tu voudras m'en donner... fais venir le prince à Paris.

— Mais n'est-il pas le chef le plus puissant dans Bordeaux? n'est-il pas l'âme de la révolte? Oh! il ne consentira jamais! Ce serait de la trahison, et il en est incapable.

— Blanche, quand un homme aime une femme, quand il lui a donné son cœur et son âme, il oublie tout, même la gloire; il sacrifie ses devoirs, quelquefois il joue sa vie.

— Mais Conti s'est opposé jusqu'à ce jour à tout moyen de réconciliation; le premier, il a repoussé les propositions de paix, les amnisties, et il punit sévèrement les traîtres.

— N'est-ce que cela? dit d'Artagnan. Il est si facile de susciter des émeutes... Les vivres peuvent augmenter, on craint la famine; le peuple est las de la guerre : il demande la paix à grands cris. On veut parlementer, la

fureur populaire augmente et l'on cède à la force. Y a-t-il eu trahison dans tout cela?

Blanche écoutait avec attention. Il continua plus lentement :

— Et puis, si vous voulez conserver l'amitié du prince, il faut le marier.

Madame de Lestonnac leva brusquement la tête; elle était pâle et tremblante.

— Oui, il faut le marier, reprit d'Artagnan, c'est le seul moyen de le tenir constamment enchaîné à vos pieds. — En acceptant une femme de votre main, il croira à un sacrifice, et il vous aimera d'autant plus qu'il jugera le sacrifice plus grand. — Ne faudra-t-il pas que tôt ou tard il épouse quelque noble princesse? La cour veut le marier. Eh bien! prévenez-la, ou plutôt, j'y pense, entrez dans ses vues... Tenez! j'ai sur moi le portrait d'une nièce du cardinal. Prenez-le, et faites que ce soit elle qu'il épouse.

— Mais comment voulez-vous? s'écria Blanche.

— Ah! je m'en rapporte entièrement à vous, votre amour vous inspirera. — Songez à la joie de Mazarin... sa nièce sera l'épouse d'un prince du sang; songez aussi à la récompense qui vous attend... Alors vous viendrez à Paris, et, ainsi réunis, Blanche, nous serons heureux... car tu as été et tu seras toujours mon seul amour.

— Merci, mon ami, s'écria Blanche; vous m'avez fait entrevoir une séparation nécessaire, mais elle ne sera pas... non, elle est impossible... et je vous y retrouverai, ajouta-t-elle plus bas.

Et les deux amants confondirent leur souffle dans un long baiser.

Tout marchait donc selon les vœux de Mazarin, selon les désirs de d'Artagnan. Il avait remis un portrait de la nièce du cardinal à Sarrazin qui devait le montrer au prince, quand il en serait temps; le second était entre les mains de sa maîtresse à laquelle il avait fait espérer une haute position à Paris.

Mais d'Artagnan, heureux amant, ne pouvait se montrer dans la ville, et il se consolait de sa captivité en donnant de nouvelles preuves de sa passion à Blanche. Il attendait ainsi un moment favorable pour s'échapper sans être reconnu, lorsqu'un jour le prince entra chez sa maîtresse au moment où l'on s'y attendait le moins. D'Artagnan eut à peine le temps de se jeter dans un cabinet dont il fut forcé de laisser la porte entr'ouverte. Le désordre, la rougeur qui couvrait le front de madame de Lestonnac éveillèrent les soupçons du prince. Il entra dans le cabinet et reconnut l'ancien mousquetaire.

— Vous ici, monsieur! dit-il, et qu'y venez-vous faire?

— Monseigneur, répondit d'Artagnan qui avait repris son calme et son assurance, je suis à Bordeaux depuis deux jours, et ma conduite n'a rien que je ne puisse avouer. M. l'abbé Sarrazin s'en portera caution... Quant à ma présence ici, elle est justifiée par une mission dont m'a chargé votre secrétaire... je suis venu pour remettre à madame un objet qui, je crois, vous est destiné.

— C'est bien, monsieur, reprit le prince de Conti, qui ne parut pas être la dupe de cette explication, sortez, et n'oubliez pas qu'il faut que vous ayez quitté Bordeaux dans les vingt-quatre heures. Souvenez-vous aussi que je ne dois pas avoir vu un gentilhomme attaché à la cause du cardinal Mazarin.

D'Artagnan s'inclina, et, le soir, sans prendre congé de personne, muni seulement d'un passe-port que lui remit Sarrazin, il quitta en fugitif cette ville où il était entré comme espion. Néanmoins, il partait satisfait : sa mission était en pleine voie de réussite.

Il se rendit aussitôt au camp du duc de Candale, qui se divertit beaucoup au récit de ses aventures. Mais ce qui amusait le plus le jeune duc, c'était le transport, le feu de d'Artagnan quand il retraçait les plaisirs qu'il avait goûtés près de Blanche.

— Je suis charmé, lui dit-il enfin, monsieur d'Artagnan, de ce que vous m'apprenez. Madame de Lestonnac doit être heureuse de laisser encore de tels souvenirs

dans l'esprit de ses amants. Le prince de Conti, qui, soit dit en passant, n'est vraiment pas heureux en maîtresses, était le dix-septième. Si je compte bien, cela fait maintenant dix-huit?... Savez-vous que c'est une femme capable de faire fortune à la cour?... Arriver à ce chiffre après trois ans de mariage à peine, et rester toujours belle! c'est presque incroyable!

Après quelques jours passés au camp, d'Artagnan partit pour Paris : il allait chercher le prix du nouveau service qu'il venait de rendre. Mazarin lui avait promis une compagnie aux gardes. Il n'espérait rien, parce qu'il savait le peu de foi que l'on devait ajouter aux paroles du cardinal. Néanmoins, à son retour, il voulut tenter la fortune.

En général, les parvenus éprouvent un besoin d'ingratitude. Mazarin était non-seulement ingrat, mais encore faux; il ne le cédait à personne en fait de ruse et de fourberie. Aussi, dès qu'il vit d'Artagnan, il pressentit la demande que celui-ci allait faire, et, pour l'éviter, il lui dit avec un accent de vérité :

— Savez-vous, monsieur, que je vous avais envoyé à Bordeaux pour y traiter des affaires de Sa Majesté et non pour faire l'amour.

Un homme moins adroit ou moins ambitieux que d'Artagnan se fût troublé et eût perdu contenance, en recevant des reproches, quand il était en droit d'attendre des éloges : mais le lieutenant voulait être capitaine. Il savait que, « pour gagner sa cause avec le cardinal, il fallait le contredire, » et il lui répondit aussitôt :

— J'ignore, monseigneur, quelle est la personne qui m'a desservi avant mon arrivée. Mais si en contant mes amours à Votre Eminence, on lui avait dit la manière dont je fais l'amoureux, je suis convaincu qu'aujourd'hui je n'encourrais aucun blâme... Et ne faut-il pas qu'un envoyé sache prendre toutes les formes pour mener à bonne fin sa négociation?... Au reste, je n'ai rien fait sans en avoir conféré avec l'abbé Sarrazin, et sans en avoir prévenu Votre Eminence.

Puis, comme Mazarin paraissait étonné de tant de fermeté et d'assurance, il ajouta :

— Et j'espère bien, monseigneur, qu'en vous rappelant mes services à l'Etat et mon dévouement à votre personne, vous n'oublierez pas de me remettre le brevet que j'ai été chercher près d'une corbeille de mariage.

— Mais vous n'y songez pas! répliqua le cardinal; maintenant que je suis rentré en France, je n'ai plus envie de m'en faire chasser... Pensez donc à combien de personnes je ferais du tort en vous donnant une compagnie. Allons, prenez patience; cela viendra.

A ce moment, d'Artagnan fit un geste et ouvrit la bouche pour parler, mais le cardinal l'arrêta en disant :

— Oh! ne craignez rien! je vous récompenserai des soins et de la peine que vous avez pris... Jamais je n'oublie les services rendus à la cause du roi.

Et, d'un geste, le cardinal congédia le pauvre lieutenant.

Le lendemain, d'Artagnan reçut une ordonnance de deux cents écus. Il avait dépensé environ deux cents pistoles pour sa mission à Bordeaux!

VIII

La première sensation qu'éprouva d'Artagnan, en recevant une si misérable somme, fut d'abord un sentiment de honte auquel succéda un sentiment de colère. La honte provenait de l'aumône que le cardinal semblait lui faire; ce qui engendrait sa colère, c'était la persuasion où il était que Mazarin avait voulu le tromper. Alors, il jura qu'il aurait sa compagnie par la ruse ou par la

force : il la voulait, et il commença par prier M. de Navailles de la demander en son nom, lui disant, au cas où le cardinal refuserait, qu'il se verrait à regret forcé de vendre sa charge et de s'éloigner de la cour, si l'on ne faisait pas droit à ses justes réclamations. Mazarin s'en tira par des protestations de regret, et fit défendre au lieutenant de traiter de sa charge.

Tant de mauvaise foi ne rebuta pas d'Artagnan. Bien au contraire, il persista plus que jamais dans sa résolution et voulut aller lui-même demander son brevet.

Pour cela, il fallait trouver une occasion toute naturelle d'aborder le cardinal, et d'Artagnan la chercha longtemps en vain. Un jour enfin, il voit sortir le cardinal de la salle de jeu; son visage était rayonnant, son œil brillant et ouvert comme lorsqu'il avait gagné. L'adroit Béarnais pensa que le moment était favorable et qu'il ne devait pas le laisser échapper.

En conséquence, il s'avança et salua respectueusement le cardinal.

D'un coup d'œil, Mazarin avait vu d'Artagnan au milieu de la foule des gentilshommes, et il avait aussitôt deviné son intention; aussi eût-il bien voulu l'éviter. Mais tout moyen de retraite était impossible. Alors, composant son visage, au moment où son gentilhomme s'inclinait devant lui, il lui dit :

— Ah! c'est vous, d'Artagnan? savez-vous que nous n'avons pas souvent le plaisir de vous voir?

— Il est vrai, monseigneur, que je ne puis vous montrer mon attachement et ma reconnaissance aussi souvent que je le voudrais.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? dit le cardinal qui venait d'entrer dans son cabinet.

— Pour des motifs très-graves, répliqua d'Artagnan avec tristesse; je mets ordre à mes affaires... Je paye mes dettes, persuadé qu'un jour vous lèverez la défense que vous m'avez faite et que je pourrai vendre ma charge.

— Ainsi, vous avez toujours la pensée de me quitter.

En disant ces mots, Mazarin songeait que la retraite de son gentilhomme ferait parler à la cour, et qu'on se dirait qu'il n'y avait ni honneur ni profit à le servir. Il songeait aussi que, par respect pour lui-même, il ne devait pas le laisser partir sans récompense. Cette dernière pensée était trop en dehors de ses habitudes pour qu'il s'y arrêtât longtemps, et il reprit aussitôt :

— Ah! mon cher ami, je vous croyais bien plus dévoué et moins ingrat!

— J'ose espérer, répondit d'Artagnan, que Votre Éminence n'a jamais pu douter de mon dévouement, et, s'il le fallait encore, je suis prêt à le lui prouver; mais, si je veux rentrer dans ma patrie, c'est que je n'ai aucun avenir à espérer ici, que je ne verrai jamais la réalisation de mes rêves.

— Vous croyez donc aux rêves? dit en souriant Mazarin.

— Oui, monseigneur; jugez si j'ai tort d'y croire : la première fois que je vous vis, ce fut au siège de Perpignan... il y a de cela onze ans... vous veniez de recevoir la barrette... Eh bien! la nuit suivante, je rêvai que ce n'était pas monseigneur le cardinal de Richelieu qui était ministre; c'était vous! — Le lendemain, je riais de mon rêve. — Cependant, quelques jours après, on vous désignait pour aller prendre possession de Sedan, que M. de Bouillon venait de remettre au roi, et vous y installiez M. de Fabert... Un an plus tard, vous étiez ministre.

— Et n'avez-vous jamais rêvé une haute position pour vous?

— Je dois avouer à Votre Éminence que j'ai souvent rêvé les honneurs, la richesse, un haut rang; mais mes songes n'étaient jamais complets. Je me réveillais quand j'allais être heureux. — Il en est de mes rêves comme de ma commission de capitaine : au moment où je crois l'atteindre, elle m'échappe.

Mazarin vit qu'il ne pouvait reculer. Prenant aussitôt cette voix douce qu'il faisait entendre quand il voulait tromper, il dit avec un accent de reproche :

— Ah! mon cher d'Artagnan, je ne pensais pas que

vous missiez tant d'insistance dans vos désirs; je ne croyais pas non plus à si peu de patience.

— Pardonnez-moi, monseigneur, reprit d'Artagnan; mais, malgré moi, je vois toujours le but que je me suis tracé ou qu'on m'a promis... Au fait, qu'auriez-vous dit de moi, et qu'auriez-vous fait si, au lieu d'aller à Bordeaux, comme je vous en avais donné ma parole, j'avais pris la route du Béarn?

— Allons, mon cher ami, dit le cardinal, je vous ai promis une compagnie aux gardes, j'en conviens; mais écoutez-moi, et voyez si je puis agir autrement. Est-il possible que je vous fasse passer ainsi, sans motif apparent, par dessus vingt lieutenants plus anciens que vous, sans les faire crier? Prenez patience; laissez-moi choisir le moment opportun. Croyez aussi que je chercherai toutes les occasions de vous faire plaisir et de vous prouver ma reconnaissance... Si, du moins, vous pouviez vous aider un peu de votre bourse, j'aurais l'air de vous avoir donné mon consentement et non pas accordé une faveur.

Depuis longtemps Mazarin s'était mis sur le pied de vendre lui-même les charges vacantes; il sondait le terrain avec d'Artagnan. Le pauvre Béarnais se retrancha derrière son indigence, en regrettant qu'elle ne lui permit pas de faire ce qu'il voulait.

— Eh bien! continua le cardinal, puisque vous ne pouvez avoir de l'argent, faites quelque chose qui oblige vos camarades à se taire, quand ils vous verront monter en grade. Sa Majesté veut reprendre les places dont M. le prince s'est emparé en passant à l'ennemi. Allez à l'armée; signalez-vous par quelque belle action, et vous serez capitaine.

C'était une défaite du cardinal, qui pensait ainsi gagner du temps. D'Artagnan n'en fut pas la dupe, et il se promit néanmoins d'avoir sa compagnie avant un an.

— Ah! double menteur italien, se dit-il, si j'ai besoin de toi pour m'élever, je sais aussi combien je te suis nécessaire pour te soutenir. Tu es fourbe, je suis rusé, et je t'arracherai mon brevet... Tu veux que j'aille à l'armée, rien de mieux. Je chercherai la mort partout; je m'exposerai le plus possible, afin d'attirer l'attention; je me conduirai bravement, afin qu'il soit impossible de ne pas me rendre justice, une justice éclatante... Mais si je n'obtiens pas le grade que je veux, après m'en être rendu digne, je te tourmenterai, je te persécuterai jusqu'à ce que tu me le donnes.

Quelque temps après, d'Artagnan se mit en route pour rejoindre l'armée.

Quoique la guerre intérieure ne fût pas encore terminée, la cour s'était mise en mesure de combattre l'ennemi du dehors, commandé par Condé.

Le vainqueur de Rocroi avait tourné ses armes contre la France! C'était la seconde fois qu'un Bourbon offrait son épée et son bras à l'étranger. Quelle tache pour le nom de Bourbon! Sans doute le grand Condé a couvert de sa gloire la honte d'avoir pris les armes contre sa patrie, et il faut s'appeler Condé pour ne pas succomber à un aussi lourd déshonneur; mais l'histoire a écrit, l'histoire n'oubliera jamais qu'un jour le grand Condé fut un grand coupable.

Le maréchal de Turenne partit au mois de juin 1653 pour prendre le commandement de l'armée, en Champagne, et d'Artagnan assista, sous ses ordres, à l'attaque de Rhétel, qui fut emportée en trois jours. Le prince de Condé, se dirigeant vers la Picardie, Turenne l'y suivit, mais pas assez vivement pour l'empêcher de s'avancer jusqu'à Roye, dont il s'empara sans difficulté. L'armée royale, trop faible encore, se bornait à observer l'ennemi sans hasarder une bataille. Alors Condé résolut d'assiéger Rocroi.

Étrange destinée! le nom de cette place devait associer un souvenir de honte au premier rayon de gloire du prince de Condé!

Turenne ne se sentant pas assez fort pour disputer cette ville aux Espagnols, alla de son côté attaquer Mouzon, qui se rendit après dix-sept jours de siège (26 sep-

tembre). La Champagne et la Picardie étaient couvertes de soldats prenant et reprenant les places.

Quelque temps après, Mazarin ayant décidé d'attaquer Sainte-Menehould, défendue par le comte de Montal, pour le prince de Condé, la cour s'avança jusqu'à Châlons. D'Artagnan chercha alors toutes les occasions de se signaler devant cette place, et elles ne lui manquèrent pas durant les vingt jours que dura le siège. Le gouverneur capitula le 25 novembre.

Mazarin, qui voulait montrer le jeune roi aux soldats pour les encourager à faire leur devoir, avait assisté à une partie de la campagne, et pendant deux fois il avait entendu citer le courage du lieutenant aux gardes; d'abord à Laon et à Ribemont où on l'avait vu s'exposer sans crainte à mille dangers; puis au siège de Sainte-Menehould, où il avait acquis la réputation d'un brave officier, comme il avait déjà celle d'un bon soldat. Mais le cardinal paraissait ne rien voir de la conduite de son gentilhomme, et d'Artagnan resta plus que jamais convaincu que sa bravoure seule ne lui ferait pas obtenir la compagnie qu'il poursuivait avec tant d'acharnement. Alors il répandit le bruit de sa prochaine retraite dans les montagnes du Béarn. Un capitaine du régiment de Rambures promit aussitôt d'acheter sa lieutenance.

D'Artagnan pensait ainsi pousser le cardinal dans ses derniers retranchements. Au moins espérait-il qu'il saurait enfin à quoi s'en tenir sur sa destinée. Il ne s'était point entièrement trompé. En effet, dès que Mazarin apprit que d'Artagnan voulait partir et qu'il avait déjà touché douze mille écus montant de sa charge, il s'opposa à l'expédition du brevet au capitaine. Mais là se borna l'intervention du cardinal. D'Artagnan fut obligé de rendre l'argent, et il reçut « une bonne semonce. »

Tant d'obstacles n'arrêtaient pas d'Artagnan. Loin de se laisser abattre par les revers, il se relevait plus fort et plus déterminé après une nouvelle chute, et il n'y eut pas de cabale qu'il ne soulevât pour obtenir sa compagnie. A cet homme, il fallait l'intrigue, l'intrigue partout et toujours; rien pour lui ne venait à bien sans intrigue, même les choses les plus naturelles.

Un jour, il apprend que Mazarin cherchait tous les moyens de rentrer en possession de Rocroi. Aussitôt il songe à exploiter cette idée à son profit, et va se présenter à la première occasion devant le cardinal. Mazarin était triste, préoccupé; d'Artagnan affecta de prendre un air gai.

— Il paraît, d'Artagnan, lui dit Mazarin en le voyant, que vous avez été heureux au jeu ou en amour, car vous me paraissez d'une joie sans égale.

— C'est ce qui vous trompe, monseigneur, je suis fort malheureux, mais je cherche à m'étourdir.

— Et de quoi vous plaignez-vous?

— D'abord, je regrette que Votre Éminence ne me confie plus quelque affaire importante, parce qu'elle me prive du plaisir de lui prouver mon dévouement; ensuite...

— Oh! il est inutile que vous me disiez le reste, je le sais, dit Mazarin. Bientôt, peut-être, je mettrai votre dévouement à l'épreuve.

— Parlez, monseigneur! que faut-il faire? s'écria d'Artagnan avec feu; je suis tout prêt; disposez de moi.

Alors le cardinal lui fit connaître son projet de reprendre Rocroi, en corrompant le comte de Montal, gouverneur de cette place pour le prince de Condé. Il avait d'abord songé aux gouverneurs de Mézières et de Charleville pour s'acquitter de ce soin; mais ils lui étaient suspects, aussi bien que celui de Rhétel. Il termina enfin en lui disant qu'il ne pouvait non plus compter sur Fabert, dont la mésintelligence avec Montal était connue.

— Vraiment, monseigneur, reprit d'Artagnan, on aurait peine à croire que vous avez repris Paris et Bordeaux, en vous voyant arrêté devant Rocroi. Que Votre Éminence m'envoie seulement en garnison à Rhétel avec deux ou trois compagnies, et je verrai bientôt ce que Montal a dans le ventre.

— Pas si vite, monsieur d'Artagnan, ce n'est pas

ainsi que je l'entends; et d'ailleurs, ne savez-vous pas que les capitaines aux gardes n'aiment point à être envoyés en garnison? Vous vous souvenez sans doute de ce bataillon qui fut commandé par le roi pour se rendre à Sedan... Eh bien! chaque jour Sa Majesté recevait des plaintes des capitaines... Et cela a tant duré, que, si un pauvre diable eût été obligé de payer le port de ces lettres de réclamations, il se serait certainement ruiné.

D'Artagnan ne put s'empêcher de sourire à cette nouvelle manifestation de l'avarice du cardinal, et lui dit :

— Il y a un moyen d'éviter les plaintes.

— Lequel?

— Envoyez-moi avec deux compagnies, dont vous éloignerez les capitaines, en ayant soin de choisir un lieutenant qui soit mon cadet, et tout marchera bien.

— Vraiment! dit Mazarin avec un léger ton d'ironie; vos moyens ne sont pas bons! Faire partir deux capitaines et les envoyer... où... en mission? Cela coûterait trop cher à l'Etat. J'aimerais mieux vous faire donner une compagnie par Sa Majesté.

— Ah! monseigneur, que de grâces!

— Et vous n'en seriez pas fâché, j'en suis sûr, continua Mazarin.

— Chaque jour j'en remerciais Votre Eminence, répondit d'Artagnan.

En ce moment, s'il l'eût osé, il se serait précipité au cou du cardinal. Presque aussitôt il ajouta :

— Cela conviendrait d'autant mieux, que l'on pourrait alors m'adjoindre la compagnie de M. de Pradel, parti pour son gouvernement de Saint-Quentin, d'après les ordres du roi.

— Justement, je l'avais oublié, reprit le cardinal, qui fut enchanté à cette pensée de ne pas déplacer un autre capitaine... Eh bien! mon cher d'Artagnan, revenez me voir; nous parlerons de nos projets. En attendant, je vous enverrai votre brevet.

Et d'Artagnan se retira, convaincu que sa nomination n'éprouverait aucun retard, parce qu'en ce moment il était nécessaire.

Quelques jours après, d'Artagnan reçut sa commission de capitaine aux gardes (14 février 1654); mais il reçut aussi de M. de Bartillac, trésorier de la reine, l'ordre de verser, avant quarante-huit heures, la somme de vingt mille livres entre ses mains.

A ce trait, le nouveau capitaine reconnut cette avarice du cardinal, qui ne pouvait lâcher un brevet sans en retirer quelque fruit. Cependant, comme une compagnie aux gardes valait bien quarante mille écus, il se résigna à emprunter la somme que l'on exigeait.

D'abord il s'adressa à M. de la Basinière, trésorier de l'épargne, qui le renvoya avec un refus. De là, il se rendit chez MM. Servient et Hervart, qui le repoussèrent également; puis il pria une fort jolie femme, de mœurs faciles, mais aussi riche que belle, de lui prêter cette somme. Elle fit plus; elle lui offrit vingt-cinq mille livres de rentes, à condition qu'il l'épouserait. Cette fois, ce fut d'Artagnan qui refusa.

Il commençait enfin à craindre de ne point trouver un créancier, quand M. de Lionne lui compta les vingt mille livres qu'il désirait, et il alla les porter lui-même, non à M. de Bartillac, mais au cardinal.

D'Artagnan avait à peine eu le temps de se réjouir avec ses amis de sa nouvelle promotion lorsqu'il partit pour Rhétel. Ainsi qu'il l'avait promis, il allait essayer de corrompre le gouverneur de Rocroi. Mais cette fois sa tentative n'eut aucun résultat, et toutes ses intrigues échouèrent devant les prétentions du comte de Montal. Toutefois, il fut dédommagé de ce désappointement par la satisfaction qu'il eut à son retour. Il arriva assez tôt à Paris pour assister au mariage qu'il avait ébauché à Bordeaux.

Le prince de Conti épousait Anne-Marie Martinozzi, la nièce du cardinal Mazarin.

L'année 1654 offrit à d'Artagnan de nouvelles occasions de se distinguer. D'abord il suivit le roi qui allait se faire sacrer à Reims; puis, après cette cérémonie, il

partit pour rejoindre l'armée. La première entreprise de cette campagne était dirigée contre le prince de Condé, à qui on voulait reprendre Stenay.

Cette place, une des conquêtes du prince, lui avait été donnée par la cour, et il l'avait fortifiée, en disant que c'était là qu'il se retirerait « quand il viendrait à se brouiller avec le cardinal. » Fabert, le gouverneur le plus voisin et le plus capable, fut chargé d'enlever Stenay; aussitôt il se hâta d'investir la place. Pendant ce temps, les maréchaux de Turenne et de la Ferté observaient l'ennemi.

Tandis que les deux maréchaux se tenaient ainsi prêts à s'opposer aux secours que Condé voudrait sans doute porter à Stenay, on apprit que, par une marche rapide, ce prince avait conduit toutes ses forces contre Arras. A cette nouvelle, Turenne quitte son poste d'observation pour marcher au secours de l'Artois, et il fait si bien par ses manœuvres, qu'il resserre l'armée assiégeante, et l'empêche de recevoir des vivres.

Cependant le siège de Stenay traînait en longueur; les assiégés se défendaient « comme des lions; » enfin le gouverneur, n'ayant plus de secours à espérer, capitula après une héroïque défense (6 août).

Aussitôt après la prise de cette place, les corps qu'il avait fallu retenir à ce siège allèrent joindre Turenne, qui se tenait retranché à quelque distance de l'armée espagnole, commandée par le duc de Lorraine. Les troupes royales furent alors divisées en trois corps, sous les ordres des maréchaux de Turenne, de la Ferté, d'Hocquincourt, et elles livrèrent aux assiégeants plusieurs combats, où il se fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Maintes fois d'Artagnan eut occasion de se faire remarquer dans ces circonstances.

Enfin le comte de Montdejeu (1), gouverneur d'Arras, ne pouvant plus tenir contre l'ennemi, les trois maréchaux résolurent de livrer une bataille décisive le jour de la fête du roi.

En conséquence, le 25 août, l'armée française attaqua les troupes espagnoles et lorraines. Un moment elles se défendirent vaillamment; mais bientôt elles durent céder sur tous les points, et leurs quartiers furent enlevés. La défaite avait suivi l'attaque de si près, qu'elle aurait dû effrayer Condé, dont le camp était assez peu éloigné. Mais, loin de fuir, le prince vint tomber sur les vainqueurs, les mit en désordre, les culbuta, protégea les fuyards en soutenant seul l'attaque de Turenne, et, après une retraite des plus glorieuses, il alla se placer sous le canon de Douai.

D'Artagnan, qui faisait partie du corps d'armée de Turenne à la levée du siège d'Arras, accompagna encore ce maréchal dans le Hainaut, où il s'empara du Quesnoy. Après tant de courses et de victoires, le nouveau capitaine ramena sa compagnie à Paris, d'où il repartit presque aussitôt pour l'Angleterre.

IX

Plus on avance dans la vie de d'Artagnan, et plus on voit qu'il était né pour cette époque de plaisirs et de guerres. Alors tout se traitait en riant, en dansant, en chantant : l'amour et l'intrigue, les fêtes et la politique. Dans une société composée, comme celle de la cour, de brouillons, de mécontents, de dupes, d'espions ou de braves soldats, il semble qu'il fût impossible de vivre un instant en repos.

D'Artagnan est un abrégé, un résumé de son temps.

(1) Il devint plus tard maréchal de France, et fut connu sous le nom de maréchal de Schulemberg.

Cet homme était de fer pour résister ainsi à la fatigue. Jamais il ne manquait une campagne, et cependant, lorsque les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver, il remontait à cheval pour aller remplir quelque mission souvent périlleuse. Il fallait qu'il fût toujours en mouvement, à la guerre ou dans les intrigues; qu'il occupât la tête ou le bras. Mazarin, qui se connaissait en hommes, l'avait récompensé quelquefois pour se l'attacher, autant qu'un homme d'esprit et de cœur pouvait être attaché au cardinal, et il l'exploitait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, pour lui confier les missions délicates qui demandaient souvent de l'audace, toujours de la finesse et de l'intelligence.

Pour la troisième fois, il envoyait d'Artagnan en Angleterre.

A ce moment, Cromwell régnait sur les trois royaumes sous le nom de protecteur; mais on répandait en France les bruits les plus étranges sur le pouvoir de cet usurpateur. Les uns voulaient qu'il se soutint au pouvoir par la violence et par la cruauté; d'autres affirmaient, au contraire, qu'il était adoré des Anglais. Cependant, il venait de convoquer un parlement qui n'avait pas voulu rendre le protectorat héréditaire.

Mazarin choisit ce moment pour savoir au juste quelle foi il devait ajouter aux bruits publics, et s'il pouvait espérer de voir un jour une de ses nièces reine d'Angleterre, ou femme du fils de Cromwell.

La veuve de Charles I^{er} n'était pas, en effet, très-éloignée de consentir au mariage de son fils avec Hortense Mancini. Elle espérait ainsi que la France l'aiderait à reconquérir le trône d'Angleterre; mais, de son côté, le cardinal ne s'avancait pas trop, pensant qu'il lui serait peut-être plus avantageux d'entamer des négociations avec Cromwell. Il se berçait de l'espoir de faire des nièces qui lui restaient autant de souveraines.

« Je le tiens de bon lieu, dit d'Artagnan, je le tiens de l'évêque de Fréjus, son confident. Il prétendait que, s'il en pouvait jamais faire une reine d'Angleterre, il en ferait bientôt une autre reine de France. » Le premier mariage fait, il disait qu'il serait plus hardi pour parler du second à Sa Majesté, « qu'il n'aurait point de peine à lui proposer d'épouser la sœur d'une reine, et que le roi n'en devrait pas avoir non plus, puisqu'un autre lui en aurait montré le chemin (1).

Le rôle que d'Artagnan allait jouer n'était rien moins que louable; il était surtout indigne d'un gentilhomme et d'un capitaine aux gardes. Il partait incognito pour aller sonder l'esprit national en Angleterre, et il devait rendre compte de ce qu'il allait observer dans les tavernes et dans les lieux publics. Au moins, quand il avait été parmi les séditieux à Bordeaux, avait-il la bonne cause pour lui, et travaillait-il un peu pour l'Etat. Mais cette fois, il ne s'agissait plus de guerre, il était au service particulier du cardinal; il allait en pays étranger pour satisfaire l'ambition d'un ministre: il était espion!

C'est une tache dans la vie de d'Artagnan. Ce fut une faute dont il ne tarda pas à porter la peine.

Il y avait à peine quelques jours qu'il venait de débarquer à Londres, quand il fit la connaissance d'une des plus belles femmes de l'Angleterre. Mariée à un Français, cette femme était la maîtresse de M. de Bordeaux, alors ambassadeur de France. D'Artagnan ne tarda pas à voir combien, malgré sa grande beauté, elle était peu digne d'un amour sincère. Méprisée de ses frères à cause de ses désordres, détestée par son père, elle avait un mari assez vil pour vivre de la honte de sa femme. Cependant le capitaine voulut la posséder, et ayant appris que son mari cherchait un cuisinier, il se présenta et se fit recevoir en cette qualité.

Il était en train de se dégrader!

Le rôle d'espion lui faisant hanter les tavernes et les cabarets, il se rappela un peu trop sa vie de mousquetaire, et se fit cuisinier, non par amour, mais par libertinage. En toutes choses, il voulait le succès, n'im-

porte par quel chemin: pour lui, le succès avant tout. Sans doute il avait raison de penser qu'on n'irait pas chercher l'émissaire du cardinal sous ce costume; mais aussi que d'humiliations il eut à subir! Obligé de vivre avec les domestiques, il se cachait le jour pour aller chercher les nouvelles qu'il faisait parvenir au cardinal; il se cachait encore la nuit pour se rendre auprès de sa maîtresse!

Cette existence dura quelque temps sans qu'aucun nuage vint la troubler. Mazarin était content des renseignements qu'il recevait; d'Artagnan se consolait de son éloignement de Paris par la possession d'une femme pleine de charmes et ravissante de beauté.

Mais M. de Bordeaux, à qui ses fonctions d'ambassadeur et ses inquiétudes d'amoureux inspiraient une double surveillance, se douta des relations qui existaient entre l'Anglaise et le cuisinier. Dès lors, une affreuse jalousie troubla son sommeil, égara sa tête: il fit surveiller d'Artagnan. Bientôt ses soupçons se trouvèrent confirmés. Il apprit que les deux amants se menageaient des entrevues nocturnes; puis enfin on l'avertit que le cuisinier allait recueillir les bruits publics. Alors il pensa qu'il avait affaire non-seulement à un rival, mais encore à un espion; toutefois, il se trompa sur le caractère de la mission. Il crut que l'espion-cuisinier était envoyé par le prince de Condé.

En présence d'un rival de bas étage, M. de Bordeaux s'était demandé s'il ne devait pas se contenter de le faire chasser, en abandonnant la femme assez vile pour avoir été la maîtresse de cet homme. Mais, quand il découvrit un espion, la haine lui vint au cœur, et il résolut de faire servir l'intérêt de la France à sa vengeance personnelle.

D'Artagnan fut aussitôt arrêté.

Conduit devant l'ambassadeur, il ne voulut répondre à aucune des questions qu'on lui fit sur son nom ou sa mission. Toujours calme et ferme, il subit, sans s'émouvoir, les injures des valets, et se contenta de répondre à M. de Bordeaux, qui l'accusait d'avoir voulu l'empoisonner:

— Vous faites là une action peu honorable, monsieur... m'accuser d'un crime dont, mieux que personne, vous savez que je ne me suis pas rendu coupable! Serait-ce pour me faire assassiner par vos gens, qui m'entourent en ce moment?... Eh bien!... souillez-vous de cette lâcheté; mais souvenez-vous qu'il se trouvera quelqu'un qui vengera mon sang plus que vous ne le pensez!

Plus que jamais convaincu à cette réponse qu'il tenait un espion du prince de Condé, M. de Bordeaux fit mettre les fers aux pieds et aux mains de son prisonnier, puis il le fit embarquer et le dirigea sur Boulogne, après en avoir toutefois adressé un rapport au cardinal.

Si d'Artagnan eût voulu se nommer, il n'eût assurément pas subi un pareil traitement; mais il craignit de déplaire à Mazarin, qui avait voulu laisser ignorer sa mission, et qui, pour assurer son *incognito*, avait désiré qu'il répandît le bruit d'un voyage en Béarn, auprès de sa famille. Il persista dans son silence.

A son arrivée à Boulogne, l'envoyé de Mazarin trouva des archers qui s'emparèrent de lui et le conduisirent à la Bastille, où il resta enfermé pendant six semaines environ.

Durant tout ce temps, il fut impossible à d'Artagnan de faire parvenir des nouvelles à qui que ce fût. Il voulut parler au gouverneur, le gouverneur était malade; il se dit attaché à la cour, le geôlier le traita de fou; il fit le malade et demanda un confesseur, on n'en tint pas compte.

Cependant le cardinal lui avait écrit à Londres, et ses lettres restaient sans réponse. Etonné de ce silence, il fit faire des recherches en Angleterre; mais personne ne put donner aucun renseignement. Enfin Besmaux lui ayant rapporté qu'un jour d'Artagnan avait dit qu'il n'y avait pas d'hommes plus heureux que les chartreux, Mazarin donna ordre de le chercher dans toutes les chartreuses. Mais tant de soins et de peines furent inutiles.

(1) *Mémoires de d'Artagnan*, t. II, p. 478.

D'Artagnan avait disparu : il était presque mort ; il vivait derrière les murs de la Bastille !

Un jour d'Artagnan est tiré de son cachot et conduit devant le lieutenant criminel, qui vient l'interroger. Mais à la vue du lieutenant aux gardes, qu'il sait attaché au cardinal et non ami du prince, il reste étonné. Cependant il fait taire sa conscience, et, assisté de son greffier, il procède à l'interrogatoire.

— Votre nom ? dit-il à d'Artagnan.

— F, ae le savez-vous pas ? ne me reconnaissez-vous point ?

— Ici, je n'ai plus de souvenir ; je ne vois qu'un accusé... Répondez... Votre nom ?

— Voulez-vous, reprit d'Artagnan avec un ton d'impatience, me faire le plaisir d'aller dire à monseigneur le cardinal que je suis à la Bastille?... Je n'ai rien à me reprocher... C'est la seule réponse que je puisse et que je veuille vous faire.

— Ecrivez, dit le lieutenant criminel au greffier, que l'accusé refuse de répondre.

Et se levant aussitôt, il partit. Un instant après, d'Artagnan était réinstallé dans sa prison. Le lieutenant criminel, comprenant qu'il devait y avoir une méprise, s'était hâté de se rendre auprès de Mazarin, qui lui dit en le voyant :

— Eh bien ! monsieur le lieutenant criminel, faudra-t-il le faire pendre ou le faire rouer ?

— J'ignore, monseigneur, répondit le magistrat, lequel des deux il mérite... L'accusé n'a pas voulu répondre... M. d'Artagnan m'a assuré qu'il était innocent.

Mazarin, qui était furieux de la disparition de d'Artagnan, ne put se contenir à ce nom, et reprit avec emportement :

— Je ne vous demande pas si M. d'Artagnan est innocent ou coupable. Je vous ai chargé d'interroger l'émissaire du prince de Condé, qui entretient des espions en Angleterre. L'avez-vous fait ?

— Oui, monseigneur ; mais j'ai déjà eu l'honneur de répondre à Votre Eminence que M. d'Artagnan soutenait qu'il n'était pas coupable.

— Encore une fois, s'écria Mazarin, quel rapport y a-t-il entre M. d'Artagnan et le prisonnier que vous deviez interroger ?

Le lieutenant criminel vit que, dans l'état d'exaspération du cardinal, ce quiproquo pourrait durer longtemps encore, et il lui dit :

— Votre Eminence veut-elle me permettre de lui adresser deux seules questions, et sera-t-elle assez bonne pour me répondre négativement ou affirmativement ?

— Parlez ! dit Mazarin en se renversant sur son fauteuil, comme un homme dont la patience est à bout. Je vous écoute.

— Votre Eminence m'a-t-elle remis un mémoire, et m'a-t-elle chargé de me transporter à la Bastille pour y interroger un prisonnier ?

— Oui, répondit Mazarin.

— Ne m'a-t-elle pas dit, continua ce magistrat, que ce prisonnier avait été amené d'Angleterre, et qu'il était accusé d'être un espion du prince ?

— Certainement ! s'écria le cardinal. N'en avons-nous pas la preuve dans les lettres de M. de Bordeaux ?

— Eh bien ! ajouta le lieutenant criminel, le prisonnier amené d'Angleterre, actuellement détenu à la Bastille et M. d'Artagnan ne font qu'une seule et même personne.

Mazarin crut rêver en apprenant que d'Artagnan était à la Bastille, et il ne put ajouter foi aux accusations portées contre le capitaine aux gardes. Cependant il ne voulut pas lui rendre la liberté avant d'avoir les preuves de son innocence. En conséquence, il envoya un message à M. de Bordeaux pour savoir sur quelles preuves il avait ainsi accusé d'Artagnan ; puis il ordonna au lieutenant criminel de retourner à la Bastille pour l'interroger de nouveau. Mais cette fois encore le prisonnier refusa de

répondre et demanda M. de Navailles. Navailles vint ; tout fut expliqué, et d'Artagnan, rendu à la liberté après une assez longue détention, reçut une indemnité de deux mille écus « pour services secrets rendus à l'Etat. »

D'Artagnan eut bientôt l'occasion d'effacer sa honte, devenue publique, en se montrant à l'armée toujours brave et courageux. La campagne dernière s'étant terminée par une course dans le Hainaut, on résolut d'assiéger Landrecy, pour dégager le chemin du Quesnoy.

Turenne et la Ferté investirent aussitôt cette place, et le prince de Condé, qui d'abord voulait s'opposer à l'établissement de leurs lignes, dut se borner à couper les vivres de l'armée française. Pour cela, il prit position à Vandancour. Mais Turenne avait tout prévu ; l'armée était approvisionnée de vivres pour cinq semaines, et il put continuer le siège de Landrecy, qui capitula le 15 juillet 1655.

Pendant qu'on traitait de la reddition de cette place, d'Artagnan fut donné pour otage, et quand les articles eurent été signés, il en demanda le gouvernement au cardinal, qui le lui refusa. Ce refus n'étonna point l'adroit Béarnais ; mais c'était un avis donné à Mazarin. — Le capitaine aux gardes montrait ainsi qu'il n'était point satisfait, et que bientôt il faudrait encore lui donner.

La possession de Landrecy, ainsi que celle du Quesnoy, ouvrant l'entrée des Pays-Bas espagnols aux troupes françaises, l'armée alla mettre le siège devant la ville de Condé, en s'emparant toutefois du château de Boussu, dont la garnison aurait pu incommoder les maraudeurs. Pendant ce siège, le comte de Bussy-Rabutin, envoyé au fourrage avec huit escadrons, fut surpris par l'ennemi, qui mit sa petite troupe en déroute. Lui-même dut prendre la fuite, et il éprouva l'humiliation d'annoncer au camp sa propre défaite.

Condé capitula le 18 août, après quoi l'armée alla investir Saint-Guillain, qui se rendit le jour de la Saint-Louis, en présence du roi.

La prise de Saint-Guillain terminant honorablement la campagne, la cour s'achemina vers Paris, et d'Artagnan put se reposer jusqu'à l'année suivante. S'il n'eût tenu qu'à lui, il serait encore parti pour l'Angleterre, où il voulait que Mazarin l'envoyât officiellement ; mais le cardinal craignait avec raison la mésintelligence qui n'aurait pas manqué d'éclater entre M. de Bordeaux et son envoyé. Il chargea donc M. de Marsac d'aller traiter avec Cromwell de l'alliance de la France avec l'Angleterre.

Cette négociation n'eut aucun résultat, et ce fut à l'ambassadeur que revint tout l'honneur du traité de paix signé entre le royaume de France et la république d'Angleterre, Ecosse et Irlande, traité que la nation anglaise reprochait à Olivier Cromwell et qu'elle reproche encore à sa mémoire.

La cour ayant passé l'hiver en fêtes et en divertissements, Turenne et la Ferté se remirent en marche, et bientôt ils vinrent investir Valenciennes.

L'armée commença à travailler aux digues, non pas cependant sans être inquiétée par les troupes espagnoles. Après quoi, la tranchée fut ouverte « par un si beau feu, que l'on n'en avait point encore vu de pareil. » Alors les Espagnols voulurent se venger de la manière dont ils avaient été forcés de lever le siège d'Arras, deux ans auparavant, et ils pénétrèrent dans le camp du maréchal de la Ferté, qu'ils enlevèrent rapidement. Deux régiments seuls, les gardes françaises et le régiment de la marine, se défendirent assez vaillamment pour arrêter un instant l'ennemi ; mais enfin, forcés de céder au nombre, ils vinrent se replier vers le camp de Turenne, dont une inondation rendait l'accès fort difficile.

Dans cette affaire, la France perdit un grand nombre d'officiers et de soldats. Parmi les prisonniers, on remarquait les lieutenants généraux de Gadagne, d'Estrées, de Grandpré et le maréchal de la Ferté. Turenne, comme Condé à Arras, fit une retraite savante vers le Quesnoy, où il s'arrêta.

Si les Espagnols eussent poursuivi l'armée, il est pro-



Le prince de Condé

bable qu'elle eût été entièrement battue malgré les efforts et le sang-froid de Turenne; mais, loin de chercher à détruire les troupes françaises consternées de leur défaite, ils allèrent mettre le siège devant la ville de Condé. Ce fut une faute dont Turenne sut habilement profiter pour le salut de la France.

D'abord il annonça bien haut son intention d'attaquer Saint-Venant, et les Espagnols, voyant sa marche vers cette place, accordèrent aussitôt au gouverneur de Condé la capitulation honorable qu'ils lui avaient refusée quelques jours auparavant.

Mais le maréchal, dont l'armée était très-faible, s'éloigne tout à coup de Saint-Venant et place son camp à Lens, puis, sur l'avis qu'il a que l'ennemi en veut à Arras, il va brusquement se poster à Houdain pour l'arrêter au passage.

Il était dangereux de forcer les Français dans une posi-

tion semblable. Les Espagnols le sentent, et, renonçant à leur premier dessein, ils vont, sans perdre de temps, mettre le siège devant Saint-Guillain.

La saison était avancée, et Turenne ne voulait pas cependant terminer la campagne sans avoir relevé l'éclat de ses armes. Pour cela, il fallait frapper un coup décisif; il fallait tromper non-seulement l'armée ennemie, mais l'armée française. Le maréchal fait donc prendre à ses troupes le chemin de la France, et, pour mieux assurer le succès de sa ruse, il jette quelques soldats dans Arras et Béthune, comme s'il avait peur pour ces places quand il en serait éloigné. Mais, arrivé à Saint-Quentin, au lieu de continuer sa route, il côtoie la frontière et vient tomber à l'improviste sur la Capelle.

Ce mouvement lui rapporta plus qu'il n'espérait. Les ennemis levèrent le siège de Saint-Guillain pour venir secourir la Capelle, et, à leur arrivée, « ils eurent le



D'Artagnan le mousquetaire.

déplaisir d'apprendre que cette place avait capitulé » (27 septembre 1656).

Toute la France, qui s'était crue perdue après la déroute de Valenciennes, admira Turenne, dont la tactique venait de replacer ainsi les choses à son avantage. Si l'on avait perdu Condé, on avait repris la Capelle, et le roi vint lui-même au camp féliciter l'armée et Turenne de cet heureux résultat.

Après cette campagne, d'Artagnan se rendit à Compiègne, où il séjourna quelque temps; puis il vint à la cour « où régnait une telle magnificence, qu'il était bien aisé de voir qu'elle ne se ressentait plus des misères qu'elle avait souffertes pendant la guerre civile. »

X

D'Artagnan servit encore en 1657 sous les ordres de Turenne qui commandait cette fois seul. La cour commençait à comprendre qu'elle avait un bon général.

Le maréchal marcha d'abord droit sur Cambray; mais, Condé étant arrivé tôt assez pour pénétrer dans la ville, après avoir culbuté les régiments de Mazarin et de Mancini, Turenne abandonna la place et se borna à protéger les opérations du maréchal de la Ferté, qui assiégeait Montmédy.

Ce ne fut qu'après quarante-six jours de tranchée ouverte que Montmédy offrit de capituler à des conditions honorables.

Libre de ses mouvements, Turenne alla aussitôt inves-

tir Saint-Venant. L'armée espagnole l'y suivit et lui enleva même une partie de ses bagages, ainsi qu'un convoi d'argent destiné au paiement des troupes.

Cette époque était celle des dévouements au roi, comme nous avons eu plus tard les dévouements à la nation. — Turenne, sans argent pour solder sa troupe, ne se rebuta point; il fit assembler les mestres-de-camp et les capitaines des régiments, et il engagea tous ces officiers à venir au secours de leurs compagnies. Lui-même donna l'exemple en sacrifiant tout ce qu'il possédait et en faisant fondre sa vaisselle d'argent; puis il fit distribuer cet argent fondu, et obligea les vivandiers de s'en contenter comme s'il était marqué au coin du roi.

Pendant que Turenne redoublait d'efforts pour se rendre maître de Saint-Venant, il apprit que l'armée de Condé se portait contre la ville d'Ardres.

Cette place était dans un état déplorable, et sa garnison se montait à peine à deux cents hommes de mauvaises troupes. Pour comble de malheur, Turenne ne pouvait marcher à son secours, occupé qu'il était au siège de Saint-Venant. Il chercha alors à lui faire parvenir plusieurs détachements par des routes différentes; mais aucun d'eux ne put tromper l'ennemi et arriver jusqu'à Ardres.

Tout espoir étant perdu de ce côté, le maréchal voulut du moins prévenir Rouville, gouverneur de cette place, qu'il tint encore quelques jours parce qu'il allait marcher à son secours. Pour cela, il choisit trois officiers braves et dévoués : ce furent le comte de Coulanges, le vicomte de la Haye et d'Artagnan. Chacun de son côté devait chercher à pénétrer dans Ardres pour porter cette nouvelle. M. de Coulanges se déguisa en brandevinier, M. de la Haye choisit un habit de paysan, et d'Artagnan prit les manières et le costume d'un de ces marchands de tabac qui suivaient les armées.

Chacun de ces trois gentilshommes choisit une route différente; d'Artagnan prit la plus dangereuse, mais aussi la plus courte : il voulait traverser l'armée ennemie.

Bientôt il arrive au camp, et, prenant un air niais, il vend son tabac, ou plutôt il se le laisse voler par l'un, moins payer par l'autre, et toujours il murmure après les soldats qui se moquent de lui. Ainsi grondant, il parvient au quartier de Condé, près duquel il voit un des palefreniers du prince.

— Oh! monsieur, lui dit-il, vous me feriez bien plaisir, si vous le pouviez, de me vendre quelque méchant justaucorps.

— Et pourquoi cela, l'ami? répond le palefrenier, le tien ne te convient-il plus?

— Mon Dieu! ce n'est pas lui qui ne me convient plus, c'est moi qui ne vaud rien pour lui, sans doute; il veut me quitter.

En disant cela, il montrait un vêtement en lambeaux dont on aurait eu peine à reconnaître la couleur primitive sous l'épaisse couche de poussière qui le recouvrait. Puis il ajouta :

— Ensuite, voyez-vous, si j'avais comme vous l'honneur de porter la livrée du prince, on me respecterait et on ne me prendrait plus mon tabac sans le payer.

Cette adroite flatterie lancée à un valet produisit un effet merveilleux. Le palefrenier vendit un vieux justaucorps au faux marchand qui l'endossa sur-le-champ.

Dans cet équipage, d'Artagnan s'en va à la tranchée; il remarque les travaux des assiégeants, il voit le mineur attaché à la muraille, enfin il observe tout avec le calme et l'insouciance d'un homme étranger à la guerre. Puis il passe sur le parapet de la tête de la tranchée, où il trouve bon nombre de soldats riant des fanfaronnades d'un soldat ivre qui se vantait d'aller par ce chemin jusqu'aux murailles de la ville. Aussitôt d'Artagnan fait mine d'avoir bu outre mesure et s'écrie :

— C'est bien malin! si j'étais sûr de trouver une bouteille de vin au pied de la forteresse, j'irais la boire à la barbe des assiégés.

— Et moi, dit le soldat, qui voulait ne pas reculer de-

vant un antagoniste, j'irais leur demander du feu pour allumer ma pipe.

— Faisons mieux, répond d'Artagnan; tu te sens le courage de m'accompagner? Partons ensemble; mais le premier qui lâchera pied payera à boire aux camarades.

— Bien dit, s'écrièrent les soldats, nous serons témoins.

Et le pari est engagé.

D'Artagnan dépose sa charge de tabac qu'il confie à la loyauté des soldats.

Aussitôt nos deux compagnons se mettent en route à la vue de tout le monde; mais personne ne craint pour eux, tant chacun est convaincu qu'il y a un Dieu pour les fous et les ivrognes.

Lorsqu'ils sont à la portée du mousquet de la ville, d'Artagnan dit au soldat :

— Dis donc, camarade, je crois que nous avons tort de rester ainsi côte à côte : nous donnons plus de visée à l'ennemi. Ne penses-tu pas que nous ferions mieux de marcher l'un devant l'autre, en nous tenant à distance?... Si tu veux, je vais passer le premier; mais couche-toi sur le ventre et laisse-moi mettre un intervalle de vingt-cinq à trente pas entre nous.

Le soldat n'était pas tellement ivre qu'il ne comprit qu'il jouait sa vie. Il accepta avec empressement la proposition du marchand de tabac. Alors celui-ci saisissant le moment où le soldat se baisse, tire un mouchoir de sa poche, l'agite au-dessus de sa tête, pour le montrer aux assiégés, et s'élance en courant vers eux.

Cependant les soldats de la tranchée avaient vu le signal de d'Artagnan aux assiégés, et ils déchargèrent leurs mousquets sur lui; mais ils avaient affaire à un homme ayant des jambes de Basque, et ils le virent arriver sain et sauf à la porte de la poterne. L'officier qui commandait en cet endroit lui livra passage, croyant ouvrir à un déserteur.

Parvenu dans Ardres, d'Artagnan se fit conduire auprès du gouverneur Rouville, auquel il rendit l'espérance et le courage en lui annonçant la prochaine arrivée de Turenne.

Le lendemain, MM. de Coulanges et de la Haye ayant confirmé les promesses qu'avait apportées d'Artagnan, la garnison fit plusieurs salves d'artillerie en signe de réjouissance. Les ennemis pensèrent alors que les assiégés venaient de recevoir la nouvelle de la prise de Saint-Venant, et un soldat de la place rendue vint les confirmer dans cette opinion.

Ce soldat, c'était encore d'Artagnan qui, après s'être défiguré, était rentré au camp et avait demandé à parler au prince. Il lui dit, — ce qu'il avait eu soin de répandre adroitement parmi les soldats, — que Saint-Venant s'était rendu à composition, et que deux officiers avaient reçu ordre d'en porter la nouvelle dans Ardres. Condé, qui ne se laissait pas tromper aussi facilement que ses troupes, ne voulut ajouter aucune foi à ce récit, et jura au soldat qu'il le ferait pendre, dès qu'il serait convaincu que son rapport était faux. En conséquence, d'Artagnan fut tenu sous garde.

Nous avons vu que toutes les fois que d'Artagnan s'engageait dans un danger, il le faisait avec résolution, avec courage; il savait que sa vie tenait à un fil, et il la jouait hardiment. Dans ces circonstances, il agissait avec sang-froid, et son calme lui permettait de profiter de la moindre faute de ceux qu'il voulait combattre; puis, si parfois la pensée de succomber dans la lutte lui venait, il espérait mourir au grand jour, en se défendant l'épée à la main. Mais ici, il était prisonnier, et il devait attendre en silence la décision de son sort. Or, cette situation isolée le désespérait.

Pendant la nuit surtout, d'Artagnan ne cessa de rêver à sa destinée. Il se disait qu'il n'avait peut-être plus vingt-quatre heures à vivre. Jeune, bien portant, plein d'avenir, il était triste de mourir! Alors il cherchait que moyen il pourrait employer pour éviter la mort, car il ne pouvait envisager sans horreur la pensée qu'il serait mis à la potence. Les grands bras de la potence l'ef-

frayaient! Aussi, loin de dormir comme ses gardiens, veillait-il couché sur la terre.

En proie à ses tristes réflexions, il se demandait s'il ne pourrait pas corrompre quelque soldat avec l'or qu'il avait caché dans la doublure de son habit, lorsque tout à coup il vit la sentinelle placée près de lui remettre lentement son sabre dans le fourreau, regarder de tous côtés comme un homme qui craint d'être surpris, puis enfin s'éloigner à petit bruit.

Chaque mouvement du soldat avait fait battre le cœur du prisonnier. Il craignait de faire un geste qui pût l'arrêter; car il comprenait qu'il voyait un déserteur. Or, ce déserteur lui rendait la vie, la liberté; il lui laissait le champ libre.

Bientôt d'Artagnan suivit la même route.

Il marcha sans s'arrêter tout le reste de la nuit, et il était à plus de trois lieues du camp lorsqu'il vit poindre le jour. A ce moment il se jeta dans un bois et s'y tint caché, tremblant au moindre bruit, craignant à chaque instant de voir paraître des soldats envoyés à sa poursuite: il était sans armes!

Il passa ainsi une journée entière!

La nuit suivante, il marcha pendant longtemps sans rencontrer personne. Enfin, une heure avant le jour, il entend trotter des chevaux.

A ce bruit, il s'arrête et prête l'oreille: c'est une troupe de soldats qui s'avancent de son côté. Aussitôt il se couche par terre, afin de les laisser passer; mais bientôt il reconnaît que cette troupe est sur le même chemin que lui, et il se traîne sur le ventre pour l'éviter.

Pourtant il n'a pas pu exécuter ce mouvement assez vite. Un cheval le voit, s'effraye et fait un écart. Son cavalier veut le ramener vers l'obstacle, et, dans l'obscurité, il découvre un homme auquel il ordonne de se lever.

D'Artagnan ne se fit pas répéter cet ordre, d'autant plus qu'il était appuyé de quelques mousquetons dirigés vers lui. Il s'approcha des cavaliers dont il ne put reconnaître l'habillement, de sorte qu'il ignorait entre quelles mains il était tombé.

— Qui êtes-vous? lui dit celui qui paraissait être le chef de ce détachement.

— Un pauvre déserteur, touché de repentir, qui cherche à rejoindre son régiment, répondit d'Artagnan.

— Ils sont tous comme ça, reprit le soldat; quand on les prend, ils disent qu'ils voulaient retourner à l'armée. C'est bon! c'est bon! Marchez devant... Nous allons vous conduire à quelqu'un qui saura ce qu'il faut faire de vous... Déserteur ou espion; nous verrons bien!

La troupe se remit en marche.

Quelques instants après, on mettait d'Artagnan en présence du commandant qu'il reconnut aussitôt. C'était le comte de Roye, mestre-de-camp du régiment Royal Étranger.

Le capitaine aux gardes était tombé dans un parti des troupes du roi: il était sauvé!

D'Artagnan commença par prendre un peu de nourriture. — Premier besoin bien pardonnable après avoir gardé un jeûne forcé pendant trente-six heures! — Puis, M. de Roye lui ayant donné un cheval de main et une escorte de six cavaliers, il partit pour rendre compte à Turenne du résultat de sa mission.

A ce moment, le maréchal venait de prendre Saint-Venant (27 août). Dès qu'il sut que Rouville comptait sur sa promesse, il marcha au secours d'Ardres, et le prince de Condé se vit forcé d'abandonner le siège de cette place.

L'armée ayant pris un peu du repos dont elle avait tant besoin après plusieurs jours de marches forcées, Turenne attaqua encore le château de la Mothe-aux-Bois, qu'il fit raser, puis il passa le Colme et occupa Bourbourg, que les ennemis venaient d'abandonner. Il s'empara ensuite de Mardick (3 octobre), et remit cette place aux Anglais, ainsi qu'on en était convenu avec les envoyés de Cromwell.

Après cette campagne, dans laquelle d'Artagnan avait vu la mort de si près, il rentra à Paris, et, au milieu des

fêtes, des comédies et des ballets, il se prépara à de nouvelles fatigues et à de nouveaux dangers.

L'année 1658 vint mettre un terme aux divertissements de la cour. Turenne se remit encore en campagne pour continuer cette guerre si longue et si ruineuse. Le 25 mai, il investit Dunkerque et, dix jours après, il fit ouvrir la tranchée.

Cependant les assiégés faisaient souvent des sorties, et l'une de ces sorties faillit être fatale à l'armée française. Un jour, les Espagnols, au nombre de quinze cents, s'élançèrent à la tranchée et y mirent un tel désordre, que tout eût été perdu si la plupart des officiers ne fussent venus et n'eussent bravement payé de leur personne. Le comte de Guiche fut blessé dans cette affaire.

Toutefois, l'armée, obligée de surveiller les assiégés, se vit bientôt forcée de porter son attention d'un autre côté: elle commençait à se voir en péril. L'armée espagnole, sous les ordres de don Juan d'Autriche et du prince de Condé, s'avancait au secours de la place.

Le maréchal d'Hocquincourt, qui venait de passer à l'ennemi, signala l'arrivée des Espagnols en venant reconnaître les lignes et en repoussant vigoureusement les gardes avancées. Mais le lieutenant général marquis d'Humières, le comte de Soissons, colonel général des Suisses, et le mestre-de-camp du même régiment, accoururent promptement à leur secours, et il s'engagea un petit combat dans lequel le maréchal d'Hocquincourt fut blessé mortellement. Il mourut de la main de ses compatriotes, avec la honte et le regret d'avoir porté les armes contre sa patrie.

Ce fut un traître de plus à cette époque où l'on trahissait pour se faire payer plus cher.

Le lendemain de cette rencontre, l'armée ennemie, contre l'avis de Condé qui céda devant l'orgueil de don Juan, vint camper dans les dunes. Sans attendre davantage, Turenne résolut de lui livrer bataille, et il disposa ses lignes en face des Espagnols. Le marquis de Créquy devait commander l'aile droite, le marquis de Castelnau l'aile gauche. Puis, quand toutes les mesures furent prises, chacun passa la nuit au poste qui lui avait été désigné. Turenne lui-même « demeura couché sur les dunes, le nez dans son manteau. »

Le combat s'engagea à la pointe du jour (14 juin 1658). Comme étrangers, les Anglais, sous les ordres du général Lockart, eurent l'honneur d'attaquer les premiers l'extrémité de l'aile droite des Espagnols, qui fut bientôt mise en déroute. Cependant Condé, qui commandait la gauche de son armée opposée à la droite des troupes françaises, avait vu d'abord les Espagnols céder du terrain. Alors il s'élança avec un corps de cavalerie de réserve, et le marquis de Créquy plia à son tour. Mais Turenne, s'étant également porté de ce côté, arrêta aussitôt les progrès de Condé et rétablit le combat. Pendant quelque temps, la victoire balança entre les deux capitaines. Turenne l'emporta à la fin.

Dans cette bataille, d'Artagnan, qui « par bonheur n'avait pas été désigné pour garder la tranchée, » fut assez heureux pour se faire remarquer de son général. Turenne avait aussi vu les gardes françaises marcher toujours en ordre, renversant les obstacles, et ne s'arrêter qu'en présence de Condé. Ces braves ne craignaient pas la mort, et ce fut le bataillon de d'Artagnan qui, « voyant la furie » avec laquelle le prince attaquait les troupes, « s'arrêta tout court pour le tirer plus sûrement quand il s'approcherait. » Peu s'en fallut, en effet, que Condé ne fût prisonnier. Le prince eut son cheval tué sous lui et ne dut son salut qu'au dévouement d'un cavalier qui lui donna le sien. Moins heureux que Condé, la plupart des officiers qui l'entouraient furent pris ou tués.

Après cette victoire, le maréchal de Turenne continua le siège de Dunkerque, qui ne se rendit qu'à la mort du marquis de Leide, gouverneur de cette place (23 juin). Le roi en prit possession en personne, puis il la remit au général anglais.

En moins d'un mois, l'armée française s'était trouvée

assiégeante et assiégée. Tandis qu'elle attaquait les Espagnols renfermés dans Dunkerque, elle avait été attaquée elle-même par une autre armée espagnole accourue au secours des assiégés. Le courage des soldats et l'habile tactique du général triomphèrent de ces obstacles. Le même siège valut deux victoires à Turenne.

Le maréchal, voyant l'ennemi hors d'état pour quelque temps de venir le troubler, se remit en campagne et s'empara en sept jours de Bergues, de Furnes et de Dixmude. Puis, ce grand homme, qui savait récompenser le courage comme il savait l'employer à propos, fit donner des pensions et des places à ceux qui les avaient méritées. Il demanda aussi le gouvernement de Dixmude pour d'Artagnan. Mais Mazarin répondit à Turenne « qu'il avait d'autres vues » sur le capitaine aux gardes.

Nous verrons plus tard ce que le cardinal entendait par ces mots.

Sur ces entrefaites, le roi tomba si gravement malade à Calais, que le ministre fut assez peu rassuré devant les ambitions qui s'agitaient déjà dans la prévoyance d'un nouveau règne. Cependant la jeunesse du roi l'emporta sur la maladie, et Mazarin commença à entamer des négociations avec Cromwell au sujet de la reddition de Dunkerque.

Il fit alors passer d'Artagnan en Angleterre; mais toutes les ruses du cardinal et du Béarnais échouèrent devant la satisfaction du soldat parvenu, trop heureux d'avoir une place forte sur le continent.

A son retour, d'Artagnan reçut l'ordre de regagner son régiment, alors campé devant Gravelines; mais le capitaine ne put prendre aucune part au siège de cette place.

En arrivant au camp, il avait reçu un nouveau message qui lui ordonnait de rejoindre le roi à Compiègne. Le cardinal lui faisait alors espérer un bel avenir. Soldat fidèle et dévoué, d'Artagnan obéit, ne sachant trop s'il devait compter sur les « belles promesses » de Mazarin; mais il parut résigné à attendre patiemment qu'il plût au ministre de le nommer « à un poste si avantageux, qu'il ferait envie à beaucoup de monde. « Le cardinal avait si souvent trompé le pauvre Béarnais, que celui-ci disait, avec quelque raison, que Mazarin « ne se ruinerait jamais qu'en promesses. »

A ce moment, d'Artagnan sentait sa propre valeur. Il comprenait qu'à l'avenir on devait récompenser ses services et non céder à ses sollicitations. Désormais, il en avait fini avec la vie d'intrigue.



TROISIÈME PARTIE.

I



Nous devons nécessairement, avant de continuer l'histoire que nous avons entreprise de raconter, entrer dans quelques détails indispensables au lecteur. On se rappelle, nous l'espérons du moins, que d'Artagnan, d'abord cadet aux gardes, puis mousquetaire, resta dans ce dernier corps jusqu'à sa dissolution, c'est-à-dire deux ans à peine. Plus tard il devint successivement lieutenant et capitaine aux gardes. Mais par combien de peines, de fatigues et de sollicitations ces grades furent-ils achetés!

A l'époque où nous sommes arrivés, la compagnie des mousquetaires venait d'être rétablie, grâce aux soins de Mazarin, grâce un peu aussi aux démarches de d'Artagnan auprès de Tréville. Pour cela, le cardinal avait promis la sous-lieutenance au Béarnais; mais, après le succès et selon son habitude, il ne s'était nullement cru obligé de tenir sa promesse.

Maintenant Mazarin appelait son ancien gentilhomme pour acquitter la dette qu'il avait contractée envers lui. Hâtons-nous d'ajouter toutefois que le ministre avait besoin de d'Artagnan. Mais, avant de faire connaître la nature des services qu'allait demander le cardinal, qu'on

nous permette de dire ce qu'étaient les mousquetaires à cette époque. D'Artagnan va rentrer dans ce corps.

La compagnie des mousquetaires fut créée par Louis XIII en 1622. Puységur est le seul auteur contemporain qui indique cette origine dans ses Mémoires. Ce fut pendant la marche du roi à Avignon, après la réduction de Montpellier, que ce prince ôta la *carabine* à sa compagnie de carabins et lui fit prendre le *mousquet*.

« Sa Majesté, ajoute le marquis de Puységur, demanda à M. d'Epéron six de ses gardes pour mettre dans ladite compagnie. Elle voulut, et je puis dire qu'elle me força de prendre une casaque de mousquetaire. La difficulté que j'en faisais n'était pas que je ne susse fort bien que ce m'était un grand honneur d'être dans la compagnie; mais j'appréhendais fort que cela m'éloignât de l'enseigne qui m'avait été promise à Montpellier. Sa Majesté m'assura que cela ne me reculerait pas, et qu'il me mettait dans ses mousquetaires parce qu'il savait bien que j'étais un vaillant homme et qui avait fait de belles actions; qu'il était résolu de ne mettre que des gentilshommes dans cette compagnie qu'il prendrait dans ses gardes, comme aussi quelques soldats de fortune; mais qu'il ne voulait pas en prendre qui n'eussent servi et qui ne se fussent trouvés aux occasions, désirant, après cela, quand ils auraient été dans la compagnie, les en tirer, les disperser dans les vieux et petits régiments, leur donner même des enseignes et des lieutenances dans ses gardes; et que lorsqu'ils seraient dans un de ces degrés, il ne leur ferait point de tort quand les charges au-dessus vauqueraient pour monter aux compagnies, et qu'il me promettait de me donner la première enseigne; ce qu'il

fit dix-huit mois après que je fus entré dans ladite compagnie des mousquetaires. »

Il est évident, d'après ce passage, que les *mousquetaires* remplacèrent les *carabins* et qu'ils étaient tous d'une extraction noble ou soldats d'un mérite reconnu. C'est ce que nous croyons pouvoir entendre par *soldats de fortune*.

A sa formation, la compagnie fut composée d'un capitaine en chef, d'un lieutenant, d'un cornette, d'un maréchal-des-logis et de cent mousquetaires. Le premier capitaine, M. de Montalet, mort empoisonné à Négrepelisse, fut remplacé par un neveu du même nom, qui avait eu la cornette dès l'origine de cette compagnie.

Ce fut sous le commandement de ce second capitaine que les mousquetaires furent envoyés en 1627 au secours de l'île de Rhé, assiégée par les Calvinistes. Ils s'y distinguèrent par des prodiges de valeur et jetèrent ainsi les premiers fondements de cette haute réputation militaire à laquelle ils devaient parvenir sous le règne de Louis XIV.

« Le 3 octobre 1634, dit l'historien Dupleix, la charge des cent mousquetaires étant vacante par la démission volontaire du sieur de Montalet, le roi (Louis XIII) s'en fit lui-même le capitaine; il fit capitaine-lieutenant M. de Troisville. » Tout porte à croire que cette démission fut suscitée par Louis XIII, qui dédommagea M. de Montalet en lui donnant le gouvernement du duché de Bar.

A cette époque, la compagnie comptait un maréchal-des-logis de plus qu'à son origine. Douze ans plus tard, en 1646, quand Mazarin fit rendre l'ordonnance qui la supprimait, le nombre des mousquetaires s'élevait à cent trente, non compris les officiers (1). Cet accroissement venait de la considération dont jouissait ce corps auprès de la noblesse; la plupart des familles voulaient voir leurs enfants commencer leur carrière militaire dans les rangs des mousquetaires.

Nous avons dit dans la première partie de la vie de d'Artagnan les motifs qui portèrent le cardinal à casser cette compagnie. Mazarin avait hérité de la haine que Richelieu portait aux mousquetaires, et il avait accompli une injustice en la cachant sous le masque du bien public. Mais, dans sa pensée, cette suppression n'était que momentanée. Il avait voulu se venger de Tréville, qui refusait de se démettre de sa charge, et il espérait ainsi le rendre plus traitable.

Depuis, il avait souvent fait faire des propositions à l'ancien capitaine, et Tréville était toujours resté inébranlable dans ses résolutions. Il répondait que tant qu'il plairait au roi de « se passer de ses mousquetaires, il demeurerait à la cour sans emploi, mais que s'il prenait envie à Sa Majesté de les remettre sur pied, il espérait qu'elle lui ferait la justice de lui rendre cette compagnie, qu'il ne croyait pas avoir perdue pour avoir jamais manqué à son devoir. »

Alors, le cardinal avait promis à d'Artagnan la sous-lieutenance de la compagnie, s'il parvenait à en faire céder le commandement à son neveu, et d'Artagnan, par son adresse, ayant rendu Tréville plus doux et plus traitable, celui-ci commença à entrer en pourparler avec le cardinal. D'abord il éleva ses prétentions très-haut, puis il devint moins exigeant; enfin il accepta pour lui le gouvernement de Foix, pour son fils aîné une abbaye, et la cornette de la compagnie pour son fils cadet.

Les mousquetaires, après avoir été supprimés pendant onze ans, furent donc rétablis au mois de janvier 1657, et leur nombre porté à cent cinquante. Mazarin, ayant obtenu ce qu'il voulait, ne se fit alors aucun scrupule d'évincer d'Artagnan. Le duc de Nevers (2) fut nommé capitaine-lieutenant, et Debas, gouverneur du jeune duc, eut la sous-lieutenance.

Cependant le cardinal ne tarda pas à voir que son ne-

veu avait au moins autant besoin d'un guide et d'un instructeur militaire que d'un gouverneur, et selon la coutume des grands, il pensa à son ancien gentilhomme quand il eut besoin de son secours.

Voilà pourquoi il appelait d'Artagnan; c'était parce qu'il lui était nécessaire qu'il le faisait venir à Compiègne, sans le laisser un instant se reposer de son voyage en Angleterre.

C'est à ce moment que nous retrouvons l'Italien et le Béarnais en présence. L'un voulait encore beaucoup promettre et peu tenir; l'autre voulait beaucoup tenir et peu promettre. — Mazarin croyait avoir une dupe; mais d'Artagnan était devenu sceptique, incrédule à l'excès auprès du cardinal.

— Hélas! mon cher d'Artagnan, dit le cardinal au capitaine des gardes quand il se présenta devant lui, nous n'avons donc pas pu réussir dans notre négociation?

— Votre Eminence a sans doute reçu le rapport que je lui ai adressé? répliqua d'Artagnan, répondant ainsi par une question à la demande du ministre.

— Oui, reprit Mazarin, et j'en ai pris connaissance; mais je voudrais savoir de vous s'il ne serait pas possible de forcer l'Angleterre à l'exécution du traité?

Il s'agissait du traité de paix et d'alliance signé à Paris le 23 mars 1657. Par ce traité, le protecteur de l'Angleterre, de concert avec la France, devait attaquer les Espagnols et leur enlever Gravelines, Mardick et Dunkerque. La première de ces places restait à la France; les deux autres devaient être remises au représentant de l'Angleterre.

Nous avons vu que ces villes avaient été livrées aux Anglais, Mardick en 1657, et Dunkerque après la bataille des Dunes. Mais, par un article du traité, le roi s'était réservé le droit de reprendre Dunkerque, et c'était pour cela que d'Artagnan était allé en Angleterre.

D'Artagnan, qui venait de sonder l'esprit de Cromwell, répondit à Mazarin :

— Je crois pouvoir affirmer, monseigneur, que le Protecteur ne consentira jamais à se dessaisir de Dunkerque... Tout l'or de la France ne vaut pas à ses yeux la possession d'une aussi bonne place sur le continent.

— Alors il n'existe aucun moyen?

— Votre Eminence peut être sûre que je les ai tous employés.

— Oh! je n'en doute pas un instant; mais ce M. Cromwell est un grand fourbe et en même temps un heureux fou.

Les lèvres de Mazarin s'agitèrent convulsivement; il murmura des mots que d'Artagnan n'entendit pas; puis, d'une voix légèrement agitée par la contrariété, il dit :

— Enfin, quelle raison donne-t-il? Pourquoi refuse-t-il de rendre Dunkerque à la France?

— Monseigneur, répondit d'Artagnan, Cromwell prétend, — et il ne m'appartient pas de le juger, — que Votre Eminence ne peut se plaindre de lui, et qu'elle a tort de l'accuser de manquer de parole. Il convient qu'il devait rendre Dunkerque au roi, mais à la condition qu'on lui remettrait, à une époque déterminée, trois millions en échange. Or, quand il était prêt à restituer cette place, la France n'avait point d'argent. Ce n'est que plus tard qu'on a offert les trois millions au protecteur, et maintenant il assure qu'il est dans son droit en gardant Dunkerque.

Mazarin n'éprouva aucune émotion pendant que d'Artagnan parlait; ses yeux ne montraient ni trouble ni colère. On aurait même eu peine à deviner s'il y avait réellement curiosité chez lui. Tout ce qu'il entendait, il paraissait le savoir. Cependant il dit avec un emportement affecté :

— Mais alors il fallait venir me dire cela vous-même et ne pas m'écrire.

— Les ordres de Votre Eminence étaient précis. Je devais, après ma mission, lui adresser un mémoire et me rendre sur-le-champ à l'armée pour y rejoindre ma compagnie... J'ai rempli mon devoir.

— Ah! j'oubliais, reprit le cardinal en ramenant un

(1) Le Thueux, *Essais historiques sur les deux compagnies de mousquetaires*, La Haye, 1778.

(2) Julien-Philippe Mazarini-Mancini, duc de Nevers, né en 1641. Il avait alors seize ans.

sourire sur ses lèvres, que j'étais presque certain du succès en vous envoyant en Angleterre. N'importe, je suis content de vous, mon cher d'Artagnan, et j'espère que vous le serez bientôt de moi... Vous êtes un brave et fidèle serviteur.

Ce peu de mots fit jaillir une foule d'idées du cerveau de d'Artagnan. Il comprit que Mazarin lui avait ordonné de retourner à l'armée pour ne pas le voir, et, par conséquent, pour avoir le droit d'oublier qu'il lui devait une récompense. Il remarqua encore que le cardinal l'avait appelé deux fois *mon cher*; qu'il le félicitait malgré l'insuccès de sa mission; enfin qu'il lui promettait avant qu'il eût rien demandé.

D'Artagnan avait pensé tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Il en conclut que Mazarin avait besoin de lui, et il dit aussitôt :

— Votre Eminence a sans doute pensé aux peines que je prends depuis quelque temps à son service ?

— Certainement, et je veux qu'à l'avenir vous soyez plus tranquille.

— Elle a songé aussi, continua d'Artagnan, aux dépenses que je suis forcé de faire dans mes voyages ?

Mazarin prit un air sournois et cafard, et répondit :

— Qui plus que moi peut y songer, surtout maintenant que j'ai le regret de ne pouvoir réparer le dernier échec fait à votre bourse ? Mais soyez bien persuadé que le premier argent qui rentrera dans les coffres du roi vous est destiné.

— Oh ! monseigneur, reprit vivement d'Artagnan, puisque vous êtes si bon, permettez-moi de vous adresser une demande. Il m'est pénible de vous dire si souvent que je suis couvert de dettes; ma fierté répugne à vous rappeler constamment que je n'ai pas de quoi subsister... Eh bien ! accordez-moi une pension, et tout sera fini.

— Vraiment, mon pauvre ami, je vous croyais plus homme d'esprit. Comment, je vous dis que le trésor est vide, et vous me demandez une pension ! Mais je vous accorderais votre prière, qu'on ne trouverait pas de quoi vous payer le premier quartier !...

D'Artagnan ne fut point surpris de cette réponse; il s'y attendait. Mazarin reprit après un moment :

Ma foi ! j'y songe; j'ai trouvé un moyen pour vous de tenir votre rang d'une manière plus convenable... Voulez-vous être attaché à la personne du duc de Nevers, mon neveu ?

— Je vous remercie, monseigneur, dit d'Artagnan avec dignité. Quand j'eus l'honneur de devenir gentilhomme de Votre Eminence, je n'avais rien fait, j'étais inconnu, je cherchais à m'élever. Depuis, Sa Majesté a bien voulu récompenser mes faibles services. Aujourd'hui, grâce à votre bienveillant appui, j'ai quelque raison de ne pas me croire tout à fait obscur. Près de vous, je me suis fait un nom; on m'oublierait auprès du duc de Nevers. — Je ne veux pas m'éteindre au contraste de tant d'éclat. — J'aime mieux rester capitaine aux gardes... J'attendrai.

— Ainsi, vous me refusez ? reprit Mazarin.

— Je ne crois pas me rappeler que Votre Eminence m'ait encore rien ordonné. Elle m'a adressé une simple question, et j'y réponds avec franchise.

— Mais en servant mon neveu vous me servez, et vous venez de dire vous-même que, près de moi, on pouvait s'élever.

— Je rappellerai à Votre Eminence que maintenant je suis capitaine aux gardes.

En disant ces mots, d'Artagnan voulait faire sentir au cardinal qu'avec son rang, il ne pouvait être attaché au duc de Nevers en qualité de gentilhomme ou *domestique*. Mazarin le comprit; il crut le décider en lui donnant un titre au-dessus des autres gentilshommes, et il lui répondit :

— Ah ! je comprends, vous voulez garder votre compagnie... Certainement, rien ne s'y oppose... Le gouverneur du duc de Nevers sera capitaine aux gardes, en

attendant qu'il devienne sous-lieutenant des mousquetaires.

— Vous venez de dire que je serais son gouverneur, reprit d'Artagnan, en appuyant sur ce dernier mot. Mais alors il était bien plus simple de me donner la sous-lieutenance que vous m'avez promise, en renvoyant le gouverneur du jeune duc avec une pension. Au lieu de cela, voici ce que vous avez fait : Il y a dix-huit mois, quand le roi rétablit les mousquetaires, Votre Eminence me fit appeler et me dit de me tenir prêt à rejoindre le duc de Nevers, capitaine-lieutenant de la nouvelle compagnie, que je devais assister en qualité de sous-lieutenant. Le lendemain, j'avais tout disposé pour entrer au besoin en campagne; mais, le lendemain aussi, il y avait un autre sous-lieutenant nommé aux mousquetaires : c'était M. Debas, le gouverneur de votre neveu.

— Tout cela est vrai, mon cher ami, répondit Mazarin, et cependant je ne suis point coupable. Un de mes gentilshommes, la Chesnaye, m'a rappelé que je m'étais engagé à donner cette charge à Debas pour lui faire abandonner le parti du prince.

— Ainsi, reprit d'Artagnan, on gagne plus à trahir son pays et à se faire acheter qu'à rester fidèle au service du roi.

— Ceux qui servent l'étranger contre leur pays, dit en pâlisant le cardinal, sont des traîtres, et comme tels on les pend à la frontière quand on peut les prendre. Si, au contraire, ils réussissent, on les achète à prix d'or; mais jamais on ne les estime, jamais on ne leur confie un poste de confiance : ils sont repoussés.

Mazarin s'arrêta comme un homme dominé par une grande colère; puis il ajouta avec assez de calme :

— Croyez-moi, d'Artagnan, ne portez jamais les armes contre la France.

— Jamais, répondit d'Artagnan.

— Acceptez plutôt le poste que je vous offre.

— C'est impossible, monseigneur; je ne dois pas et je ne puis pas être le gouverneur du duc de Nevers pour deux raisons; les voici : d'abord, il en a un, qui est vieux, il est vrai, mais bien portant; ensuite, votre neveu a dix-sept ans, et je risquerais fort de perdre bientôt une place devenue inutile.

— Mais alors vous ne serez pas son gouverneur; vous serez son guide, son conseiller, son instructeur militaire; vous le formerez enfin à la carrière qu'il doit parcourir.

— J'ai déjà eu l'honneur de répondre à Votre Eminence, reprit d'Artagnan avec un grand calme, que c'était impossible. M. Debas verrait d'un œil jaloux un nouvel instructeur auprès de son élève... J'attendrai, monseigneur, que sa charge soit vacante, ou qu'il plaise au roi de donner un second sous-lieutenant à sa compagnie de mousquetaires.

— Eh bien ! foi de cardinal, je vous le promets, s'écria Mazarin... Vous serez sous-lieutenant.

Et d'Artagnan se retira, bien persuadé que Mazarin « ne couchait pas gros en faisant ce serment; » mais convaincu aussi que le ministre prendrait un des deux moyens qu'il lui avait indiqués pour le placer auprès du duc de Nevers.

En effet, tout l'espoir de d'Artagnan était dans la pensée que le cardinal avait besoin de lui, et c'était cette persuasion qui lui avait suggéré l'idée de la création d'une seconde sous-lieutenance, dans le cas où l'on ne voudrait pas éloigner Debas. Car, l'ardent, l'impétueux Béarnais n'était point heureux depuis le rétablissement de la compagnie; son plus grand regret était de ne pouvoir vivre avec ses mousquetaires bien-aimés.

Ils étaient à peine reconstitués que déjà on les avait vus se distinguer au siège de Montmédy, en 1657 (1),

(1) L'auteur de l'*Abrégé chronologique de la maison du roi* dit que cette compagnie suivit le roi à Sedan, afin d'être à portée d'assister l'armée au siège de Stenay. C'est une erreur. La prise de cette dernière ville eut lieu en 1654, et les mousquetaires ne furent reconstitués que trois ans plus tard. Ils accompagnèrent la cour à Sedan et à Stenay en 1657, mais ce fut pour prendre part au siège de Montmédy.

puis encore à la bataille des Dunes, où ils avaient fait preuve d'un courage extraordinaire. Enfin on connaissait leur valeur dans les camps, tandis qu'on parlait à la ville de leurs aventures, de leurs combats et de leurs intrigues. Les femmes s'en laissaient toujours aimer, parce qu'elles aimaient elles-mêmes cette jeunesse insouciante. Vives ou impressionnables, elles se passionnaient pour cette ardeur guerrière; coquettes ou légères, elles admiraient la grâce de ces gentilshommes, portant fièrement leurs riches casaques : elles adoraient les mousquetaires.

D'Artagnan avait éprouvé jadis toutes ces jouissances de l'amour-propre ! On l'avait aimé, on l'avait admiré, on avait envié son bonheur, quand il était parmi ces gentilshommes tous jeunes, tous beaux, nobles et fiers ! Et maintenant, séparé d'eux, il les voyait marcher à grands pas vers cette réputation de bravoure et de galanterie qui devait bientôt éclipser tous les autres corps de la maison du roi.

Que de regrets pour d'Artagnan ! mais aussi que de tentations pour recommencer cette vie d'amour et de renommée !...

De son côté, le cardinal trouvait que Debas était bien vieux, et que les fatigues que cet officier avait eues le rendaient impropre au service des mousquetaires. Il gémissait de cette impuissance qui laissait la compagnie sans commandant, car « le duc de Nevers était trop indolent ; » et il songeait à placer auprès de son neveu quelqu'un qui le portât « à prendre goût au métier. » Alors, et malgré lui, il se souvenait de d'Artagnan, auquel il devait tant pour ses services : mais il ne pouvait se décider à la nomination d'un second sous-lieutenant. Enfin il aima mieux remplacer Debas en lui donnant un gouvernement ; et un jour, vers la fin de l'année 1658, il remit à d'Artagnan sa commission de sous-lieutenant des mousquetaires (1).

A ce moment, le pauvre Béarnais fut réellement heureux. Peu lui importait que Mazarin lui fit considérer ce titre comme une grande faveur et non comme une juste récompense. Il ne voyait, il n'entendait rien. S'il n'avait point ajouté foi aux paroles du cardinal, il croyait aux actes. Or, il tenait son brevet : il redevenait mousquetaire.

Ce jour-là, en rentrant chez lui, d'Artagnan trouva deux magnifiques chevaux blancs, dont le cardinal lui faisait présent. — Mazarin avait un instant oublié son avarice ; il payait dignement ses dettes.

II

A peine en possession de sa charge, d'Artagnan fut toujours auprès du roi. D'abord, le nouveau sous-lieutenant, voulant prouver sa reconnaissance au cardinal, avait conseillé au duc de Nevers de ne pas considérer son emploi comme étant au-dessous de lui ; il l'avait même vivement exhorté à faire son service. Mais le jeune capitaine-lieutenant n'aimait pas la discipline militaire. Insouciant, léger et nonchalant par caractère, il sacrifiait tout aux plaisirs. Deux ou trois fois on le vit paraître aux manœuvres, mais fatigué et distrait ; bientôt il ne s'y montra plus, et après avoir été assez régulièrement au

(1) Le *Dictionnaire historique et biographique des généraux français* fait remonter cette nomination au 26 mai de la même année ; mais il nous paraît impossible de concilier cette date avec les relations et les mémoires que nous avons sous les yeux. D'Artagnan prit part à la bataille des Dunes et au siège de Dunkerque, au mois de juin, en qualité de capitaine aux gardes. Aurait-il conservé ce grade avec celui de sous-lieutenant des mousquetaires, jusqu'en 1661, comme le dit M. de Courcelles ? J'avoue que je n'ai pu vérifier ce fait.

Louvre pendant quinze jours, il laissa à son subordonné le soin d'aller prendre les ordres.

En conséquence, d'Artagnan assistait au lever et au coucher de Louis XIV. C'était aussi sur lui que reposait toute la charge de la compagnie. Il était toujours en activité ; on eût dit qu'il ne pouvait trouver le repos que dans le mouvement. Aussi, bien loin de se plaindre de son sort, était-il charmé, au contraire, qu'on le trouvât nécessaire, d'abord parce que c'était le seul moyen pour lui de parvenir à la place dont il remplissait les fonctions, ensuite parce qu'il jouissait d'une considération plus grande.

L'homme est ainsi fait qu'il ne saurait se contenter de la position que le sort lui a faite, ni même borner ses desirs. D'Artagnan était ambitieux ; mais fort heureusement l'ambition n'avait rien changé à son bon naturel. Près de ses mousquetaires, c'était plutôt un ami qu'un commandant ; il les conseillait pour leurs plaisirs, comme il les exhortait à leur devoir. Enfin il retrouvait dans leurs confidences d'agréables souvenirs, car il était heureux quand on réveillait les échos du passé, quand on lui rappelait les actes de folie de sa jeunesse.

Cependant tout n'était pas à envier dans la nouvelle position de d'Artagnan. Aux avantages se joignirent les tourments de la faveur. En quelques mois, il fut accablé de pétitions venant surtout de son pays, et toutes lui demandaient des places de mousquetaires. Il en eut bientôt assez pour pouvoir lever un régiment, s'il l'eût voulu.

Mais pour devenir mousquetaire il fallait trois choses essentielles : être noble, riche et bien fait. Ces trois conditions étaient indispensables (1). Or, si l'on trouvait facilement la première et la dernière dans le Béarn, rarement on y trouvait la seconde. La noblesse de cette province était généralement assez pauvre. D'Artagnan se vit donc à regret forcé d'éconduire beaucoup de compatriotes, et il lui fallut tout son esprit pour ne pas se faire autant d'ennemis de ces aspirants mousquetaires.

Ce pauvre d'Artagnan aurait eu besoin d'avoir un peu de cette fortune qu'il réclamait tant de ses mousquetaires.

Louis XIV, ce roi vainqueur, qui ne prit part à aucune bataille, qui se contenta de regarder défiler ses troupes avant et après le combat, ce roi rempli de tant d'orgueil et de vanité par la bassesse de ses courtisans, Louis XIV, disons-nous, s'amusait alors à *jouer au soldat*, et, comme les mousquetaires formaient le corps le plus récent, il avait pour eux une prédilection, une affection particulières. Prenant au sérieux son grade de capitaine, il leur faisait faire l'exercice tantôt à pied, tantôt à cheval ; il les divisait soit par brigades, soit par escadrons ; puis il les faisait plusieurs fois défiler devant lui.

Ces passe-temps duraient quelquefois trois ou quatre heures, malgré le pluie ou le soleil. Souvent aussi il les passait en revue dans la cour du Louvre. Mais comme il n'avait pas encore inventé l'uniforme, il ordonnait toujours dans ces circonstances « quelque chose de nouveau pour leur ajustement. » Une fois, il leur faisait mettre un vêtement de drap gris, garni d'or ; une autre fois, il leur prescrivait de revêtir un costume de buffle ; enfin, un jour il voulut qu'ils fussent habillés de velours noir, et l'on vit même les plus riches mousquetaires, sûrs de flatter ainsi leur souverain, se faire garnir les manches de diamants.

Ce luxe, cet éclat étaient tellement poussés à l'excès, ces changements étaient si souvent répétés, que « tel qui avait fait une infinité de pas et employé ses amis pour entrer dans la compagnie, s'en trouvait tellement rebuté trois mois après, qu'il eût voulu souvent être à recommencer. »

Certes, il eût été impossible à d'Artagnan de tenir un rang honorable à la tête des mousquetaires s'il avait dû

(1) Les mousquetaires étaient tenus de s'habiller, de se monter, de s'armer, de s'équiper à leurs frais. Le mousquet, la soubreveste et le manteau seuls leur étaient donnés par le roi.



Louis XIV.

compter sur sa fortune personnelle pour subvenir à tant de dépenses ; mais il avait le génie de la ressource, comme il avait le génie de l'intrigue. Ilâtons-nous de dire, toutefois, que s'il emprunta souvent à ses amis, il sut le faire avec tant de délicatesse qu'il s'attira l'estime et la considération de tous les courtisans.

Tantôt il recevait des indemnités ou des gratifications du roi, tantôt aussi il avait recours à la bourse du cardinal. Dans ces circonstances, il s'établissait une lutte entre la subtilité de l'Italien et la finesse du Gascon. Le premier se plaignait de son neveu, et le second se plaignait encore plus de son capitaine qui lui laissait tout le fardeau. Le sous-lieutenant ne se faisait aucun scrupule de tromper le cardinal. Celui-ci l'avait trompé si souvent et lui avait tellement fait courir les grands chemins, qu'il se disait avec raison que, quoi que le ministre lui donnât, il serait toujours son débiteur.

D'Artagnan avait encore d'autres ressources que l'état des mœurs à cette époque permettait presque d'avouer. Enfin, comme on savait à la cour qu'il approchait le roi, chacun venait lui faire des offres de service et d'amitié. Tous les courtisans mettaient leur table et leur argent à sa disposition.

Aujourd'hui, en France, on ne sait plus ce que c'est qu'un roi. On ne peut s'imaginer ce qu'était une cour composée de serviteurs s'inclinant devant les volontés de leur souverain, cherchant à les deviner, à les satisfaire. Les plus enviés, les plus recherchés étaient ceux qui avaient l'honneur d'entendre les premiers la parole royale. On se jalousait, on se disputait pour obtenir un coup d'œil du maître ; puis un beau jour on était exilé pour avoir négligé une petite formalité d'étiquette. Il y avait de quoi rendre fous les plus vieux seigneurs : mais on vivait à la cour !



Monk.

Un jour, Fouquet, rencontrant d'Artagnan dans l'antichambre du roi, lui dit avec bonté :

— Savez-vous, monsieur d'Artagnan, que vous êtes bien coupable à mes yeux? Jamais je n'ai le plaisir de votre visite, et vous ne m'avez pas encore une seule fois fait l'honneur de venir me demander à dîner.

— Tout l'honneur eût été pour moi, monseigneur, répondit d'Artagnan, et je n'aurais point osé l'espérer.

— Trêve de compliments, reprit Fouquet; venez donc demain, puisque vous voulez bien accepter... si pourtant vous n'avez promis à meilleure compagnie.

Et il s'éloigna, en ajoutant assez haut pour être entendu des seigneurs qui se tenaient dans l'antichambre :

— Allons! c'est convenu... demain vous êtes des nôtres.

L'invitation était faite de si bonne grâce que d'Artagnan ne pouvait refuser. Le lendemain il dînait chez le

surintendant Fouquet. Après le repas, et tandis que les convives se dispersaient en petits groupes ou formaient un cercle autour de la femme du surintendant, celui-ci fit entrer d'Artagnan dans son cabinet.

Depuis quelques instants, la conversation roulait sur des objets indifférents, quand on vint à parler du dernier changement de costume de la compagnie des mousquetaires. Alors Fouquet dit à d'Artagnan :

— En vérité, je m'étonne que vous puissiez suffire à tant de dépenses.

— Il le faut bien, répondit d'Artagnan; seulement j'ai quelquefois recours à mes amis. Si l'un ne peut me donner la somme dont j'ai besoin, j'emprunte à un autre, souvent à deux à la fois, et je rends quand je reçois une gratification de Son Éminence.

— Sans doute le cardinal vous a de grandes obligations, reprit Fouquet. Je sais cela; mais, ajouta-t-il avec

un sourire, je crois que ses ordonnances de gratification doivent être bien rares.

— Quand elles le deviennent par trop, je m'impose des privations.

— Ou plutôt, vous en imposez à votre maîtresse dont vous videz la cassette?

— Ma foi! monseigneur, je vous avouerai que j'ai quelquefois recours à ce moyen; mais cependant je ne l'emploie qu'avec réserve, parce que je me reprocherais toute ma vie de contribuer à la ruine d'une femme.

— Ces sentiments prouvent en faveur de votre bon cœur, monsieur d'Artagnan, aussi je veux vous indiquer un moyen bien simple d'éviter l'ennui de tous ces emprunts.

— Et lequel?

— C'est de ne pas vous adresser à d'autre que moi, lorsque vous aurez besoin de quelque chose. J'aurai toujours mille écus à votre disposition, et même plus, si vous le désirez.

— Oh! merci mille fois, monseigneur, répondit d'Artagnan; mais je craindrais...

— De venir trop souvent? dit Fouquet, interrompant ainsi d'Artagnan. Ne craignez pas d'être importun... Je suis tout à votre service, et je ne vous demande en reconnaissance que d'être de mes amis.

Et comme d'Artagnan lui adressait ses remerciements, il ajouta, en lui présentant une bourse :

— Tenez! je veux vous montrer que je ne m'en tiendrai pas aux promesses... Prenez ces mille pistoles; elles vous mettront en état de payer quelques dettes.

La tentation était forte; mais d'Artagnan connaissait le vent de la cour. Il se rappela qu'il avait vu poindre une mésintelligence entre le prodigue Fouquet et le sordide Mazarin. Alors il crut devoir refuser, poliment toutefois, l'offre du surintendant.

— Permettez-moi, du moins, monseigneur, lui dit-il, de ne pas abuser de votre générosité. J'ai reçu dernièrement une assez forte somme, et suis, par conséquent, riche encore de quelques pistoles... Croyez bien pourtant que, dans l'occasion, je me rappellerai votre offre si obligeante.

— J'y compte, reprit le surintendant.

En disant ces mots, il se rapprocha de d'Artagnan et, le prenant par le bras, il ajouta tout bas :

— Je viens de vous prouver que j'étais de vos amis. Eh bien! mon cher monsieur d'Artagnan, je vais à ce titre vous donner un bon conseil. Je tiens de bonne part que le roi est mécontent du peu de zèle que M. de Nevers met à remplir son devoir..... Profitez-en, croyez-moi: entretenez Sa Majesté dans ces sentiments, et vous arriverez à être capitaine-lieutenant.

D'Artagnan écoutait de toutes ses oreilles. La pensée de remplacer le duc de Nevers lui était déjà venue; mais il n'osait l'espérer. Le surintendant continua :

— Je sais que cela ne se fera pas de sitôt, à cause du grand pouvoir de Son Éminence sur Sa Majesté. Cependant le roi se fait homme, il ne se laissera pas toujours gouverner, et alors... il songera à ceux qui le servent fidèlement... Si, par cas, ce moment arrivait, — et il arrivera tôt ou tard, — souvenez-vous que vous avez un ami en moi, et s'il vous faut cent mille écus pour l'achat de la charge de capitaine-lieutenant, je les emprunterai plutôt que de vous laisser manquer une si belle occasion.

D'Artagnan resta ébahi devant tant de générosité, quoiqu'il sût que le surintendant répandait l'argent à pleines mains pour se faire des créatures. Il ne savait comment le remercier, quand le duc de Mercœur parut et entraîna Fouquet. Le pauvre Béarnais resta seul livré à ses réflexions.

Ce jour-là, d'Artagnan s'endormit en croyant remuer des monceaux d'or; puis il rêva qu'il était capitaine-lieutenant des mousquetaires.

Cependant il eut lieu de se féliciter d'avoir refusé l'offre qui lui avait été faite, car le cardinal apprit aussitôt l'invitation de Fouquet et l'entretien particulier qu'ils

avaient eu ensemble. Mais d'Artagnan se justifia aisément en prouvant à Mazarin qu'il n'avait rien voulu recevoir.

A quelque temps de là, le surintendant renouvela ses offres au sous-lieutenant, et, cette fois encore, celui-ci refusa ses propositions. De ce moment, Fouquet lui tourna le dos.

Nous avons dit, en commençant ce chapitre, que le devoir du commandant des mousquetaires l'obligeait à rester près du roi: à la cour ou en campagne, il devait toujours l'accompagner. C'est pourquoi d'Artagnan suivit le roi à Lyon, au mois de décembre 1658.

Louis XIV allait voir dans cette ville Marguerite de Savoie, qu'on lui proposait pour femme. Mais la politique en décida autrement. Philippe IV d'Espagne vint offrir une union avec sa fille, et la cour rentra à Paris pour y débattre cette négociation destinée à mettre un terme à la guerre qui régnait depuis vingt-quatre ans.

On projeta un traité dont les bases furent longtemps discutées entre les deux puissances; puis, Mazarin, traînant à sa suite l'entourage d'un souverain, partit (juillet 1659) de Fontainebleau pour la frontière. C'était là que les ministres des deux monarchies s'étaient réservé d'arrêter ensemble les articles définitifs. Mazarin, représentant de la France, allait se trouver en présence de don Louis de Haro, représentant de la monarchie espagnole.

A peu près vers cette époque, il se passa un fait qui montre jusqu'à quel point certains gentilshommes de ce temps poussaient l'immoralité. La scène eut lieu au château de Roissy, chez le comte de Vivonne, qui avait réuni plusieurs seigneurs. C'étaient MM. de Manicamp, Cayois, Bussy-Rabutin, l'abbé Le Camus, devenu plus tard évêque de Grenoble, le comte de Guiche et le duc de Nevers. Tous étaient très-jeunes, à l'exception de Bussy, alors âgé de quarante ans au moins.

D'abord ce furent des jeux et des plaisanteries; puis vint le souper, qui dégénéra bientôt en orgie. On y offensa Dieu, le roi, la religion. Enfin la débauche fut poussée à un tel excès « que l'on raconte des choses effroyables, qu'il n'est pas permis de dire, ni même de penser et dont on ne peut se souvenir sans horreur. »

Les détails de cette journée furent connus par l'indiscrétion de Bussy qui en fit parvenir la relation à une dame. Celle-ci fut tellement indignée « du mépris qu'on avait témoigné pour le beau sexe, » qu'elle en fit faire des copies et les répandit à la cour. Une de ces copies parvint au roi, et tous les coupables furent punis. Mais le châtiment ne fut ni sévère, ni pénible, grâce à la participation du neveu du ministre à cette ignoble scène: ils ne furent condamnés qu'à un an d'exil.

Dès que Louis XIV apprit que Mazarin était à Saint-Jean-de-Luz et qu'il défendait pied à pied l'honneur et les intérêts de la France contre don Louis de Haro, il se mit en marche pour Bordeaux. Le roi voulait attendre, dans cette ville, la fin de ce traité qui devait donner une reine à la France en lui rendant la paix.

Cependant les conférences se multipliaient dans l'île des Faisans, et l'on n'arrivait à aucune solution. Le plus grand obstacle venait du pardon du prince de Condé auquel Mazarin ne voulait pas souscrire. Le roi d'Espagne exigeait qu'il fût rétabli dans toutes ses places, charges et gouvernements, tandis que Mazarin, au nom du roi de France, s'engageait seulement à lui rendre ses biens.

Ces difficultés s'opposant à la conclusion de la paix et aux conditions du mariage, la cour se résolut à passer l'hiver dans les provinces du midi. En conséquence, le roi quitta Bordeaux pour se rendre à Toulouse, où il résida jusqu'à la fin de l'année, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il apprit que Mazarin avait enfin signé le traité des Pyrénées (7 novembre 1659).

Le 28 décembre, Louis XIV quitta la capitale du Languedoc. Pendant deux mois, il parcourut la Provence, alla visiter Perpignan, et, au commencement d'avril 1660, il revint faire une nouvelle halte dans Toulouse, d'où il se dirigea sur Bayonne pour y attendre la célébration de son mariage.

D'Artagnan suivit le roi pendant tous ces voyages, et il eut plus d'une fois occasion de faire admirer la belle tenue de ses soldats dans les villes où la cour séjournait. — Remarquons en passant que la compagnie des mousquetaires était toujours complète auprès de Louis XIV, tandis que les autres troupes de la maison du roi n'y servaient que par détachement ou par quartier. — D'Artagnan était d'autant plus fier alors qu'il resta longtemps au milieu des Gascons, ses compatriotes.

En traversant le Béarn, il revit ses amis et sa famille, et chacun put contempler auprès du carrosse du roi, celui qui, vingt ans auparavant, n'avait que son épée pour tout bien. Un instant, le brillant mousquetaire dut regretter son beau pays; mais il se dit qu'il s'était fait un nom que ses descendants citeraient avec quelque gloire, et si ce n'était pas assez pour s'enorgueillir, il y avait du moins de quoi le consoler du beau climat qu'il avait abandonné.

Un motif au moins aussi puissant que la vanité personnelle poussait d'Artagnan au maintien de la bonne tenue de ses mousquetaires, c'était l'amour-propre. Le roi possédait depuis peu de temps une seconde compagnie, et d'Artagnan ne voulait pas que les anciens mousquetaires fussent éclipsés par les nouveaux. Cette seconde compagnie avait été formée par le cardinal à l'instar de celle de son prédécesseur Richelieu; mais Mazarin, voyant le plaisir que Louis XIV trouvait auprès des mousquetaires, n'avait pas cru devoir garder sa compagnie, et il en avait fait présent au roi. Quoiqu'elle fût à pied (1) à cette époque, et qu'elle ne fit pas encore de service régulier, d'Artagnan en était jaloux. Aussi faisait-il tout pour la surpasser, et y réussissait-il souvent.

Un mois après l'arrivée de la cour à Bayonne, eut lieu le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse. Cette union fut célébrée à Saint-Jean-de-Luz, le 9 juin 1660. Après cette cérémonie, la cour reprit lentement le chemin de la capitale, et elle alla attendre à Vincennes que tout fût prêt pour la brillante réception que les Parisiens voulaient faire à leur souverain.

Dans cette entrée (26 août 1660), qui surpassa en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour, d'Artagnan fut étincelant. Non-seulement il était remarquable par la beauté de son costume, mais encore par la richesse de ses armes. Les rubans qui ornaient le harnachement de son cheval valaient seuls vingt pistoles (2). Une relation du temps nous donne la description du costume des mousquetaires, assez curieux pour être rapporté. Nous copions textuellement :

« La compagnie des petits mousquetaires était conduite par le sieur de Marsac. Les casques des cavaliers étaient de drap bleu doublé de rouge à l'ordinaire, avec un galon d'argent sur les coutures et des croix blanches fleuronées devant et derrière.

« L'autre compagnie des mousquetaires à cheval de la garde du roi était commandée par le sieur d'Artagnan. Elle marchait aussi sur quatre lignes et avait ses tambours et ses principaux officiers avec leurs casques de velours à la tête et à la queue. Mais ce qui lui était particulier, c'est que ses factionnaires étaient beaucoup plus richement vêtus, quoique de même drap et de mêmes couleurs, tant à cause du nombre et de la qualité des galons que par les croix formées de lys, de chiffres et de couronnes, toutes en broderies d'or et d'argent, et que tous leurs chevaux étaient blancs.

« Outre cette différence générale qui distinguait ces mousquetaires des autres, ils en avaient une autre par-

ticulière, qui divisait cette même compagnie en quatre brigades :

« Les soixante-seize premiers avaient des bouquets de plumes blanches;

« Les soixante-douze suivants portaient des plumes blanches, jaunes et noires;

« La troisième troupe, composée de cinquante-deux, avait des plumes blanches, bleues et noires;

« Enfin celles des soixante derniers étaient blanches et vertes.

« Chaque brigadier marchait à la tête de sa compagnie et le guidon au milieu (1). »

La marche du cortège dura douze heures, au milieu d'un peuple ivre de joie. Les maisons étaient ornées de tentures, et le pavé, couvert de fleurs effeuillées répandues à profusion, laissait à peine entendre le bruit des carrosses roulant sur ce tapis parfumé. Les Parisiens étaient éblouis d'un si grand luxe, assourdis par leurs propres acclamations et par les sons de la musique; mais ils voulaient tous revoir une seconde et une troisième fois le cortège qu'ils avaient déjà vu, et plusieurs d'entre eux arrivèrent à la fin de la journée, sans s'apercevoir qu'ils n'avaient pris aucune nourriture.

III

D'Artagnan, accablé de fatigue, après la cérémonie dont nous venons de parler, venait à peine de mettre pied à terre, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre en Angleterre. Louis XIV l'envoyait en son nom complimenter Charles II, depuis peu de temps monté sur le trône.

A cette mission, Mazarin en joignit une autre : il faisait proposer au nouveau roi d'Angleterre sa nièce, Hortense Mancini, avec une dot de douze millions. Le cardinal autorisa même d'Artagnan à offrir au besoin vingt millions. Il pensait que ce prince avait besoin d'argent non-seulement pour payer ses dettes, mais encore pour se faire des partisans. Il le savait assez politique pour ne demander rien à son parlement, et il espérait que, dans ces moments d'urgence, Charles II serait trop heureux d'accepter sa nièce avec une forte dot.

Ses préparatifs terminés, et le choix des officiers qui devaient l'accompagner étant fait, d'Artagnan prit la route d'Angleterre.

Bien des événements s'étaient passés dans ce royaume depuis deux ans. Cromwell était mort (3 septembre 1658) et son fils Richard avait été reconnu à sa place protecteur de la république d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Mais le fils de Cromwell, homme simple, doux, indolent et étranger à la politique, n'avait su que faire des crimes et de la gloire de son père; il avait abdiqué le protectorat. Alors le général Monck, qui commandait en Ecosse, avait travaillé à redresser le trône de Charles Stuart.

Il s'était avancé vers Londres avec douze mille soldats, sans rencontrer aucun obstacle sérieux. Là, il n'avait trouvé que l'ombre de tous ces pouvoirs nés de l'anarchie, et, se déclarant républicain, il s'était fait nommer généralissime de l'armée; puis il était venu lui-même ouvrir à Charles II les portes de son royaume.

Ainsi Louis XIV envoyait féliciter le roi d'Angleterre qui venait, non pas de reconquérir, mais de reprendre tranquillement le pouvoir, sans aucune effusion de sang. En débarquant à Douvres, ce prince avait embrassé Monck qui l'attendait sur le rivage et lui avait dit gracieusement, en lui montrant la foule ivre de joie : *Où sont donc mes ennemis ?* Et ce peuple qui avait assassiné le

(1) Cette compagnie, dite des petits mousquetaires, fut montée en 1665 : elle n'eut un rang égal à celui de la première qu'en 1665, époque à laquelle le roi s'en fit aussi capitaine.

(2) J'eusse eu besoin, dit d'Artagnan, de la bourse de M. Fouquet pour la dépense que je fus obligé d'y faire. J'avais pour vingt pistoles seulement de rubans sur mon cheval, et comme j'étais paré, sans comparaison, ni plus ni moins qu'un autel de confrérie, il me fallut avoir recours à mes amis pour y subvenir.

(Mémoires de d'Artagnan, t. III, p. 456.)

(1) L'entrée triomphante de Leurs Majestés dans la ville de Paris, p. 4662.

père crut devoir adorer le fils, parce qu'il était spirituel, affable, insinuant, parce qu'il avait été malheureux et qu'il était roi.

Charles II était assis depuis moins de quatre mois sur le trône sanglant des Stuarts, quand d'Artagnan arriva à la cour d'Angleterre.

L'un des premiers actes de ce prince avait été de chasser M. de Bordeaux qui s'était opposé à son rétablissement. Cependant, comme Mazarin avait désavoué la conduite de l'ambassadeur, Sa Majesté Britannique reçut avec affabilité et avec tous les honneurs dus à son rang, le comte d'Artagnan (1), envoyé extraordinaire, chargé de lui remettre les lettres de félicitations du roi de France.

Mais si le souverain traita avec considération l'ambassadeur d'un prince pour lequel « il avait conçu beaucoup d'estime, » le fils de Henriette de France ne voulut écouter aucune des propositions de Mazarin. Vainement d'Artagnan exagéra l'une après l'autre toutes les qualités d'Hortense; vainement il parla de sa beauté avec entraînement, avec passion, Charles resta calme. Néanmoins, il porta une grande attention aux paroles de l'envoyé, puis il lui dit :

— Comte, le portrait que vous venez de me tracer est admirable, et, dans toute autre circonstance, je m'empresserais de voir celle dont vous venez de parler avec un tel accent de vérité; je voudrais juger par moi-même si elle mérite les éloges que vous lui donnez. Mais cela est impossible : il s'agit de la nièce de Mazarin.

— Je n'ignore pas, sire, répondit aussitôt d'Artagnan, combien la condition de Son Eminence est éloignée d'un sang royal; je sais aussi quel grand honneur ce serait pour la nièce du cardinal si elle était appelée à partager la couche de Votre Majesté. Cependant je n'ai pas craint de me faire le négociateur de cette union, parce que je ne parle pas seulement d'une femme belle et bonne, mais d'un ange de douceur, ignorant encore les intrigues de la cour et capable de donner à Votre Majesté tout le bonheur qu'elle mérite.

— Nous n'en sommes pas encore à la question de mésalliance, reprit le roi; laissons-la donc de côté... Je refuse la main d'Hortense Mancini, dont j'apprécie comme vous les heureuses qualités, parce qu'elle a le malheur d'appartenir à un homme qui m'a indignement trompé... J'ai de la mémoire, comte, et je me rappelle que le cardinal Mazarin m'a déjà offert une de ses nièces en promettant d'employer, s'il le fallait, les forces de la France pour me rendre la couronne tombée de la tête sanglante de mon père! Je sais aussi qu'à cette époque il négociait pour allier sa famille à celle du régicide Cromwell. La même femme était proposée au fils du roi mort sur l'échafaud et au fils de l'assassin de Charles Stuart. Vous le savez mieux que personne, comte! je dis la vérité.

Il n'y avait pas moyen de tromper le roi qui paraissait connaître la politique du cardinal. D'Artagnan crut donc prudent d'éviter toute réponse qui pourrait se rattacher à son dernier voyage en Angleterre, et il se contenta de parler de la dot offerte par Mazarin.

— Et comment voulez-vous, comte, dit aussitôt le roi, que je puisse accepter l'argent de votre cardinal? Il faudrait pour cela oublier que c'est un bien volé à la France.

D'Artagnan pensait comme le roi : il se garda de le contredire. Charles II continua :

— Ah! tenez! ne me parlez plus de cela... cette alliance est impossible. Tous les millions du monde, toute la beauté de la femme n'effaceraient point à mes yeux cette souillure : elle serait la nièce de Mazarin!... Avec

(1) Il avait pris ce titre lors de sa nomination au grade de sous-lieutenant des mousquetaires. L'État de la France donne ainsi ses armes : « Artagnan porte écartelé au premier et au quatrième, d'argent à l'aigle éployée de sable; au deuxième et au troisième, de gueules au château d'argent flanqué de deux tourelles de même, qui est de Castelmor.

« Une couronne de comte et deux palmes à l'entour de ses armes. »

moi, il fut fourbe et dissimulé... il fut assez faible pour s'effrayer des menaces de Cromwell, et assez lâche pour me chasser, moi, proscrit, de la France qui m'avait donné un asile après la bataille de Worcester. Mais son plus grand crime à mes yeux, celui que je ne lui pardonnerai jamais, c'est d'avoir fait souffrir à la reine d'Angleterre toutes les privations de la misère; c'est d'avoir, pour satisfaire son avarice, refusé le nécessaire à la fille de Henri IV, à ma mère!

Une larme brilla dans l'œil du roi à ce souvenir du passé, et il resta un instant triste et silencieux; mais il congédia d'Artagnan en lui disant avec fermeté :

— Adieu, comte; qu'il ne soit plus question de ceci entre nous!

Toutefois, Charles II ne reporta pas la haine qu'il avait vouée au cardinal sur son envoyé, et plusieurs fois il chercha à retenir à sa cour le comte d'Artagnan dont il connaissait l'esprit et l'intelligence. Mais d'Artagnan aimait trop la France, et il n'avait jamais eu assez à se louer de ses rapports avec les Anglais pour désirer de vivre parmi eux. Aussi repoussa-t-il toutes les avances qui lui furent faites. Les propositions les plus belles, les offres les plus séduisantes le trouvèrent inaccessible. Il remercia le roi de l'honneur qu'il lui faisait; mais il le pria toutefois de l'excuser s'il refusait un haut rang à la cour d'Angleterre. Il avait juré de ne servir que le roi de France.

Pendant son court séjour auprès de Charles II, d'Artagnan fut invité à toutes les fêtes que la noblesse donnait au nouveau roi. Son caractère officiel, son titre, son rang le faisaient rechercher; sa physionomie ouverte, animée, son humeur enjouée, ses manières nobles et distinguées le faisaient aimer. Les femmes surtout remarquaient sa taille élancée, ses yeux vifs et son visage fier et jeune encore malgré ses trente-huit ans. Bientôt il fut le point de mire de toutes les coquettes de Londres.

D'Artagnan n'était ni froid ni méchant. S'il était inconstant, il n'était point pervers, et jamais il n'avait trouvé de plaisir dans les lamentations d'une femme. Mais malheureusement alors, il se souvint de milady^{***}, cette femme sans cœur, ce démon caché sous l'extérieur le plus séduisant, qui avait détruit ses premières illusions, qui l'avait livré tout entier au désenchantement; il se souvint encore de cette Anglaise si belle, la maîtresse de M. de Bordeaux, pour laquelle il avait fait des bassesses, pour laquelle il s'était avili enfin.

Ces pensées le poursuivaient, ces souvenirs lui faisaient mal; il se disait que les Anglaises n'avaient sans doute pas d'âme, et il les voyait toutes méprisables. Or, quand il se vit en butte aux attentions et aux agaceries des femmes de la cour, il songea qu'il serait beau d'échauffer un cœur d'Anglaise, d'y appeler une vraie passion, d'y puiser toutes les joies qu'il pourrait en retirer et de la rejeter ensuite, de la laisser seule avec son amour.

C'était plus que de la vengeance, c'était de la haine pour les Anglaises!

Cette résolution une fois prise, d'Artagnan chercha sa proie parmi toutes ces femmes occupées de lui, et son œil s'arrêta sur la plus indifférente.

Elle était belle, mais pâle et fatiguée. Pourtant son visage portait vingt-cinq ans à peine. Ses yeux, ordinairement pleins de langueur, s'animaient parfois d'un éclat extraordinaire; mais c'était un rayon de lumière qui inondait une tête ravissante et la replongeait aussitôt dans l'ombre. Pour un physionomiste ou pour un amoureux, cette femme souffrait de quelque peine de cœur. Pour ceux qui la connaissaient, elle succombait à un mal plus horrible que les plus cruels chagrins : lady Jane Bruce se mourait d'ennui.

Mariée au sortir de l'enfance, elle avait trouvé un époux jeune encore, mais usé par d'anciennes débauches, et qui n'avait jamais eu un mot de tendresse pour elle. Constamment occupé de satisfaire son ambition, il ne songeait point aux trésors qu'il aurait pu amasser dans ce cœur plein de douceur et de patience, et il ou-

bliait sa femme. Aussi, Jane se laissait vieillir dans l'habitude de la vie de famille, et comme les passions n'avaient pas secoué leur sommeil chez elle, elle succombait à l'ennui.

Pour un homme aussi habile, aussi habitué aux succès que d'Artagnan, ce fut l'œuvre de peu de jours que la conquête d'une pareille femme. Il était si passionné, sa voix était si douce et si émue; il avait l'air si noble, si franc, que l'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter. Puis les hommes vantaient si souvent les rares qualités de son esprit, et les femmes l'enviaient tant enfin, que Jane se sentit heureuse d'être aimée par le brillant mousquetaire.

Du plaisir d'être aimée au bonheur d'aimer le chemin n'est pas long. Jane sourit d'abord aux premiers mots d'amour qu'elle entendit. Ce langage était si nouveau pour elle! Puis, confiante, elle crut entrevoir un autre monde, une vie d'extase et de bonheur dans les tableaux magiques que d'Artagnan déroulait sous ses yeux; elle succomba... mais elle succomba heureuse de donner tout le bonheur dont elle était altérée.

Bientôt le visage de Jane, véritable miroir de son âme, fut un livre ouvert à tous les yeux.

Dès qu'elle eut donné son cœur, ses joues se couvrirent d'un rose charmant: l'amour la rattachait à la vie. Chacun admira ses traits de la plus irréprochable harmonie. Ses cheveux blonds comme les cheveux de la tête d'un enfant, ornaient un front d'une blancheur, d'une pureté inexprimables et tombaient en boucles sur un cou d'ivoire. Ses yeux étaient pleins de regards suaves, et ses lèvres, si pâles jadis, semblaient s'être colorées sous le feu de mille baisers. Tout cela existait bien auparavant, mais c'était un corps sans vie.

D'Artagnan avait animé ce beau corps.

Jane, autrefois insouciant, insensible, ne portait plus les traces de cette indifférence, de cet ennui qui lui rougeaient le cœur. Pour elle, plus de mélancolie chargée; elle prenait goût aux choses qu'elle négligeait jadis sans les comprendre. Elle s'enivrait aux séductions des plaisirs et des fêtes, parce que son amant y paraissait heureux; enfin, chaque fois qu'elle voyait d'Artagnan, il lui semblait plus grand et plus beau, et ses yeux amoureux s'arrêtaient sur lui avec plus de charme.

Quant au mousquetaire, il ne voyait dans tout cela qu'une intrigue, un souvenir de plus ajouté à ses souvenirs. Il avait mis trop de calcul dans son entreprise pour éprouver de l'amour.

D'Artagnan avait voulu se faire aimer pour pouvoir dire un jour à une Anglaise ce que milady *** n'avait pas craint de lui dire: « Non, je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé. » Il avait juré de rendre le mal pour le mal. Mais il avait le cœur bon ou plutôt faible avec les femmes. Un jour il se sentit heureux d'être aimé.

Alors, et du moment où il fut certain d'avoir éveillé un amour si pur, quand il comprit cette âme vierge qui se donnait à lui, toutes ses résolutions l'abandonnèrent. Il oublia ses haines, les douleurs de sa jeunesse; il ne vit plus qu'une femme qui allait souffrir, et il n'osa point accomplir sa vengeance.

Quelque temps avant de quitter l'Angleterre, il prépara son amante à une séparation, mais il ne voulut pas faire cette séparation éternelle: le coup eût été trop cruel. Il ne put se décider non plus à lui laisser entrevoir qu'un homme pouvait copier la passion et feindre le bonheur comme il l'avait fait. Et ce fut encore avec des paroles d'amour, avec des baisers de feu qu'il parla de son prochain départ.

— Oui, disait-il, Jane, je reviendrai pour vous, pour vous seule. Aujourd'hui l'honneur m'appelle, car j'ai juré d'obéir au roi de France. Mais dès que je serai libre, quand la guerre me laissera en repos, j'arriverai près de vous, et mon empressement à regagner l'Angleterre vous prouvera, mon amie, que je ressens cet amour que l'on n'éprouve pas deux fois dans la vie. Oh! j'en suis sûr, Jane, rien n'effacera votre souvenir de mon cœur!

Jane, habituée à la résignation, se soumettait à tout; son regard seul répondait à son amant, et, confiante, elle espérait. Elle était trop sincère dans son affection pour soupçonner tant de duplicité. — Elle disait même ce qu'elle ferait éloignée de celui qu'elle aimait; elle comptait le temps probable de la séparation, et d'Artagnan, toujours maître de lui, entretenait son erreur.

Enfin l'envoyé du roi de France prit congé de Charles II; il quittait pour toujours l'Angleterre!

En s'éloignant de sa maîtresse, d'Artagnan crut beaucoup faire de ne pas lui dire qu'il ne l'avait point aimée, et intérieurement il se félicitait d'avoir réveillé ce cœur qui jusqu'à lui n'avait éprouvé aucune sensation. Cette pensée lui faisait trouver son action moins coupable; il était convaincu qu'il avait donné la vie à une âme.

Etrange erreur de jugement! d'Artagnan ne pensa pas un instant que l'âme allait tuer le corps! Il ne songea pas non plus qu'il avait été faible, égoïste et parjure. Il fut faible, en éprouvant un sentiment de bienveillance pour celle qu'il voulait faire souffrir. Il fut égoïste, parce qu'en ne traitant pas cette femme comme il l'avait projeté, il se disait qu'il n'aurait point à subir des reproches, qu'il éviterait la vue des larmes, et pourtant il sacrifiait une femme! Enfin, il fut parjure, parce qu'il n'eut pas la force de tenir son serment.

S'il fût devenu amoureux, d'Artagnan eût été pardonnable; mais il n'aima point. Son besoin de vengeance, son désir de rendre le mal pour le mal avortèrent, et il se conduisit tout simplement comme il avait déjà fait, comme il aurait encore fait à la cour de France. Seulement cette fois il avait échauffé une âme de feu endormie dans un corps d'ange.

Jane espéra quelque temps, puis un jour vint où elle apprit que son amant ne songeait plus à elle. Il vivait heureux, disait-on, près d'une autre femme: d'Artagnan avait entièrement oublié l'amour qu'il avait fait naître à Londres!

Après une pareille déception, lady Bruce sentit le froid de la mort qui se glissait dans son cœur. Bien loin de ressembler à beaucoup d'autres femmes, elle ne songea pas à calmer sa douleur, elle ne jeta pas un cri de désespoir. Résignée, comme avant son réveil, elle attendit son sort, sans haine, sans reproche pour celui qui l'avait abandonnée. Après avoir aimé, Jane ne sut que mourir!

IV

En arrivant en France, et après sa visite au roi, d'Artagnan se hâta de se rendre auprès de Mazarin, alors malade à Vincennes. Comme on le pense bien, il se garda de rapporter au cardinal les paroles du roi d'Angleterre, et il déguisa le refus de Charles II sous une apparence de raison d'Etat. Il dit à Mazarin que le nouveau souverain ne voulait prendre une femme « que de la main de son parlement. »

Jusqu'au retour de d'Artagnan, le cardinal avait conservé l'espoir, espoir partagé du reste par la reine Henriette, de marier sa nièce au roi d'Angleterre. Et cette union pouvait paraître probable; elle eût même été possible. Tout le monde savait la forte dot que le ministre avait promise; et le frère du roi, le duc d'York, venait, en outre, de lui donner l'exemple d'une union disproportionnée, en épousant la fille du lord chancelier.

Mais quand le cardinal fut convaincu de l'impossibilité où il était de contracter l'alliance de sa famille avec une maison royale, il en revint à une idée qu'il avait eue jadis: il résolut de faire revivre le nom de Mazarin.

Malade depuis longtemps, ne soutenant sa santé que par les secours de la médecine et du charlatanisme, le cardinal se hâta d'en finir avec les mariages. Hortense

Mancini, sa nièce bien-aimée, qui avait eu l'espoir d'une couronne, fut mariée au fils du maréchal de la Meilleraye, auquel il donna les duchés de Réthel et de Mayenne, à condition qu'il prendrait le nom et les armes de Mazarin. Huit jours après avoir uni sa parenté à celle de Richelieu, le cardinal mourut le 9 mars 1661, comme son prédécesseur, entouré des seigneurs de la cour, laissant pour légataire universel de son immense fortune le nouveau duc Mazarin.

Les historiens sont aussi peu d'accord sur Mazarin que sur Richelieu. Les uns l'ont présenté comme un homme d'Etat du premier ordre, les autres comme un ministre médiocre, dont toutes les combinaisons furent autant de fourberies. Ces deux jugements nous paraissent également faux. Le cardinal Mazarin eut moins de génie et moins d'énergie que Richelieu, mais il connut mieux les hommes. Celui-ci tuait, celui-là corrompait.

Dans sa politique, Mazarin employa toujours la finesse, l'adresse et la patience; et sa politique fut souvent heureuse. Il montra du courage dans certaines circonstances; dans d'autres, il fut calme, plein de mesure et de prudence. En outre, Mazarin n'était ni méchant ni porté à la vengeance. Après la longue persécution qu'il avait éprouvée durant les troubles de la Fronde, il ne fit sentir à personne l'effet de son ressentiment. Il montra même un esprit au-dessus de son siècle, en laissant passer les sarcasmes, les railleries et les murmures.

Un grand défaut, l'ambition, amena chez lui un grand vice, une avarice extrême; et cette avarice le poussa à perdre Fouquet dans l'esprit du roi. Mais, dans sa pensée, il voulait seulement éloigner le surintendant des finances, et jamais, s'il eût vécu, il n'eût demandé sa mort, comme Colbert la demanda un peu plus tard. Enfin, Mazarin mourut sinon estimé, du moins ayant racheté une partie du mépris qu'on avait pour lui. Le traité des Pyrénées, ce chef-d'œuvre de sa politique, avait beaucoup fait oublier.

De la mort de Mazarin date un règne nouveau, pour ainsi dire, dont d'Artagnan ne tarda pas à ressentir l'influence.

Jusqu'alors Louis XIV n'avait été qu'un roi de théâtre, élevé dans l'éloignement des affaires. Le cardinal gouvernait en son nom, et le roi ne voulait pas lui retirer les rênes de l'administration. Mais, à la mort du ministre, Louis XIV résolut d'être le seul maître. Malheureusement, avec de bonnes dispositions et un esprit capable de se former, il crut gouverner en n'écoutant que ses ministres, en ne voyant que par leurs yeux, et en s'interdisant ainsi tout autre moyen de connaître la vérité. Et s'il partagea la gloire de son siècle, en y contribuant de sa volonté souveraine, disons aussi qu'il se souvint des honneurs, des droits et des plaisirs de la royauté, plus souvent que de ses devoirs.

Au commencement du règne réel de Louis XIV, l'étiquette, le faste, la grandeur d'apparat, succédèrent à la corruption et à la mesquinerie qu'on voyait depuis dix-huit ans; la dignité, la noblesse et la splendeur du trône ne permirent plus aux vices de s'ébattre aussi librement que par le passé; enfin la générosité du monarque remplaça la honteuse cupidité du ministre, et le roi commença à mettre un frein à la vénalité des charges.

A peine le cardinal eut-il fermé les yeux, que son neveu, le duc de Nevers, voulut vendre sa charge de capitaine-lieutenant et se retirer à Rome. D'Artagnan trembla à cette nouvelle; il craignit que la présence d'un autre capitaine ne le fit retomber au second rang. Mais le roi ne consentit pas à la demande du duc. Il réglait en ce moment l'organisation de sa maison militaire, et il voulait se réserver le droit de disposer lui-même des charges dont la vente lui paraissait un abus.

Louis XIV avait aussi résolu de réformer les finances, comme il était décidé à établir la discipline parmi ses troupes.

Pour arriver à ce résultat, en matière de guerre, il consultait chaque jour le Tellier, « homme fort sage et fort judicieux, » qui se faisait assister de son fils, Michel-

François le Tellier. Ce jeune homme, connu depuis sous le nom de marquis de Louvois, et sur lequel son père fondait les grandes espérances qu'il réalisa plus tard, était alors « assez méchant sujet et d'un esprit pesant d'apparence. » On le voyait aussi « fuyant le travail, aimant le plaisir par-dessus toutes choses, et, pour tout dire en un mot, débauché jusques à l'excès. »

Quant à celui auquel il s'adressait pour les finances, c'était l'ancien bras droit de Mazarin, Jean-Baptiste Colbert, « homme sans science et sans érudition, mais qui avait cela de commun avec le roi, que, quoiqu'on ne lui eût jamais rien fait apprendre, il en savait plus mille fois que quantité d'autres qui avaient passé leur jeunesse ou chez les jésuites ou dans d'autres écoles. »

Colbert, alors simple conseiller d'Etat, avait été d'abord commis, puis secrétaire du cardinal. Il commença d'abord par faire reconnaître à Louis XIV le mauvais ordre dans lequel étaient les finances; ensuite, comme le roi l'appelait à lui donner ses conseils, il lui présenta ses nouvelles idées. Alors il exposait avec force ses opinions, et il montrait ce qu'on devait entreprendre pour réprimer l'avidité insatiable des gens d'affaires qui ruinaient à cette époque le peuple et le roi.

Louis écoutait avec attention et plaisir les projets de l'homme dont Mazarin, à son lit de mort, lui avait vanté les talents pour l'administration des finances et pour le gouvernement; il se faisait expliquer ses moyens de réforme, il les approuvait, et il promettait de les mettre bientôt à exécution. Souvent alors il prenait avis du surintendant auquel il demandait des états de situation; mais presque toujours les chiffres de Fouquet étaient détruits par les objections de Louis XIV.

C'était Colbert qui, consulté par le roi, dictait ces observations. A ses yeux, Fouquet était un rival dont il fallait se défaire, un rival dont il voulait à tout prix occuper la place.

Un homme moins habile ou moins ambitieux eût reculé devant les obstacles. Colbert, au contraire, voulut les surmonter, il profita de ce qui faisait la puissance du surintendant pour le perdre: il le frappa dans sa force. Pour cela, il rappelait au roi ce que Mazarin lui avait dit de Fouquet; puis il lui montrait ses immenses richesses amassées en peu d'années; enfin il lui représentait le château de Belle-Isle, que Fouquet venait de faire fortifier, comme un lieu d'asile et de refuge pour les mécontents et comme une atteinte portée à ses droits de souveraineté.

Longtemps Fouquet ignora l'ennemi acharné qu'il avait auprès de Louis XIV. Après la mort de Mazarin, « ne sachant, dit Choisy dans ses Mémoires, tout ce que le cardinal mourant avait dit au roi sur son chapelet, » il avait conçu le projet de remplacer le ministre. Il ignorait aussi qu'il était un obstacle à l'ambition d'un homme élevé à l'école du cardinal.

Vivant ainsi en parfaite sécurité, Fouquet donna au roi et aux deux reines, dans son château de Vaux, une fête où il déploya une magnificence vraiment royale (17 août 1661). Mais Colbert profita encore de cet étalage de luxe pour le montrer comme une preuve des dilapidations du surintendant, et il froissa l'amour-propre du prince en lui représentant qu'il lui serait impossible de faire une dépense pareille.

Cependant Fouquet, grand et généreux, ne pouvait manquer d'amis. Procureur général du parlement de Paris depuis 1650, il avait acquis de l'ascendant et une grande influence sur les membres de sa compagnie. Puis, appelé par la reine mère à l'administration des finances en 1655, il avait offert sa bourse à tous ceux en qui il reconnaissait quelque mérite. Depuis lors, il venait au secours des courtisans peu riches quand ils voulaient acheter quelque charge, et il leur faisait même des pensions sur sa cassette.

Entouré de tant de gens qui étaient ses obligés, Fouquet devait en trouver quelques-uns qui eussent pour lui, sinon de l'affection, du moins un peu de reconnaissance. Aussi, malgré le mystère dont s'entouraient les

artisans de la perte de Fouquet, le surintendant fut-il averti, au milieu de sa brillante fête, des complots qui se tramaient contre lui; aussitôt il résolut de les déjouer.

Le même jour, en présence de toute la cour, il remit entre les mains du roi l'acte de donation du château de Vaux et de ses dépendances au futur dauphin de France. Ce château lui avait coûté plus de dix-huit millions, et il en avait dépensé six pour la fête qu'il donnait au roi.

Après ce coup de politique et de courtesan, Fouquet reprit son assurance et son espoir de devenir premier ministre; puis, comme on lui conseillait d'abandonner sa charge de procureur général, qui ne pouvait aller avec le titre dont le roi voulait l'honorer, il se hâta d'en traiter avec M. de Harlay au prix de quatorze cent mille livres, qu'il versa aussitôt dans les caisses du roi.

Louis XIV n'avait fait pousser le surintendant à se démettre de cette charge, que parce que le cardinal lui avait conseillé, avant de mourir, « de ne rien entreprendre qui pût donner sujet au parlement de s'opposer à ses volontés. » Or, dès qu'il fut informé de la démission de Fouquet, il résolut de le faire arrêter; mais il craignit le tumulte qui pourrait résulter de cette arrestation dans Paris. Alors il fit répandre le bruit d'un voyage à Nantes. Il voulait, disait-il, visiter les côtes de Bretagne pour y faire bâtir un port où les vaisseaux fussent en sûreté; il désirait aussi savoir par lui-même ce que décideraient les Etats de la province alors assemblés. Mais, en réalité, il voulait s'approcher de Belle-Isle, et s'assurer de cette place, dans laquelle il craignait que Fouquet ne parvint à se retirer.

La cour, qui séjournait depuis quatre mois à Fontainebleau, quitta cette résidence le 29 août 1664, et Fouquet la suivit à Nantes.

Le 3 septembre suivant, le roi se fit rendre compte de l'état de la compagnie des mousquetaires qu'il voulait, disait-il, passer en revue; et comme d'Artagnan regrettait que les brigadiers et maréchaux des logis fussent malades, à l'exception de M. de Saint-Mars, Louis XIV lui dit :

— N'importe, tenez-vous prêt à faire ce que je vous commanderai. Bientôt j'aurai besoin du dévouement des mousquetaires, et je compte sur leur fidélité et sur la vôtre, monsieur d'Artagnan! Avant peu, vous recevrez mes ordres. Mais, en attendant, je vous autorise à vous adjoindre MM. du Clavaut et Mauperthuis, dans le cas où vous auriez trop de malades dans la compagnie.

Le soir même, d'Artagnan reçut un billet de Colbert qui le priait de passer chez lui le lendemain matin. Le conseiller d'Etat le prévenait qu'il avait à lui parler au nom du roi.

D'Artagnan fut exact au rendez-vous.

— Monsieur le comte, lui dit Colbert, Sa Majesté m'a chargé de vous avertir qu'elle voulait vous confier une mission fort délicate, et elle compte sur votre exactitude et sur votre fidélité pour la remplir.

Cet exorde n'apprenait rien encore à d'Artagnan. En conséquence, il se contenta de répondre par des protestations de reconnaissance et de dévouement au roi.

— Il s'agit, continua Colbert, d'arrêter demain M. le surintendant, lorsqu'il sortira du conseil, et de le garder à vue jusqu'à nouvel ordre.

D'Artagnan fut un moment troublé en entendant ces mots, mais il se remit bientôt et répondit :

— C'est sans doute un grand honneur pour moi d'avoir été choisi par le roi pour remplir une semblable commission; mais je lui eusse encore été plus obligé, s'il eût jeté les yeux sur une autre personne pour s'en acquitter.

— Seriez-vous pensionnaire de M. Fouquet? dit alors Colbert d'un ton railleur.

— Sachez, monsieur, reprit d'Artagnan avec calme et dignité, que si nous avons été tous deux domestiques de M. le cardinal, je n'ai jamais été pensionnaire de personne, et que je ne le serais que du roi... Si je viens de montrer de la répugnance à me charger de cette arrestation, c'est que M. Fouquet a voulu me compter au nom-

bre de ses amis; c'est parce que j'ai refusé ses offres, pensant qu'il était indigne d'un cœur loyal de servir deux personnes à la fois; c'est enfin parce que je crains que l'on m'accuse d'avoir sollicité cet ordre pour me venger des petites insultes que m'a faites M. Fouquet depuis ce moment.

Les paroles généreuses de d'Artagnan ne trouvèrent nul écho dans le cœur de Colbert. Il dit au commandant des mousquetaires que Fouquet avait commis plusieurs crimes dont Sa Majesté avait résolu de le punir; puis, comme d'Artagnan paraissait ne pas croire à la culpabilité de Fouquet, Colbert leva ses scrupules en l'assurant de la justice du roi qui ne laisserait pas condamner un innocent; enfin il lui parla de la volonté du prince.

— C'est bien! monsieur, reprit d'Artagnan, je ferai mon devoir, et Sa Majesté, qui connaît mon zèle, verra bientôt si aucune considération est capable de m'arrêter, quand il s'agit de la servir... Veuillez me remettre l'ordre en vertu duquel je dois agir.

— Sa Majesté vous le donnera elle-même, répondit Colbert... Soyez demain au lever du roi, il vous communiquera ses ordres; mais, jusque-là, pas un mot de ce que vous venez d'apprendre.

Le conseiller d'Etat et le sous-lieutenant des mousquetaires se séparèrent à ces mots, le premier, joyeux et presque sûr de tenir la place du surintendant, le second, triste et préoccupé, malgré son calme apparent.

V

Le lendemain, d'Artagnan assistait avec bon nombre de seigneurs au lever de Sa Majesté Louis XIV. Dès que le roi le vit, il lui dit, avec ce ton affable et doux qu'il savait prendre au commencement de son règne :

— Eh bien! monsieur d'Artagnan, nos mousquetaires commencent-ils à suivre nos règlements? Assistent-ils tous aux manœuvres et aux exercices? Je veux que ces messieurs sachent que nul ne doit manquer aux appels.

— Sire, répondit d'Artagnan, les ordonnances de Votre Majesté sont exactement suivies, le service se fait avec zèle dans votre compagnie, et j'ai rarement occasion de punir une infraction à la discipline.

— N'oubliez pas de dire ceci à messieurs les mousquetaires : A l'avenir nous ne leur accorderons de l'emploi dans nos troupes et nous ne leur donnerons des compagnies, que d'après le rapport que vous nous ferez de leur exactitude et de leur conduite... C'est toujours vous aussi qui nous guiderez pour leur avancement dans notre compagnie.

— Puisque vous daignez, sire, me rappeler une autorisation dont j'ose à peine faire usage, Votre Majesté me permettra-t-elle de lui demander la charge de maréchal des logis pour M. de Saint-Léger... Cet officier, nommé brigadier à cause de son courage, est sans fortune, et Votre Majesté, habituée à faire le bien, en écoutant ma requête, aura fait un heureux de plus.

— Nous serons toujours charmé de vous faire plaisir, monsieur d'Artagnan, et nous ferons expédier cette commission;... et puisque M. de Saint-Léger est sans fortune, nous ajouterons à son brevet une ordonnance de dix mille écus.

A ce moment, le roi parut chercher quelqu'un dans le groupe des seigneurs qui se tenaient à distance, et, montrant un gentilhomme à la pose noble et fière, il continua en s'adressant à d'Artagnan :

— Tenez! voilà M. de Mauperthuis, ancien capitaine du régiment de notre cousin le cardinal — et dont nous vous avons parlé — qui nous demande une casaque de mousquetaire... Est-ce possible?



Fouquet.

— Sire, les cadres de la compagnie sont remplis, et nous avons plus de cinquante surnuméraires à la suite; mais Votre Majesté ne doit trouver rien d'impossible, et son désir...

— Nous y songerons, interrompit le roi.

Et entraînant d'Artagnan dans l'embrasement d'une croisée, il lui dit à voix basse :

— M. de Colbert vous a-t-il parlé?

— Oui, sire, répondit d'Artagnan. Il m'a dit que je devrais arrêter M. Fouquet, et que j'eusse à en venir prendre les ordres de Votre Majesté.

— Puisqu'il en est ainsi, reprit le roi, je n'ai plus à vous dire que de bien vous acquitter de votre commission. Dès à présent, veillez sur M. le surintendant; ne le laissez parler à personne aussitôt que vous vous serez emparé de lui, et faites-moi prévenir par M. de Mauperthuis, dès que vous l'aurez mis en lieu de sûreté.

Et, lui remettant un papier, il ajouta :

— Vous le conduirez à Angers... en voici l'ordre.

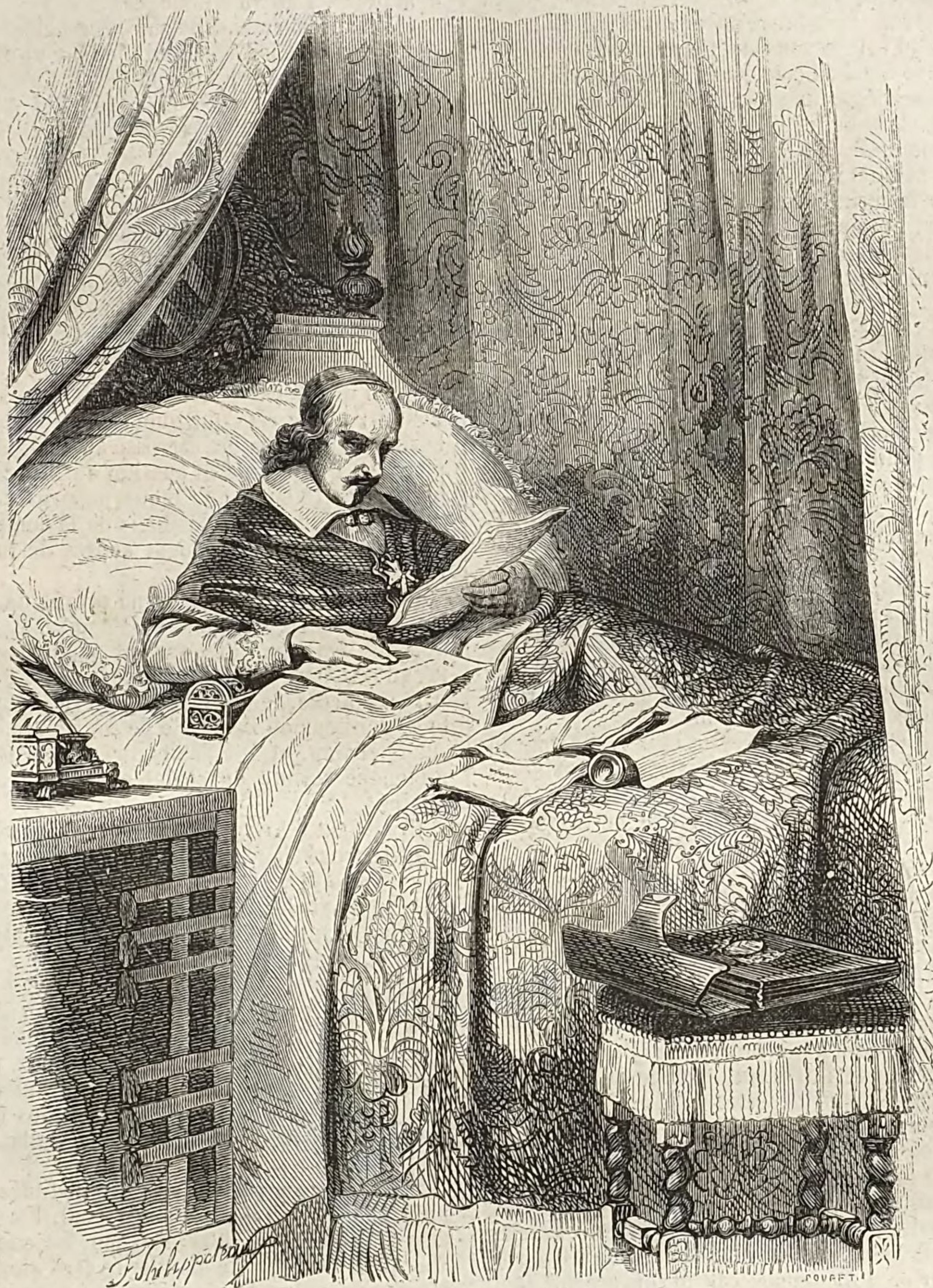
Puis, se tournant vers les courtisans, il dit :

— Nous venons de parler de vous, monsieur de Mauperthuis... Suivez M. d'Artagnan, et exécutez les ordres qu'il vous transmettra.

Mauperthuis et d'Artagnan saluèrent et se retirèrent sans perdre de temps.

Cependant, dès le matin, quelques amis de Fouquet avaient eu des indices de ce qu'on tramait contre lui, et lui avaient conseillé de se sauver promptement; mais il méprisa ces avis. Il avait trop de grandeur d'âme pour croire à tant de lâcheté et d'hypocrisie. En vain on lui montrait les mousquetaires et les gardes qui se promenaient autour de sa demeure, il ne voulut rien croire.

Entouré de gens qui cherchaient à lui persuader qu'on en voulait à sa liberté, le surintendant s'habillait



Le cardinal Mazarin.

pour se rendre au conseil, selon sa coutume, lorsqu'il reçut un billet (1). Par ce billet, on l'avertissait que toutes les mesures étaient prises pour l'arrêter, et que le roi en avait donné l'ordre au comte d'Artagnan, commandant de la compagnie des mousquetaires. On lui conseillait de faire entrer un domestique dans sa chaise, d'en tirer les rideaux et de l'envoyer ainsi au château. On ajoutait qu'il verrait ainsi le projet formé contre lui, et qu'il pourrait prendre ses mesures pour échapper au péril qui le menaçait.

A cet instant, Fouquet eut un moment de crainte, mais cette crainte se dissipa bientôt, et, négligeant encore cet avis, il alla dans sa chaise au château.

Le conseil dura plus de deux heures, pendant les-

(1) Les Mémoires de d'Artagnan disent que cet avis vint de madame Duplessis-Bellière.

quelles le roi l'interrogea sur des affaires dont il avait eu seul connaissance. Il craignait de ne pouvoir en obtenir aucun éclaircissement après l'arrestation du surintendant.

Lorsque le conseil fut fini, Fouquet descendit de l'appartement du roi par le grand escalier du château. Il marchait environné de nombreux courtisans qui semblaient se disputer l'honneur d'en être regardés, lorsqu'il vit d'Artagnan causant avec Mauperthuis et qu'il aperçut plus loin quelques mousquetaires « dispersés deux à deux, sans faire semblant de rien. » A ce moment, il se rappela l'avis qui lui avait été donné, et comprit qu'il était perdu.

Cependant les courtisans l'entouraient, et il fut un instant forcé d'entrer dans une des galeries latérales pour s'entretenir avec M. le Tellier. Ainsi placé, il échappait aux regards, et d'Artagnan, qui le crut enfui, envoya

aussitôt prévenir le roi. Mais bientôt il revit Fouquet, distrait et rêveur, s'avancer à grands pas vers sa chaise. Ses domestiques en avaient déjà ouvert la portière, quand d'Artagnan s'avança vers le surintendant et lui dit :

— Au nom du roi, je vous arrête, monseigneur.

Aussitôt cette foule de courtisans qui l'entourait disparut ; il n'en resta pas un pour le consoler ou le plaindre. Tel était alors l'effet d'une disgrâce à la cour. Un seul gentilhomme, M. de la Feuillade, osa lui dire assez haut, avec sa gaieté ordinaire :

— Monsieur le surintendant, n'oubliez pas que je suis votre serviteur, et que je vous suis dévoué à la vie et à la mort, sauf les intérêts de Sa Majesté.

Mais, de ce moment, la Feuillade fut perdu dans l'esprit de Colbert.

Pendant ce temps, d'Artagnan avait fait éloigner la chaise de Fouquet, et il s'appretait à le faire monter dans une autre chaise disposée à cet effet, lorsque le surintendant lui dit :

— J'obéis aux ordres du roi, monsieur d'Artagnan ; mais il m'est pénible de voir que Sa Majesté vous ait chargé d'exécuter ses volontés.

— C'est un plus grand regret pour moi, monseigneur, répondit d'Artagnan, et s'il m'eût été possible d'éviter cette commission, certes je l'eusse fait.

— Oui, reprit Fouquet, je le vois ; mes ennemis vous ont désigné au roi pour mieux assurer ma perte. Ils savent que vous n'avez pas sujet de m'aimer.

— Vous vous trompez, monseigneur, dit alors d'Artagnan. Je n'ai conservé de vous qu'un souvenir, et c'est celui du bien que vous avez voulu me faire.

Comme Fouquet était entré dans la chaise, d'Artagnan donna le signal du départ, et on transporta le surintendant dans la maison d'un chanoine de la cathédrale. C'était là qu'on devait prendre les papiers qu'on trouverait sur lui.

Dès que le roi fut informé de l'arrestation de Fouquet, il écrivit à la reine mère cette lettre intéressante par les détails qu'elle donne et par l'aveu des précautions que le prince prit pour faire arrêter ce ministre qu'on lui avait montré si odieux et si redoutable.

« Madame ma mère, écrivit le roi, je vous ai déjà écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avais donnés pour faire arrêter le surintendant ; mais je suis bien aise de vous mander le détail de cette affaire. Vous saurez qu'il y a longtemps que je l'avais sur le cœur ; mais il a été impossible de le faire plus tôt, parce que je voulais qu'il fit payer auparavant trente mille écus pour la marine, et que d'ailleurs il fallait ajuster diverses choses qui ne se pouvaient faire en un jour. Vous ne sauriez vous imaginer la peine que j'ai eue seulement à trouver le moyen de parler à Artagnan ; car je suis accablé tout le jour par une infinité de gens fort alertes, et qui, à la moindre apparence, auraient pu pénétrer bien avant. Néanmoins, il y avait deux jours que je lui avais commandé de se tenir prêt et de se servir de Duclavaut et de Mauperthuis, au défaut des maréchaux des logis et brigadiers de mes mousquetaires dont la plupart sont malades. J'avais la plus grande impatience du monde que cela fût achevé, n'y ayant plus autre chose qui me retint en ce pays. Enfin, ce matin, le surintendant étant venu travailler avec moi à l'accoutumée, je l'ai entretenu tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, et fait semblant de chercher des papiers, jusqu'à ce que j'aie aperçu, par la fenêtre de mon cabinet, Artagnan dans la cour du château, et alors j'ai laissé aller le surintendant qui, après avoir causé un peu au bas du degré avec la Feuillade, a disparu dans le temps qu'il saluait le sieur le Tellier : de sorte que le pauvre Artagnan croyait l'avoir manqué et m'a envoyé dire par Mauperthuis qu'il soupçonnait que quelqu'un lui avait dit de se sauver ; mais il le rattrapa dans la place de la grande église, et l'a arrêté de ma part sur le midi. Il lui a demandé les papiers qu'il avait sur lui... Incontinent donc l'affaire a été faite. L'on a mis le surintendant dans un de mes carrosses suivi de

mes mousquetaires qui le mènent au château d'Angers, et m'y attendront en relais, tandis que sa femme, par mon ordre, s'en va à Limoges...

« J'ai discoursu ensuite sur cet accident avec des messieurs qui sont ici avec moi ; je leur ai dit franchement qu'il y avait quatre mois que j'avais formé mon projet...

« J'oubliais de vous dire que j'ai dépêché de mes mousquetaires partout sur les grands chemins et jusqu'à Saumur, afin d'arrêter tous les courriers qu'ils rencontreront allant à Paris, et d'empêcher qu'il n'en arrive aucun devant celui que je vous ai envoyé. Ils me servent avec tant de zèle et de ponctualité, que j'ai tous les jours plus sujet de m'en louer ; et, en cette dernière occasion, quoique j'eusse donné plusieurs ordres, ils les ont si bien exécutés, que tout s'est fait en un même temps sans que personne ait rien pu pénétrer (1)... »

Ainsi que nous venons de le voir dans la lettre du roi, Fouquet ne s'arrêta que quelques minutes à Nantes. On le fit monter dans un carrosse après avoir saisi ses papiers, et il fut conduit aussitôt au château d'Angers. Il partit escorté de trente mousquetaires commandés par Saint-Mars, maréchal des logis de la compagnie. D'Artagnan et Mauperthuis étaient auprès de lui dans le carrosse.

Pendant ce temps, le grand prévôt de l'hôtel mettait les scellés sur les papiers de Fouquet et faisait arrêter tous les commis qui l'avaient suivi dans son voyage. Parmi eux était le malheureux, le fidèle Pélisson.

De son côté, le roi envoyait M. de Fourilles sommer le gouverneur de Belle-Isle de se rendre. Celui-ci obéit sur-le-champ, et les bruits que l'on répandait sur une prétendue révolte du surintendant se trouvèrent ainsi dissipés.

Cependant d'Artagnan, suivant les instructions du roi, avait renvoyé Mauperthuis à Nantes pour y prendre de nouveaux ordres. Celui-ci en revint bientôt avec le titre de maréchal des logis des mousquetaires, apportant à son lieutenant l'ordre de conduire le prisonnier à Amboise et de ne pas le quitter un instant.

Quelque temps après, d'Artagnan reçut un nouvel ordre de transporter Fouquet au donjon de Vincennes. C'était là que le surintendant devait attendre l'époque de son jugement. Pendant ce temps, deux mousquetaires gardèrent constamment à vue le prisonnier ; un corps de garde fut établi à sa porte, et, pour plus de précaution, le donjon lui-même fut confié à la vigilance des mousquetaires.

Lorsque la commission spéciale instituée pour juger le surintendant fut installée à l'Arsenal, Fouquet, toujours sous la surveillance de d'Artagnan, fut conduit à la Bastille, dont Besmaux de Montlezun était alors gouverneur. Ainsi, après plus de vingt ans, les deux cadets aux gardes se retrouvaient remplissant encore des fonctions à peu près semblables : l'un était gouverneur d'une prison, l'autre gardien d'un prisonnier.

D'Artagnan montra ses ordres à son ancien camarade, et celui-ci en parut vivement contrarié, car ces ordres ne lui laissaient aucun droit d'inspection sur le prisonnier. Besmaux n'était plus maître chez lui.

Mais ce qui l'affligeait plus encore que la perte du gain qu'il aurait pu faire sur le surintendant, c'était le séjour de d'Artagnan et de ses mousquetaires dans les murs de la Bastille. Besmaux était marié depuis quelques années, et comme il était aussi jaloux qu'avare, il avait acheté ce gouvernement pour y enfermer sa femme. Or, la présence des mousquetaires le faisait trembler.

A son arrivée à la Bastille, Fouquet fut logé dans une assez belle chambre dont la vue donnait sur le bastion placé à droite du chemin, en sortant de la porte Saint-Antoine pour aller dans la grande rue qui conduit au Trône. Cette vue s'étendait aussi sur le faubourg.

D'Artagnan remarqua tout cela d'un coup d'œil. En

(1) *Lettres de Louis XIV*, recueillies par M. Rose, p. 1755.

conséquence, il plaça des sentinelles aux premières maisons à peine éloignées de quatre cents pas, afin qu'on ne pût faire aucun signe au prisonnier. En outre, il visita la chambre avec soin pour s'assurer qu'il n'y avait ni fracture ni trou. Aux deux côtés de cette chambre étaient la cour et le jardin; au-dessous était une autre chambre dont il prit la clef, afin que personne ne pût y entrer; enfin, au-dessus, était la salle de la question, à laquelle il fit mettre une double barre de fer, et l'on n'y pénétra qu'avec sa permission.

Quand toutes ces précautions furent prises, d'Artagnan ne s'en rapporta qu'à la vigilance de ses mousquetaires. Comme à Vincennes, il en plaça toujours deux qui couchaient dans la chambre du surintendant, tandis que les autres veillaient aux portes, aux bastions, au jardin et dans la cour. De cette manière, toute issue était impraticable, toute communication et tout moyen de fuite impossibles.

Pendant toute la durée du procès, d'Artagnan visita tous les jours la chambre du prisonnier. Il visitait aussi la chapelle avant de l'y mener, pour voir s'il ne trouverait pas quelque papier ou quelque signe d'intelligence à la place qu'il occupait; en outre, quand Fouquet allait à la messe, il le faisait marcher devant lui sans laisser approcher qui que ce fût. Enfin il le conduisait à ses juges par une galerie couverte qu'on avait fait faire tout exprès de peur que les autres prisonniers ne le vissent.

Tant de soins, tant de précautions ne venaient pas de d'Artagnan; la volonté royale les lui imposait: sa tête répondait de la tête de Fouquet. Mais, loin de l'accabler de mauvais traitements, il se sentait ému pour lui d'un intérêt indéfinissable; il faisait tout ce qu'il pouvait pour adoucir les rigueurs de sa captivité. Quand il avait quelque mauvaise nouvelle à lui annoncer, il le faisait avec les plus grands ménagements. Ce n'était pas le geôlier lâche et misérable qui insulte sa victime, ce n'était pas le bourreau dur et cruel qui sourit au sang qu'il va verser; c'était l'ami bon et dévoué qui venait consoler le captif. Quand il abordait le surintendant, sa bouche ne prononçait que des paroles affectueuses; quand, par malheur, il était forcé de le rappeler à la réalité, il le faisait toujours avec bonté, avec douceur, avec patience.

D'Artagnan était un cœur généreux! Il comprenait qu'il accomplissait une œuvre sainte, en fortifiant l'âme quand on tuait le corps. Mais quelque pénibles que fussent ses devoirs, il sut les remplir jusqu'au bout; jamais il ne les aurait trahis.

VI

La garde de Fouquet fut une lourde tâche, un bien rude fardeau pour d'Artagnan. Ceux de nos lecteurs qui l'ont suivi avec nous dans sa vie, ceux qui ont pu apprécier son caractère ne sauraient douter de cette vérité; ils comprendront aussi l'ennui et la souffrance qu'il dut éprouver dans une condition qui le privait de la liberté, aussi bien que son prisonnier. Le métier de geôlier ne lui convenait point: il lui fallait l'air et l'espace, et pourtant il était captif! En effet, dans ses nouvelles fonctions, il ne sortait de la Bastille que pour aller à la cour, et sur un ordre du roi qui le mandait, soit pour l'interroger sur Fouquet, soit pour le consulter sur les affaires de la compagnie.

D'Artagnan, comme tous les Béarnais, aimait les plaisirs vifs, bruyants et pleins d'une franche gaieté. Il sympathisait facilement, et la joie des autres se communiquait chez lui avec la rapidité du fluide électrique. Mais la vue des peines excitait également sa sensibilité; il éprouvait une compassion sincère et véritable pour la souffrance. N'ayant jamais goûté une satisfaction intime

et tranquille, il était mécontent du repos, il vivait malheureux en présence de l'infortune. Or, comme la contrainte lui pesait, comme l'ennui le gagnait dans la garde d'un prisonnier, un jour il se plaignit de son sort à Colbert. Les détours et la dissimulation étaient inconnus à d'Artagnan quand il s'agissait de cacher ses peines.

Depuis l'arrestation de Fouquet, Colbert était devenu ministre des finances sous le titre de contrôleur général: celui de surintendant était aboli à jamais. Déjà il annonçait l'homme de génie qui, par son zèle, son économie, son administration vigilante, devait diminuer les charges du peuple, enrichir le trésor, faire revivre le commerce, et arrêter les maux qui désolaient la France depuis si longtemps.

Louis XIV adoptait toutes ses réformes, tous ses projets, parce qu'ils tendaient toujours au bien de l'Etat. Enfin le roi l'aimait parce qu'il voulait rétablir l'ordre et supprimer les abus. Aussi d'Artagnan, qui savait la faveur dont jouissait Colbert, s'était-il adressé à lui; mais le ministre le renvoya au roi. Alors, sans balancer, le sous-lieutenant se rendit auprès de Louis XIV.

— Sire, lui dit-il, je viens vous demander une grâce.

— Parlez, mon cher d'Artagnan, répondit le roi, que puis-je faire pour vous?

— Votre Majesté connaît mon zèle, mon dévouement; elle sait que je suis prêt à sacrifier ma vie pour elle.

— Je n'ai jamais douté de votre fidélité, et je reconnaitrai, soyez-en sûr, celle dont vous me donnez des preuves chaque jour.

— Eh bien! sire, si j'ai mérité une récompense, si je suis digne d'une faveur, la seule que je demande, c'est de sortir de la Bastille... Ah! Votre Majesté ne sait pas ce que c'est que de vivre renfermé, de ne voir que des grilles, des verroux, des barreaux!

D'Artagnan parlait comme un homme qui n'avait pas moins souffert que le prisonnier qu'il gardait. Le roi parut un instant inquiet et troublé. Sans doute il songeait à Fouquet; puis il dit au mousquetaire:

— En vérité, on croirait à vous entendre que vous êtes prisonnier d'Etat, tandis qu'au contraire je pense que vous devriez vous féliciter d'être chargé de veiller sur un homme qui a conspiré contre nous... Ne trouvez-vous pas que les cent livres que nous donnons par jour soient suffisantes pour la nourriture du surintendant?

— Sire, reprit d'Artagnan, ce n'est pas l'intérêt qui me pousse, car pour tout l'or du monde je ne consentirai jamais à vivre volontairement dans une prison... J'obéirai cependant si Votre Majesté l'ordonne; mais, je l'avoue franchement, j'aimerais mieux avoir l'honneur de servir Votre Majesté comme autrefois dans les gardes, en qualité de simple soldat, que d'être le premier geôlier du royaume.

Le roi se prit à rire à ces paroles du sous-lieutenant, et longtemps il regarda son visage animé; enfin il lui dit avec bonté:

— Je suis heureux de voir, monsieur d'Artagnan, que vous n'aimez point à thésauriser, et je vous en estime davantage. Croyez aussi que c'est un regret pour moi d'être privé d'un serviteur aussi fidèle; mais c'est à vous seul que je puis confier la garde du surintendant: veillez donc sur lui comme par le passé... Bientôt, je l'espère, son procès sera terminé, et je saurai vous récompenser de vos services.

L'espérance est une sorte de fièvre qui soutient l'homme dans les moments critiques de sa vie. D'Artagnan vécut sous l'impression de cette fièvre pendant cet interminable procès qui dura trois ans.

Nous n'avons pas à rechercher ici si l'arrestation de Fouquet fut juste, nous ne dirons pas non plus les diverses circonstances de ce procès remarquable. On l'accusa des crimes de lèse-majesté, de rébellion, de conspiration contre le roi et de déprédations. Les mémoires, les arrêts, les interrogatoires se succédaient chaque jour. Fouquet tint tête à tout avec courage; il repoussa tous les traits que ses ennemis lançaient contre lui, et ses réponses embarrassèrent souvent ses juges; enfin, il sut

anéantir une à une les preuves que l'on amassait à grand'peine pour le faire condamner à mort.

Dans cette lutte de persécution et d'énergie entre les juges et l'accusé, Fouquet gagna sa cause aux yeux du public, grâce aux mémoires de Péliisson, ce secrétaire fidèle qui n'abandonna pas un bienfaiteur tombé dans la disgrâce. Toutefois, Fouquet fut convaincu du crime de péculat, et condamné, le 20 décembre 1664, au bannissement du royaume.

D'Artagnan fut peut-être le seul que la condamnation rendit heureux. Son prisonnier devait être chassé du royaume, il est vrai, mais il devenait libre, et lui, son gardien, libre aussi, reprenait une position plus digne de son rang et plus en harmonie avec son caractère. Malheureusement, il se trompa. Louis XIV, peu satisfait de la sentence des juges, commua la peine en une prison perpétuelle.

Jusque-là, le roi n'avait commis qu'une injustice en poursuivant pour crime de péculat un seul homme, à cette époque où ce crime était si banal, surtout sans faire de procès à la mémoire de Mazarin; mais il se rendit alors coupable d'un acte de despotisme inouï dans les fastes de l'histoire : il changea l'exil en prison perpétuelle, et augmenta ainsi la peine en la commuant.

Ainsi se termina ce procès après trois années d'instructions, de débats, de plaidoiries écrites ou verbales. Après trente-neuf mois de captivité préalable, le marquis de Belle-Isle était condamné à un bannissement perpétuel, et cette peine trop douce était commuée en une prison également perpétuelle !

Tel fut le jugement que Fouquet paya d'un magnifique château et de quatorze cent mille livres versées bénévolement dans le trésor royal.

Le roi, poussé par une prévention plus inhumaine que fondée, voulut, disait-on, garder le banni dans la crainte qu'il ne portât à l'étranger les secrets de l'Etat; mais nous sommes porté à croire que Turenne avait rencontré plus juste quand il disait de Fouquet : « M. Colbert a plus d'envie qu'il soit pendu, et M. le Tellier a plus de peur qu'il ne le soit pas; voilà la différence. »

Le jugement de l'ancien ministre étant rendu à la satisfaction du contrôleur général, Colbert offrit à d'Artagnan le gouvernement de la citadelle de Pignerol, dans laquelle on voulait renfermer Fouquet. Mais, trop heureux de respirer un air libre, d'Artagnan refusa, disant que ce serait continuer sa propre captivité, et il désigna M. de Saint-Mars pour le remplacer.

En conséquence, le maréchal des logis Saint-Mars, celui-là même qui avait conduit le surintendant à Angers, fut nommé gouverneur de la citadelle. Fouquet, remis aussitôt entre ses mains, arriva à Pignerol le 7 janvier 1663. C'était dans cette forteresse que le malheureux prisonnier devait finir ses jours.

Après avoir subi une horrible captivité de trois ans et quatre mois dans diverses prisons, Fouquet languit encore pendant plus de quinze ans à Pignerol. Enfin, la mort vint mettre un terme à ses souffrances le 8 mars 1681, et son corps, transporté à Paris, fut inhumé dans le couvent des filles de Sainte-Marie, rue Saint-Antoine.

.....

Avec l'année 1665, recommencèrent les travaux, les plaisirs et la vie active de d'Artagnan.

Pendant son séjour à la Bastille, Louis XIV avait élevé le nombre des mousquetaires à trois cents. Cependant il ne pouvait encore suffire aux demandes qu'on lui adressait pour servir dans ce corps. Alors il résolut de monter et d'établir, sur le même pied que les autres, les petits mousquetaires dont M. Colbert de Maulevrier venait d'acheter la charge de M. de Marsac.

D'après cette résolution, un commissaire se transporta par ordre du roi à Charenton, où était le quartier de cette compagnie, cassa tous les officiers et mousquetaires, et la rétablit aussitôt comme la première. De ce moment, elle prit le nom de seconde compagnie des

mousquetaires de la garde du roi. Louis XIV s'en déclara le capitaine; Maulevrier fut nommé capitaine-lieutenant; M. de Monthron, sous-lieutenant; le comte de Marsan, cornette, et M. de Florensac, enseigne.

Louis XIV voulut ensuite unir parfaitement ces deux compagnies, et ne laisser entre elles d'autre distinction que celle de l'ancienneté. Pour cela, il voulut présider lui-même, quelques jours après, à l'installation de ses officiers.

Le 8 janvier 1665, les deux compagnies se rangèrent en bataille dans la cour du Vieux-Louvre. Le roi, à cheval, entouré d'une foule de seigneurs, s'approcha d'abord du comte d'Artagnan, auquel il remit un brevet pour tenir rang de lieutenant et commander la compagnie en l'absence du duc de Nevers. Il le fit reconnaître en cette qualité, puis il le fit placer à ses côtés. Il fit ensuite reconnaître également M. de Maulevrier comme capitaine-lieutenant.

Ces premières nominations faites, « le roi ordonna à Maulevrier de défiler à la tête de la première compagnie, les officiers menant leurs divisions, et la seconde compagnie suivant la première sans intervalle, comme si les deux n'en avaient fait qu'une. » Enfin, il se plaça au centre, et le nouveau capitaine-lieutenant fit reconnaître les officiers en présence du roi.

Depuis ce jour, les exercices et les revues se firent toujours avec les deux compagnies. Malgré tant d'occasions d'être ensemble et justement à cause de leur lutte en présence du roi, il exista longtemps entre les mousquetaires une rivalité aussi grande que par le passé.

Ces élégants gentilshommes cherchaient à se surpasser, soit par le maniement des armes, soit encore par leurs brillants costumes, ou par la manière dont ils dirigeaient leurs riches coursiers. L'émulation des deux commandants passait aux soldats : Maulevrier était orgueilleux à l'excès; d'Artagnan était trop fier pour consentir à descendre à un rang inférieur.

Craignant de ne pouvoir suffire aux dépenses toujours nouvelles que Maulevrier faisait faire, d'Artagnan, qui avait « fait assez longtemps le casanier à la Bastille, » demanda à commander les mousquetaires qui allaient partir pour la Hollande. A ce moment, l'évêque de Munster, Christophe-Bernard de Galen, prélat guerrier et prince redoutable, venait de déclarer la guerre à cette puissance. Louis XIV envoyait alors quelques troupes à son secours, et parmi ces troupes se trouvait un détachement de cent vingt mousquetaires de chaque compagnie.

Un autre motif plus puissant encore poussait d'Artagnan à s'éloigner de la cour; il était en mésintelligence avec sa femme, dont la jalousie ne s'était probablement pas éveillée sans motif. Car, il faut bien le dire enfin, d'Artagnan avait pris le parti de se marier peu de temps après sa rentrée aux mousquetaires. Il avait épousé Charlotte-Anne de Chanlecy, dame de Sainte-Croix (1), et le roi avait daigné être le parrain du premier des enfants nés de ce mariage.

Au moment où d'Artagnan demandait à partir pour la Hollande, il vivait en désaccord avec sa femme, mais personne n'en soupçonnait rien. En effet, d'Artagnan avait un rang distingué à la cour, et on le voyait toujours prévenant et respectueux près de sa jeune femme, maîtresse

(1) Le Pippre de Neufville et Moreri disent que d'Artagnan épousa Charlotte des Roches; mais une note manuscrite sur l'exemplaire de l'*Abbrégé chronologique de la maison du roi*, porté sous le n° L 1878, à la Bibliothèque impériale, donne les noms de Charlotte-Anne de Chanlecy, dame de Sainte-Croix.

J'ai préféré cette dernière version, parce qu'elle est plus en rapport avec les titres que prirent les deux enfants issus de ce mariage.

Le premier, Louis de Batz, filleul de Louis XIV, lieutenant au régiment des gardes-françaises, connu sous le nom de comte d'Artagnan, fut seigneur de Castelmor, par succession de son oncle Paul de Batz, mort sans enfants.

Le second, Louis de Batz de Castelmor, dit le chevalier d'Artagnan, fut seigneur de Sainte-Croix, en Bourgogne, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, etc.



Colbert.

d'une fortune plus que médiocre. Il était donc difficile de ne pas imaginer que leur union renfermât toutes les chances de bonheur. Pourtant le lieutenant voulait se soustraire à la vie de ménage, et il suppliait le roi de le laisser partir; mais Maulevrier demandait aussi, appuyé par son frère Colbert. Maulevrier l'emporta, il accompagna les mousquetaires en Hollande.

Nous nous souvenons d'avoir vu dans un livre de prières, à la Bibliothèque impériale, le portrait de la comtesse d'Artagnan. Elle était jeune, et déjà elle portait sur son visage la trace de profonds chagrins. Ses yeux noirs étaient enfoncés dans leurs orbites flétris par les larmes, et une pâleur mate et uniforme semblait répandue sur ses traits. Cependant elle était belle ainsi, mais d'une beauté de distinction plutôt que d'une beauté de formes.

La comtesse d'Artagnan était amoureuse, jalouse et dévote; elle éprouva tous les tourments de ces diverses

passions, luttant sans cesse dans son cœur. Elle aimait son époux avec une foi sincère; mais, dans les moments de ses plus tendres affections, elle craignait de pécher en accordant trop à l'amour terrestre; et l'amour éternel, poussé par une fausse croyance religieuse, reprenait tous ses droits. Elle ne sut jamais goûter pleinement les pures joies du ciel ou les plaisirs de ce monde.

Pendant le long séjour de d'Artagnan à la Bastille, elle n'avait pu se faire à l'idée qu'il était forcé d'y rester par nécessité, qu'il répondait de Fouquet. En se mariant, elle croyait être aimée, et alors la moindre séparation l'épouvantait. Elle pensait qu'une fois hors de sa présence, son mari pourrait donner son amour à une autre. Cette pensée la torturait: la jalousie lui brûlait le cœur. Quand, plus calme, elle revenait à elle, elle demandait pardon à Dieu de l'avoir oublié, et les heures s'écoulaient en prières; puis, si d'Artagnan reparaissait à ses yeux,

elle le suppliait de rester, elle inventait des mots d'amour pour le retenir, et des larmes de joie venaient mouiller ses yeux.

Cette femme avait une croyance réelle et une passion véritable, et pourtant elle souffrait les plus horribles tourments de l'âme !

La comtesse d'Artagnan espéra un moment le bonheur du repos après la condamnation de Fouquet : mais le galant Béarnais était trop heureux de sa liberté pour n'en pas jouir un peu, et, chaque jour, il avait quelque nouvelle visite à faire, quelque nouveau devoir à remplir. Cependant, près de sa femme, il était toujours bon, attentionné, et il se laissait doucement aller à cet état de tranquillité que donne le bien-être.

Mais tant de placidité ne pouvait convenir à la comtesse. Elle était de ces femmes qu'il faut dominer, et dont on ne se fait aimer que par des excès de témérité et de passion. Le calme lui parut de l'indifférence ; les absences de d'Artagnan donnèrent un nouvel aliment à sa jalousie. Alors revinrent les plaintes et les larmes ; puis ce furent des querelles, des discordes continuelles.

Avec une pareille existence, le plus à plaindre, selon nous, fut d'Artagnan. En effet, l'homme qui est voué à de pareilles amours est encore plus malheureux que celle qui se dit victime. Il n'éprouve jamais les craintes et les transports de la femme, et il reste toujours ainsi l'esclave de la passion qu'il inspire.

Enfin, ces deux êtres, enchaînés l'un à l'autre, menaient une trop misérable existence, et ils arrangèrent leur vie de manière à se rencontrer le moins possible. Aux yeux de tous, cependant, ils recouvrirent cette séparation d'une apparence d'accord et de bonne harmonie. Mais l'amour de la comtesse existait toujours ; les prières, les macérations ne pouvaient vaincre sa jalousie, et un jour, oubliant toutes ses résolutions, elle retrouva les mêmes larmes, le même désespoir, pour reprocher une nouvelle infidélité à son mari.

D'Artagnan était fautif sans doute, car il s'emporta et s'oublia jusqu'à accuser sa femme, coupable seulement d'une affection sincère. La comtesse avait subi le sarcasme et la colère ; elle ne put supporter l'injure. De ce moment, elle ne voulut plus continuer la lutte avec ses terreurs ; elle aima mieux renoncer au monde que d'y vivre malheureuse.

Le lendemain, la comtesse d'Artagnan entra dans un couvent. Cependant la *Relation divertissante d'un voyage fait en Provence*, qui parut en 1667 et fut envoyée à la marquise de Chaulnes-Villeroy, nous apprend qu'à cette époque la comtesse d'Artagnan avait fixé sa résidence à Châlons, où elle était souvent visitée par mesdames la marquise d'Uxelles et de Maupeou. Plus tard, elle rentra au couvent de la Madeleine du Traisnel, dont elle fut nommée supérieure à la mort de madame de Villemont.

VII

D'Artagnan fut péniblement affecté de cette résolution, ou plutôt de ce coup de tête de la comtesse, parce qu'il tendait à le faire paraître à tous les yeux plus coupable encore qu'il n'était. Il fit donc dire à sa femme de sortir du couvent dans lequel elle s'était retirée ; mais elle s'y refusa. Croyant alors qu'il perdrait de sa dignité en descendant à la prière ou en employant la violence, d'Artagnan ne fit plus aucune démarche pour faire revenir la comtesse. Un mois après, elle ne vivait plus dans son souvenir. C'était une lettre morte pour lui, aussi bien que le passe-droit qu'on lui avait fait en envoyant Maulevrier à l'armée des Hollandais. Un nouvel amour, un

amour du cœur, avait effacé tout le passé de la vie du mousquetaire.

Cet homme qui avait recherché le bonheur dans les plaisirs, la gloire et la richesse, le trouva dans un amour à l'âge de quarante-deux ans. Depuis longtemps, les plaisirs étaient oubliés... La gloire, il l'avait poursuivie, et elle s'était toujours envolée devant lui comme une feuille morte abandonnée au vent. — Jusque-là sa bravoure avait servi à la célébrité des autres : il était encore dans un rang trop inférieur. — Enfin, il avait acquis la richesse, mais par un de ces marchés révoltants que l'on nomme mariage.

Il avançait ainsi dans la vie sans un souvenir sur lequel il pût reporter son esprit avec calme, lorsqu'il rencontra la marquise de Virteville. — Nous conservons le nom d'emprunt que d'Artagnan donne à cette dame pour la déguiser à tous les yeux.

D'abord, ce fut un caprice léger comme l'esprit du Béarnais ; puis le caprice devint amour ; enfin, ce fut une passion qui se développa de jour en jour, qui devint impérieuse comme toute passion longtemps retenue. L'étincelle s'était grossie en incendie.

Madame de Virteville, dont le mari était détenu à la Bastille, avait, de son côté, été séduite par l'air noble et ouvert, la tournure pleine de grâce et le visage spirituel de d'Artagnan. Dès qu'elle le vit, elle craignit de l'aimer.

C'était une de ces femmes qui tremblent devant l'amour, parce que l'amour est une croyance sainte pour elles et qu'elles craignent de la perdre. Mais aussi, lorsqu'elles donnent leur cœur, c'est avec une foi sincère, un dévouement sans bornes, une abnégation complète d'elles-mêmes.

Le jour où la marquise avoua son amour à d'Artagnan, elle sut donner à cet aveu tant de charme et de pudeur ; elle fut si naïve, si franche, elle se confia avec tant d'ingénuité à sa loyauté et à son honneur, que d'Artagnan trembla devant tant de grâce et de timidité. Il comprit alors qu'il n'avait jamais aimé, et, entraîné par une puissance irrésistible, il aima avec passion, avec bonheur, cette femme jeune et belle, qu'il était forcé d'admirer. Le sang impétueux du jeune homme, la fougue insensée du mousquetaire se calmèrent comme par enchantement. Le soldat, habitué aux conquêtes faciles, respecta une femme qui ne vivait que d'amour.

De ce moment, ils s'aimèrent tous deux.

Chaque jour, leurs sentiments passionnés semblaient s'épurer à mesure qu'ils devenaient plus vifs. D'Artagnan était sans force et sans volonté devant cette femme : elle le calmait d'un seul geste, elle le subjuguait d'un seul mot. Même au milieu de leurs transports, l'amour de la marquise était si chaste, sa volupté si pleine de pudeur et d'innocence, que d'Artagnan l'adorait. Le temps n'ôta rien au bonheur de l'amant, à la tendresse de l'amante. D'Artagnan mourut en pensant à la marquise. — Les souvenirs du cœur ne s'effacent jamais.

Parfois, d'Artagnan, se voyant aimé d'une femme belle, spirituelle et riche, songeait au bonheur qu'il aurait eu d'épouser la marquise ; mais presque aussitôt il éloignait cette pensée de son esprit. Il se rappelait qu'ils étaient mariés tous deux : son désir seul eût été un crime ! Alors il souhaitait les honneurs pour arriver à la célébrité, parce qu'il se trouvait trop humble. Il aimait, et il pensait élever son amante en s'élevant lui-même.

D'Artagnan recherchait toujours cependant le faste et la magnificence, soit à la tête de sa compagnie, soit au milieu des plaisirs de la cour ; mais il conservait sa passion dans les amusements de la vanité, malgré le bruit des fêtes, et alors, plus que jamais, on louait l'élégance et le bon goût de son habillement.

La marquise, amante sincère et amie dévouée, fière de la fierté de d'Artagnan, l'aidait aussi à rivaliser de luxe avec Maulevrier.

Un jour, celui-ci ayant voulu que sa compagnie eût des justaucorps dorés, d'Artagnan en fit faire de semblables à la sienne. Cependant, comme il ne voulait pas

ruiner les mousquetaires qu'il aimait « comme ses enfants, » il donnait, dans ces circonstances, de l'argent à tous ceux qui en manquaient. Aussi c'était une affection sans égale des mousquetaires pour leur lieutenant. Quand il montait dans son carrosse pour aller à Saint-Germain, où se tenait la cour, et quand il se rendait à Versailles, « où le roi faisait construire un palais magnifique, » chacun voulait l'accompagner. Il arrivait toujours escorté comme un prince.

Entre Maulevrier et d'Artagnan, il y avait une bien grande différence : on courtisait le premier, on aimait le second.

Ainsi se passèrent les années 1665 et 1666, pendant lesquelles la France, n'ayant aucune guerre à soutenir, s'enrichissait et se fortifiait au dedans par les soins de Colbert.

Cependant la mort de Philippe IV (17 septembre 1665) vint donner un autre tour aux affaires. Louis XIV demanda la Flandre et la Franche-Comté comme indemnité de la dot de sa femme, qui n'avait jamais été payée. Ses prétentions étaient appuyées sur des preuves; les droits de la reine Marie-Thérèse avaient été jugés incontestables par les jurisconsultes et les théologiens. La question fut d'abord débattue par des écrits et des manifestes; puis enfin la guerre fut résolue d'après les conseils du nouveau secrétaire d'Etat, Louvois, fils de Le Tellier.

La paix et les plaisirs n'avaient point affaibli la discipline. Le courage des troupes était toujours le même, et la noblesse se prépara aussitôt à recommencer la guerre. Il y avait même un tel empressement « à se ruiner pour le service du roi, » qu'une grande quantité de seigneurs demandèrent à lever des compagnies à leurs dépens.

De son côté, Louis XIV faisait des réformes utiles; il voulait que le plus fier gentilhomme fit son devoir comme le plus simple soldat. Les membres de la famille du cardinal que l'on commençait à oublier, furent les premiers à en souffrir. Le duc de Mazarin, qui passait son temps au milieu des moines, recut l'ordre d'abandonner sa charge de grand-maître de l'artillerie; et le duc de Nevers dut aussi se démettre de celle de capitaine-lieutenant des mousquetaires dont il n'avait jamais rempli les fonctions.

A cette nouvelle, toutes les ambitions, toutes les rivalités furent en jeu pour obtenir cette charge; mais le roi ne tint aucun compte cette fois des demandes, des offres et des promesses des courtisans : il en revêtit le plus digne.

Le 15 janvier 1667, devant les deux compagnies réunies, Louis XIV remit à d'Artagnan, qui n'avait pas osé le demander, le brevet de capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires. Moins de quatre mois après, le 5 mai, d'Artagnan, prêt à entrer en campagne, fut nommé brigadier de cavalerie.

Les distinctions arrivaient, comme l'amour était venu; d'Artagnan était sur le chemin de la gloire, parce que la gloire commence partout où il y a de l'honneur, de l'amour et du courage.

Le 16 mai, Louis XIV partit de Compiègne et se rendit à l'armée de Turenne, campée auprès de Charleroy dont il venait de se rendre maître. Pendant ce temps, le maréchal d'Aumont s'était emparé de Bergues, puis de Furnes, après trois jours d'attaque. Ensuite, le roi marcha vers Ath qui se rendit à son approche, et il donna ordre au maréchal d'Aumont d'investir Tournay.

Cette ville capitula après trois jours de tranchée, et le roi y entra précédé des deux compagnies des mousquetaires, en casaques bleues chamarrées d'argent et en buffles. Il était suivi des gendarmes, des cheval-légers de sa garde et d'une partie de ses gardes du corps.

La conquête de ces places fut rapidement suivie de celle de Courtray, Douai et Oudenarde. Armentières se rendit le 4 juin 1667 à MM. d'Artagnan et de Fournieux. Les Français n'avaient qu'à se présenter pour vaincre. Alors le roi fit mettre le siège devant Lille. Il voulait finir la campagne par la prise de cette ville, la plus considérable et la mieux fortifiée de la province. Elle était four-

nie en abondance de vivres et de munitions; sa garnison était forte d'au moins trois mille hommes, et elle avait un gouverneur aussi brave qu'habile. Malgré tant de moyens de défense, cette place fut investie le 10 août, au grand étonnement des Espagnols qui croyaient la ville imprenable.

Animées par la présence du roi, les troupes travaillèrent avec ardeur à la construction des lignes. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 18 au 19, et les deux compagnies se signalèrent à cette attaque, ainsi qu'à celle du 23. Enfin, le 26, le roi prit la résolution de faire donner l'assaut à deux demi-lunes.

Dans cette occasion, les gardes suisses, les gardes françaises et les compagnies des gardes du corps se firent particulièrement remarquer à la demi-lune de gauche, qu'ils emportèrent après un combat fort opiniâtre, sous les ordres du comte d'Artagnan, brigadier de cavalerie, de M. de Podwitz, maréchal de camp, et du comte Duras, lieutenant général. Pendant ce temps, les mousquetaires, sous la conduite du comte de Monbrun, marchaient avec la même ardeur à la demi-lune de droite, et ils renversèrent en un instant tous les obstacles.

Toutes les troupes avaient rivalisé de zèle et de courage. Pendant la nuit, elles travaillèrent encore sans relâche aux communications, de sorte que la ville fut obligée de capituler et de se rendre.

Le lendemain, le comte d'Artagnan entra dans Lille à la tête des mousquetaires. Au moment où il s'empara de la porte qui avait été livrée aux deux compagnies par la capitulation, le gouverneur ne put revenir de sa surprise et de son étonnement; il se sentit humilié d'avoir été vaincu par des jeunes gens à peine âgés de dix-huit à vingt ans.

La prise de Lille fut suivie, trois jours après (31 août), du seul combat de la campagne. Le comte de Marcin avait réuni six mille chevaux pour tenter de jeter du secours dans Lille. Le roi l'ayant appris, avait d'abord envoyé les marquis de Créquy et de Bellefonds, avec quelques corps de cavalerie, pour s'opposer à son passage. Cependant il s'était ensuite décidé à voir par lui-même le résultat de ce combat, et il partit suivi d'une partie de sa maison militaire.

« Je fus commandé, dit d'Artagnan, pour son escorte, et ayant fait battre aux champs dans le même temps que Créquy et Bellefonds attaquaient les ennemis, comme leur général connaissait notre marche, il s'imagina que le roi venait là avec toute son armée. » La frayeur le saisit aussitôt et il fit sonner la retraite. Mais il était serré de trop près pour pouvoir échapper. Ses troupes furent entièrement battues et dispersées.

Les Français firent dans ce combat quinze cents prisonniers, et ils s'emparèrent de dix-huit étendards. Les débris de l'armée du comte de Marcin se réfugièrent dans les murs de Mons et de Bruxelles.

Louis XIV, d'après les conseils de Louvois qui l'accompagnait à l'armée, mit des garnisons dans les villes prises et confia le soin de les fortifier à Vauban qui commençait alors sa haute réputation. Il donna ensuite le commandement de Lille au marquis de Bellefonds, et les autres gouverneurs des places en Flandre durent lui obéir.

On commença dès lors à donner à ce pays le nom de Flandre-Française.

Après cette campagne, qui sembla plutôt une marche triomphale qu'une expédition militaire, Louis XIV revint jouir des plaisirs de la cour, et il se crut un grand conquérant, parce que le peuple recevait avec acclamation la nouvelle des conquêtes de ses généraux.

Toutefois, il ne goûta pas longtemps les douceurs du repos : l'orgueil l'enivrait. Il voulut épouvanter les Espagnols et fit ses préparatifs pour s'emparer de la Franche-Comté. La rigueur de l'hiver ne put apporter d'obstacle à ce dessein. Bientôt les troupes sous les ordres du prince de Condé filèrent en Bourgogne, en passant par la Champagne, et elles vinrent tomber sur la Franche-Comté.



Baisemaux-de-Montlezun.

Le 2 février 1668, le roi partit du château de Saint-Germain pour se rendre à Dijon. En arrivant dans cette ville, il apprit que Besançon s'était rendue au prince de Condé et Salins au comte de Boutteville, principal lieutenant du prince. Mais les armes françaises n'eurent aucun honneur de la reddition de ces places, car elle fut due aux présents, aux promesses, aux manœuvres secrètes, enfin à la trahison.

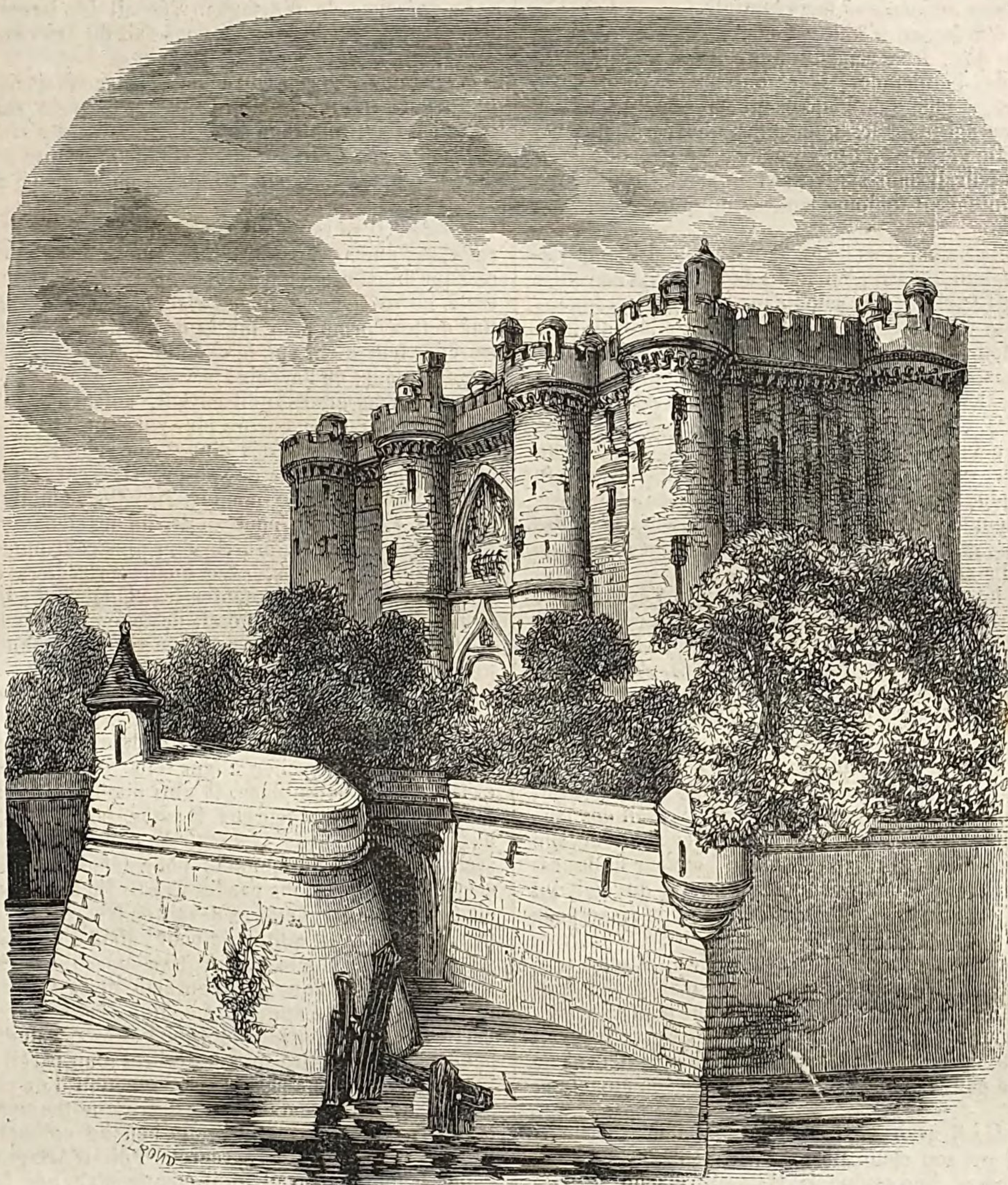
Louis XIV voulut ensuite assister au siège de Dôle. Cette place était réputée forte, et le comte de Montrevel, homme de grand courage, en était gouverneur; mais il ne put résister à l'impétuosité et à la valeur des troupes françaises.

Si le courage du capitaine-lieutenant n'eût pas été connu alors, il se serait fait une réputation de bravoure à ce siège. — Non-seulement d'Artagnan fit son devoir de soldat, mais encore il donna l'exemple : il fut le

premier au combat. A peine la tranchée fut-elle ouverte, qu'on le vit, à la tête des mousquetaires, attaquer le chemin couvert, combattre longtemps presque corps à corps et mettre enfin l'ennemi en fuite. — Il avait été aidé dans cette circonstance par une foule de jeunes volontaires qui avaient voulu suivre ses pas; mais son audace avait effrayé les assiégés. Le prince de Condé, témoin de cette heureuse témérité, la soutint à propos en venant partager les périls des mousquetaires, et bientôt les Français furent maîtres des ouvrages du dehors.

Trois jours après (14 février), Dôle ouvrit ses portes; Gray capitula le 19; enfin toute la province fut soumise en moins de trois semaines.

Louis XIV reprit alors la route de la France, et arriva à Saint-Germain, le 24 février, vingt-deux jours après son départ.



Vue de la Bastille.

VIII

D'Artagnan rentra bientôt en campagne en qualité de brigadier de cavalerie. Le roi, qui ne voulait pas laisser de trêve aux Espagnols, avait formé deux camps, l'un commandé par le duc de la Feuillade et le marquis de Coislin, l'autre par le duc de Roquelaure. Cependant, après six semaines passées « à ruiner le pays ennemi, » les troupes se retirèrent.

Louis XIV venait de signer le traité d'Aix-la-Chapelle. Par ce traité, il rendait la Franche-Comté, mais il conservait toutes les villes de Flandre dont il s'était emparé. Le roi sentait, en outre, qu'il n'était pas préparé à la ligue que la Hollande, la Suède et l'Angleterre venaient de conclure contre lui, et il rappela son armée.

La cour n'avait pas discontinué ses plaisirs pendant ces deux courtes campagnes ; mais lorsque la paix fut conclue, les fêtes reparurent plus éclatantes et plus belles. « Chacun se mit à faire l'amour, » et d'Artagnan ne fut pas le dernier. Il revint aux pieds de sa belle maîtresse, et partagea son temps entre ses devoirs auprès du roi et son bonheur auprès de la marquise.

Madame de Verteville, recherchée pour sa beauté et tous les heureux dons de l'esprit, vivait alors retirée, se recueillant dans sa passion et n'ayant d'autre pensée, après celle-là, que de remplir les devoirs sacrés d'une mère, d'autre goût que de s'occuper de l'éducation de sa fille. Elle avait de l'étude, et son excellent jugement, joint à un discernement exquis, lui permettait de donner une bonne direction à son enfant. A ses yeux, la science ne valait pas cependant l'honnêteté et le bonheur, et tout son désir était de rendre sa fille bonne,

simple et honnête, afin qu'un jour elle fût heureuse. Elle passait aussi une partie de l'année à la campagne, parce que, dans cet asile de paix, elle préservait son enfant de toute maligne influence, elle l'enveloppait de son amour comme d'une atmosphère incorruptible.

Quand d'Artagnan n'était pas auprès du roi, nous venons de le dire, il se rendait auprès de la marquise, et s'il avait des inquiétudes, il les oubliait aussitôt. Cette vie si pure, si pleine de félicité, lui rappelait ses années du premier âge dans les montagnes du Béarn. Madame de Virteville versait goutte à goutte son âme dans son âme, et il puisait dans son regard limpide cette sérénité d'esprit qui faisait toujours trouver un grand calme auprès d'elle.

Ils vivaient ainsi tous deux, sans crainte d'être attristés par quelque regard d'envie ou de haine. La marquise recueillait le prix de ses soins dans le sourire et les caresses de sa jolie fille, sa parfaite image; elle était heureuse de tout le bonheur qu'elle donnait à d'Artagnan. Libres, sans aucune contrainte, agissant d'après les sentiments de leur cœur, ils n'avaient pas un désir qui ne fût compris, un plaisir qui ne fût partagé. Jamais l'ombre d'une peine ne passa sur leur front; leur ciel fut toujours clair, comme si la main d'un bon génie en eût écarté le plus léger nuage. Leur vie était unie et paisible comme un beau lac abrité dans la solitude des hautes montagnes, qu'aucun souffle ne ride et qui réfléchit un bel azur. Ils vivaient pour s'aimer.

Toutes les douceurs que peut donner l'existence à deux, d'Artagnan les goûta auprès de madame de Virteville. Elle avait une passion sérieuse enracinée dans le cœur. C'était un de ces amours si grands, si durables, que celle qui l'éprouve paraît indifférente au monde entier: elle ne sait alors comment elle aime, tant elle aime.

De son côté, d'Artagnan ne pouvait pas non plus se rendre compte de cette félicité parfaite dont il s'enivrait chaque jour. Si par hasard la marquise versait des larmes — elle n'en répandait que sur un accident survenu à sa fille chérie — il n'aspirait qu'au bonheur de les essuyer, épiait un sourire comme un rayon du ciel, lui disant qu'il l'aimait, et le lui répétant sans cesse pour endormir sa douleur de mère.

L'amour heureux ne sait pas se cacher, dit-on: trop souvent même il affecte de se montrer; mais il n'en était plus ainsi de d'Artagnan. Il avait alors une maîtresse parfaite, et pourtant il l'éloignait de tous les yeux: il fuyait l'indiscrete curiosité. C'est que le capitaine-lieutenant ne vivait plus pour les autres, il vivait pour son amante et pour lui.

Jusque-là, il avait été inconstant, infidèle; mais c'était parce que son cœur aimant demandait une affection pure et sincère. Une seule fois, il l'avait rencontrée cette véritable affection; malheureusement il l'accueillit avec un doute, et le doute lui sécha le cœur.

Il arrive trop souvent que l'on reproche à un homme de ne se plaire que dans le changement, quand en réalité il ne cherche qu'une femme capable de donner à son âme tout le bonheur dont il a besoin. — D'Artagnan eut beaucoup de maîtresses, parce qu'il voulait une amante. Aussi maintenant qu'il en avait une dont il possédait véritablement le cœur, n'allait-il plus demander de brûlantes paroles d'amour à d'autres femmes.

Il se retirait à la campagne pour y jouir du calme et du repos. La marquise et lui recherchaient le silence; ils ne voulaient pas qu'un indiscret fût témoin de leurs douces étreintes; de leurs caresses amoureuses; enfin, ils demandaient à la nuit de couvrir leurs tendres ardeurs de son ombre, à la solitude de ne point les révéler.

Pour tout dire en un mot, d'Artagnan et la marquise de Virteville s'aimaient tellement qu'ils n'avaient pas même la conscience de leur bonheur, tant il était constant et uniforme. Leur dévouement était égal, et jamais ils n'allaient chercher que près l'un de l'autre l'oubli de ces peines que l'on trouve toujours dans le contact de la

société. — Il est si doux de penser qu'il existe sur la terre un cœur qui, pour vous, ne change pas, éternel appui pour votre âme, si l'infortune l'atteint; sûr asile pour vos chagrins, pour vos douleurs!

La présence de d'Artagnan séchait les larmes de la marquise, tandis qu'elle le consolait de ses ennuis par un regard, par un sourire.

Avec toutes ces joies du cœur, d'Artagnan avait encore la satisfaction de la vanité. Brigadier d'armée, capitaine-lieutenant des mousquetaires, il brillait alors sans rival, car Maulevrier avait vendu sa charge au comte de Montbron. Combien il devait être fier à ce moment, ce pauvre cadet de Béarn!

Parfois, il se rappelait ses premiers pas dans la carrière, ses duels, ses combats, ses efforts pour obtenir une casaque de mousquetaire. Il se reportait aussi par la pensée à ce voyage commencé avec dix écus, terminé par une dette énorme pour lui. Et maintenant il n'avait qu'à marcher lentement sur le chemin de la fortune, sans le moindre souci de l'avenir!

Parvenu au grade qu'il enviait, enfant, à M. de Tréville, il était devenu encore plus puissant. S'il n'était pas plus honoré, il jouissait d'une considération au moins aussi grande que celle de son prédécesseur. En outre, il n'avait pas à craindre, comme Tréville, l'ambition d'un ministre faisant tout pour mettre un des siens à sa place. Puis il avait sous ses ordres, non plus cent mousquetaires, mais trois cents, avec quatre brigadiers et seize sous-brigadiers, sans compter les volontaires admis à la suite. Enfin, il avait un hôtel, des chevaux, des laquais; il était riche, chéri et respecté de ses subordonnés, estimé par le roi, aimé par une femme adorable.

Et pourtant cette vie de gloire, d'honneurs et de délices avait un revers! D'Artagnan souffrait toutes les fois qu'il voyait ses mousquetaires s'éloigner de lui; il aurait toujours voulu marcher à leur tête: il lui semblait que c'était la plus belle place, la plus digne d'être enviée.

Aussi fut-il malheureux lorsque Louis XIV, cédant aux prières du pape Clément IX, envoya, en 1669, un secours de six mille hommes pour défendre Candie, assiégée depuis deux ans par les Turcs. Un détachement de cent quatre mousquetaires devait en faire partie, et d'Artagnan ne pouvait quitter la cour! Mais il supplia le roi d'en confier le commandement au marquis de Maupertuis, depuis quelque temps cornette de sa compagnie, et fut plus tranquille après avoir obtenu cette grâce. Maupertuis était brave; les mousquetaires devaient encore acquérir de la gloire sous les ordres d'un pareil chef.

Qu'on ne s'étonne pas de cette affection d'un commandant pour ses soldats. Il en est presque toujours ainsi, et, de nos jours, nous voyons peu de colonels quitter leurs régiments sans regrets. Puis d'Artagnan avait l'âme bonne; il savait qu'il commandait une foule de jeunes gens à peine sortis de l'enfance, et il leur était attaché comme un père. Sévère pour la discipline, il pardonnait souvent les fautes et les erreurs de la jeunesse, parce qu'il se rappelait sa jeunesse si dissipée, si folle et si bruyante. Et cependant les mousquetaires avaient moins peur d'une punition que d'un reproche de leur capitaine-lieutenant.

Les mousquetaires, qui avaient été prendre part à la défense de Candie, rentrèrent, vers la fin de l'année, en France, sans avoir pu empêcher la prise de cette ville par les Turcs. Mais ils avaient laissé des traces de leur passage dans l'île, et ils portaient presque tous des marques de leur courage et de la valeur qu'ils avaient montrée dans les diverses actions auxquelles ils avaient pris part. Sur un détachement composé de cent quatre, soixante mousquetaires et deux maréchaux de logis avaient été tués; deux de leurs brigadiers avaient en outre perdu la vie.

Il y avait à peine quelques mois qu'ils se reposaient de leurs fatigues, lorsque d'Artagnan reçut l'ordre de se préparer à accompagner le roi, qui voulait visiter, avec toute sa cour, ses nouvelles conquêtes de Flandre.

Ce voyage n'était qu'un prétexte. Louis XIV, au mi-

lieu de la paix, nourrissait de grands projets de guerre contre la Hollande, cause du traité d'alliance qui avait suspendu le cours de ses triomphes. Mais, avant de l'attaquer, il voulait la priver du secours de ses alliés.

Il commença par l'Angleterre.

Le roi Charles manquait toujours d'argent pour satisfaire ses prodigalités, et sa passion pour les plaisirs était poussée à l'excès. Alors Louis XIV chargea Madame, duchesse d'Orléans, sœur de Charles II, de gagner ce prince et de le détacher de la triple alliance. — Une femme seule pouvait entamer cette négociation; une femme devait seule aussi la mener à bonne fin auprès du roi d'Angleterre.

Charles II avait alors pour maîtresse la comtesse de Castelmare, qu'il venait de faire duchesse de Cleveland; mais il avait à se plaindre des nombreuses infidélités de la nouvelle duchesse, et l'on pensait, avec raison, qu'il l'abandonnerait à la première occasion. Or, il fallait la remplacer par une femme disposée à agir en faveur de la France. Madame chercha parmi ses filles d'honneur, et elle jeta les yeux sur mademoiselle de Keroval.

Mademoiselle de Keroval, extrêmement belle et ambitieuse, consentit à aider Madame dans le rôle qu'elle allait jouer en conduisant une maîtresse à son frère. Elle comptait sur son esprit; elle espérait que son visage la ferait remarquer du roi d'Angleterre, et elle accompagna la cour, presque convaincue qu'elle serait un jour riche et puissante.

Louis XIV, qui pensait à donner une nouvelle maîtresse au roi d'Angleterre, s'était déjà, dans sa jeunesse, familiarisé avec ces changements de favorite. Il songeait alors à quitter la tendre la Vallière, cette Madeleine des Carmélites, sa plus touchante conquête; il allait couvrir d'un voile ce front rouge encore de ses baisers royaux; il allait revêtir d'une bure grossière la pauvre sœur Louise de la Miséricorde! Pour lui, c'était simplement un caprice satisfait, tandis que la politique devait profiter d'un nouveau caprice de Charles II. C'était dans ce dessein que Louis XIV agissait auprès du roi d'Angleterre, et il annonça à grand bruit son voyage de Flandre, qui devait se faire avec une pompe et une grandeur dont il n'y avait point encore eu d'exemple. De cette manière, la visite de Madame à son frère se ferait par hasard et non avec préméditation.

La cour partit de Saint-Germain vers la fin du mois d'avril 1670, et s'arrêta tout d'abord à Arras; de là, elle se rendit à Douai. Après avoir visité les travaux qui se faisaient à Tournay, le roi passa à Lille, puis il gagna Dunkerque. De cette dernière ville, Louis XIV envoya complimenter le roi d'Angleterre, et Madame, profitant de l'occasion, fit enfin demander à son frère s'il lui serait agréable qu'elle allât lui présenter ses respects. Charles II expédia aussitôt un yacht à la duchesse d'Orléans.

Les choses se passèrent comme Louis XIV les avait prévues. Dès que le roi d'Angleterre vit mademoiselle de Keroval, sur la beauté de laquelle on avait compté pour le séduire, il en devint éperdument amoureux. Alors Henriette fit à son frère les offres du roi de France, et Charles II, qui avait déjà vendu Mardyck et Dunkerque, vendit une fois encore l'intérêt de son pays. On lui promit cinq millions et on lui laissa la belle Keroval. Déjà son ministère s'était laissé corrompre par le marquis de Croissy, ambassadeur de France à Londres.

Dès lors, l'Angleterre fut séparée de la triple alliance. — C'était une première conquête!

Quelque temps après, mademoiselle de Keroval était duchesse de Portsmouth, et elle avait su prendre un tel empire sur l'esprit de Charles II, qu'elle était plus souveraine que le roi lui-même.

IX

Vers ce temps-là, et peu de jours après le *grand voyage*, il arriva à Paris un événement qui mit en émoi d'Artagnan, le roi et les mousquetaires.

Il y avait à Paris, rue des Bourdonnais, un marchand de point de France, nommé Moisy. C'était un fort négociant, propriétaire d'une belle manufacture à Aurillac, qui, à cette époque, faisait une rude concurrence au point de Venise, à cause de la protection que Colbert accordait au commerce et à l'industrie française.

Un jour, une dame, parente de M. le premier président, se présente chez Moisy, et lui demande tous les objets nécessaires en linge pour une personne de condition qui allait se marier. Moisy connaissait un peu cette dame, femme d'intrigue dont le passé n'était pas exempt de reproches. Cependant, comme il avait eu occasion de conclure, par son entremise, quelques marchés avantageux, il lui montre sa marchandise sans déliance. Elle choisit pour quatre mille livres d'objets environ, et recommande bien qu'on les lui apporte le soir même, car un parent de la demoiselle doit venir chez elle pour voir cette partie du trousseau.

Moisy va lui-même à l'heure indiquée chez cette dame, et y trouve un gentilhomme dont la toilette est de la dernière élégance, et dont les manières sont pleines de dignité. Le marchand étale les divers objets, puis il les fait passer un à un devant l'inconnu qui se contente d'indiquer, par un signe de tête, que tout cela lui convient.

Cette minutieuse inspection terminée, l'entremetteuse dit à Moisy que *monsieur le comte* n'a d'autre argent sur lui qu'une lettre de change de sept mille livres sur M. le Goutteux (1), et, s'il veut l'accepter, il fera un billet pour le surplus de la somme qui lui est due. Le marchand accepte. Aussitôt le comte endosse la lettre de change, qu'il lui remet, et Moisy livre sa marchandise avec un billet de trois mille livres.

Mais à peine le négociant est-il sorti de cette maison, qu'il croit avoir été la dupe de quelque escroquerie, et il se transporte chez le banquier. M. le Goutteux examine la lettre de change, et dit au marchand qu'il vient d'être volé par deux fripons. Alors Moisy perd la tête. Bientôt cependant une lueur d'espoir renaît dans son esprit; il croit se souvenir d'avoir vu son voleur sous la casaque de mousquetaire. Aussitôt il se rend chez le commandant de la première compagnie.

Il était fort tard, et le capitaine-lieutenant allait se coucher, lorsque ses gens vinrent le prévenir qu'un marchand de point de France insistait pour lui parler d'affaires importantes. D'Artagnan donna l'ordre de le faire entrer; et il reconnut aussitôt Moisy, qui venait souvent porter lui-même sa marchandise aux dames de la cour.

— Eh! bonsoir, monsieur Moisy, lui dit-il; à quelle heureuse circonstance dois-je le plaisir de vous voir?

— Ah! monsieur le comte, je viens vous demander un service, répondit Moisy avec un soupir.

— Le moment est singulièrement choisi, dit d'Artagnan en souriant... Voyons, pourtant; en quoi puis-je vous être utile?

— Je désirerais vous parler sans témoins, reprit le négociant.

D'Artagnan fit un signe à son valet de chambre et à un laquais qui attendaient ses ordres; tous deux sortirent.

— Voici ce dont il s'agit, monsieur le comte, dit Moisy; j'ai été volé!

(1) Fameux banquier de Paris à cette époque.

— Volé ! s'écria d'Artagnan ; mais en quoi cela me regarde-t-il ?

— Veuillez m'écouter un instant, et bientôt vous verrez que le cas est plus grave que vous ne pensez.

Alors Moisy raconta au capitaine-lieutenant les faits que nous venons de rapporter, et il ajouta en terminant :

— Et maintenant je suis venu à vous, parce que je crois avoir vu mon fripon faisant l'exercice dans la cour du Louvre, avec une casaque de mousquetaire sur le dos.

— Prenez garde à vos paroles, monsieur, dit d'Artagnan, qui se troublait malgré lui à cette accusation portée contre les mousquetaires. J'ai soin de ne choisir que des hommes d'honneur, et je ne pense pas qu'il y en ait un capable d'une pareille infamie... Néanmoins, comme je ne puis répondre d'eux corps pour corps, dites-moi en quoi je puis vous être agréable dans cette affaire.

— Je n'attendais pas moins de votre obligeance, monsieur le comte, reprit Moisy. Je venais donc vous prier, si vous en avez le temps, de faire faire l'exercice aux mousquetaires, demain entre dix et onze heures... Je me trouverai là, et, pendant que je causerai avec vous, je les examinerai avec soin, et je vous désignerai mon voleur, si je le découvre.

— Votre moyen est excellent, mais il pêche sur un point.

— Lequel ?

— C'est qu'il me faut un ordre du roi pour rassembler les deux compagnies... Je ne puis réunir que la première.

— Si j'échoue de ce côté, dit Moisy, j'irai demander la même grâce à M. de Montbron.

— J'y vois encore une difficulté, ajouta d'Artagnan ; le moment est mal choisi. C'est l'heure de la messe de Sa Majesté, et je dois y assister.

— Fixez l'heure vous-même alors, monsieur le comte.

D'Artagnan réfléchit un moment, puis il dit :

— Il est trop tard pour avertir mes mousquetaires, et je ne pourrai le faire que demain matin... Voulez-vous à huit heures ?

— J'y serai à huit heures, dit Moisy.

Et il laissa d'Artagnan avec la pensée qu'il avait peut-être un voleur dans sa compagnie.

Au point du jour, les mousquetaires étaient prévenus que le capitaine désirait les passer en revue : à huit heures, ils étaient sous les armes au Pré-aux-Clercs.

D'Artagnan, triste et soucieux, les faisait manœuvrer depuis quelques instants, quand Moisy arriva. Le capitaine commande alors deux ou trois dernières évolutions, puis il fait défiler les mousquetaires devant lui, tandis qu'il s'entretient avec le marchand. Au dernier rang, Moisy n'avait pas reconnu son homme. Aussitôt le nuage qui assombrissait le front de d'Artagnan se dissipe ; il jette la bride de son cheval à un laquais, monte dans son carrosse qui l'attendait, et part au galop pour Versailles.

Au moment où d'Artagnan mettait pied à terre devant la grande grille du palais, le roi passait en revue les cent-suisses, et il exprima, par d'assez vifs reproches, au commandant, sa contrariété de le voir arriver plus tard qu'à l'ordinaire ; mais d'Artagnan s'excusa facilement en racontant l'accusation portée contre les mousquetaires, et la manière dont il venait de les disculper.

Cependant le roi ne parut pas aussi satisfait que d'Artagnan du résultat de la revue, et il voulut qu'on recherchât avec soin le coupable. Chacun se mit aussitôt en quête ; et, quelques jours après, le voleur était découvert, non par les soins de la police, car en ce temps-là la police était presque nulle, mais par les soins de d'Artagnan et de Moisy. — C'était un officier aux gardes, qui avait été anciennement mousquetaire.

Louis XIV lui ordonna de rendre le billet, et, pour le punir de sa faute, il exigea la démission pure et simple de sa charge. Moisy retrouva ses objets, excepté un mouchoir de trente pistoles.

Ainsi marchait la justice à cette époque ! Heureux encore lorsque celui qui avait été volé ne perdait pas tout.

Cependant la France s'agitait de tous côtés, et l'on s'occupait des préparatifs nécessaires à une longue guerre. Mais si Louis XIV, improvisant des armées et des palais, pensait à satisfaire sa soif de plaisirs et d'ambition, il avait derrière lui Louvois, cet exact et terrible administrateur, et l'infatigable génie de Colbert, qui lui proposaient toujours de nouveaux projets, de nouvelles réformes. Ainsi, pendant qu'il faisait bâtir Versailles, Paris s'enrichissait de plusieurs monuments utiles. A la manufacture des Gobelins avait succédé l'Observatoire, et cet édifice n'était pas terminé, que l'on voyait déjà s'élever les Invalides. Enfin, il créait comme par enchantement une puissante marine, et il faisait adopter aux troupes la baïonnette, cette arme qui devait devenir si terrible entre les mains des Français.

En 1671, le roi voulant voir par lui-même l'état de ses places, ainsi que celui des troupes qu'il levait, partit le 1^{er} mai pour la Flandre. Ses mousquetaires l'accompagnèrent dans ce voyage, « comme à l'accoutumée. »

Vers le mois d'octobre de cette même année, d'Artagnan eut ordre de former un détachement pris également dans les deux compagnies ; ce détachement devait se rendre à Châlons en Champagne. Son séjour dans cette ville devait être de courte durée, et il partit sans équipages ; mais à peine les mousquetaires furent-ils arrivés dans cette place, qu'ils reçurent un nouvel ordre de se porter sur le champ dans l'électorat de Cologne. Ils y trouvèrent un corps de dix mille hommes avec lequel ils hivernèrent sous les ordres du comte de Montal.

A ce moment, Louis XIV, tranquille du côté de l'Angleterre, négociait des traités avec l'électeur de Cologne et l'évêque de Munster, en même temps qu'il détachait la Suède de la Hollande.

Enfin la guerre fut déclarée.

Au commencement de l'année 1672, plus de cent mille hommes se mettaient en marche vers la Hollande, et d'Artagnan, nommé maréchal de camp (15 avril 1672), s'appretait à aller combattre, lorsqu'il dut renoncer encore une fois à accompagner ses braves mousquetaires. Il reçut une commission pour commander la place de Lille et ses dépendances, en remplacement du maréchal d'Humières. Ce maréchal avait succédé à Bellefonds, nommé gouverneur lors de la prise de cette ville.

C'était assurément un grand honneur pour d'Artagnan, devenu général (1), d'être chargé du commandement de Lille ; mais il n'eut point lieu de se féliciter de n'avoir pas été à la tête des mousquetaires pendant cette campagne. Quelques-uns de ces gentilshommes, fiers de leur nom, de leur jeunesse et de leur bonne mine ; quelques-uns de ces mousquetaires, objet de terreur et d'admiration pour tous les peuples, furent déshonorés aux yeux de l'armée ! Voici le fait :

Le roi rentrait en France, après avoir vu ses armées se faire ouvrir les portes de toutes les places du duché de Clèves, traverser le Rhin et s'emparer de la Gueldre, d'Utrecht, d'Over-Issel ; il était escorté par les mousquetaires et les autres corps de sa maison, lorsque, arrivé à Saint-Quentin, il leur donna ordre à tous de retourner sur leurs pas et de passer sous le commandement du marquis de Rochefort qui allait camper près de Maestricht.

Rochefort fatigua bientôt ses troupes par la crainte continuelle où il était d'être surpris. Mais personne ne se plaignait, parce que ce général était brave et ne cherchait que les occasions de combattre. Cependant un jour le bruit se répandit dans le camp qu'on allait être obligé de passer en Allemagne.

A cette nouvelle, des murmures s'élevèrent, et quelques mousquetaires, particulièrement ceux qui, l'année précédente, avaient été envoyés vers Cologne,

(1) Le Pippre de Neuville lui donne la qualité de lieutenant général des armées du roi ; mais rien ne nous prouve qu'il l'ait eue. Cet auteur aura probablement confondu avec Jean de Batz de Castelmor, promu à ce grade par brevet du 20 juin 1655. A cette époque, d'Artagnan n'était encore que lieutenant aux gardes.



Rochefort fatigua bientôt ses troupes. — Page 76.

dirent hautement qu'ils n'y voulaient pas aller. Ils se plaignirent d'avoir été trompés quand on les avait fait partir pour Châlons sans linge, sans argent et sans équipages. Enfin ils n'écoutèrent ni les prières, ni les remontrances, ni les ordres de leur commandant : ils menacèrent de désertir.

Le sous-lieutenant la Rivière crut alors de son devoir de prévenir aussitôt le comte d'Artagnan de ce qui se passait au camp.

M. de la Rivière (1) était un parent de d'Artagnan, et il n'avait obtenu la sous-lieutenance des mousquetaires qu'à la recommandation du capitaine-lieutenant, qui

(1) Casteraye de la Rivière avait servi à la suite d'un vieux corps. A la mort de d'Artagnan, son protecteur, il fut mis à la retraite. Le roi lui donna vingt-cinq mille écus comptant et une pension de mille livres pendant sa vie. Le marquis de Mauperthuis eut sa sous-lieutenance.

n'oubliait pas sa famille. C'était un ancien officier, très-brave, dont on avait plusieurs fois remarqué le courage et la fermeté en face de l'ennemi; mais il était vieux, sans énergie dans le caractère, et il n'avait pas assez de dignité pour dominer la jeunesse turbulente qu'il devait commander. Aussi — et cela chagrinait beaucoup d'Artagnan — aucun des mousquetaires ne le respectait.

Il n'était pas facile à d'Artagnan, éloigné du camp, de ramener ses subordonnés à leur devoir, lorsqu'il reçut l'avis de cette révolte. Cependant il pensa que la plupart ne parlaient ainsi que parce qu'ils voulaient retourner à Paris, peut-être aussi parce qu'ils manquaient d'argent. Alors il envoya un de ses amis auprès des mousquetaires, non avec des menaces, mais avec une lettre pleine de bons conseils; cette lettre leur demandait aussi avec prière de ne pas désobéir aux ordres qu'ils recevraient. Il remit en outre au porteur de son message deux mille

louis destinés à être prêtés à ceux qui manqueraient d'argent.

Quelques-uns des révoltés se rendirent aux raisons de leur supérieur : tous refusèrent son argent.

Dès que le marquis de Rochefort eut reçu « l'ordre de remettre la maison du roi entre les mains de Lançon, lieutenant des gardes du corps, pour la remettre au vicomte de Turenne qui était du côté de Wesel, tous ces séditeux désertèrent. » Ils prirent, au nombre de trente environ, la route de Sedan ; puis de là ils se dirigèrent vers Paris. Mais d'Artagnan avait été averti, et l'ami méconnu avait repris son autorité de capitaine-lieutenant. Indigné de commander à des hommes assez lâches pour abandonner leurs rangs en présence de l'ennemi, il avait écrit aussitôt à la cour : il voulait faire infliger aux coupables une punition qui servit d'exemple. En arrivant à Paris, les déserteurs furent tous arrêtés et mis au Fort-l'Evêque.

X

Peu de temps après cet événement, le maréchal d'Ulm ayant redemandé son commandement, d'Artagnan quitta Lille et revint à Paris, d'où il partit bientôt pour suivre le roi qui allait assister au siège de Maestricht.

Cette campagne devait être la dernière pour d'Artagnan : il marchait à la mort.

Le roi arriva devant Maestricht le 5 juin 1673. Cette place n'était fortifiée que d'une bonne muraille flanquée de tours et de bastions ; mais ses défenses extérieures consistaient en cinq ouvrages à corne bien retranchés, plusieurs bastions détachés et plusieurs demi-lunes revêtues, le tout environné d'un excellent chemin couvert. La garnison montait à cinq mille hommes d'infanterie et mille chevaux, sans compter les bourgeois qui avaient pris les armes. Enfin cette garnison avait pour gouverneur un Français, nommé Farjaux, homme habile dans la défense et intrépide au combat, ayant d'abord été au service de l'Espagne, et qui alors servait les Provinces-Unies.

Les Français travaillaient à leurs lignes de circonvallation depuis trois jours à peine, lorsque deux escadrons de cent cinquante cavaliers sortirent, pendant la nuit, par la porte de Tongres, tombèrent à l'improviste sur les gardes avancées du camp et leur enlevèrent un étendard.

Mais quelques mousquetaires avaient été témoins de ce fait. Alors vingt d'entre eux, parmi lesquels étaient le marquis de Mauperruis et le jeune cousin du comte d'Artagnan, prennent leurs armes à la hâte et s'élancent au secours de la garde du camp. Leur attaque est si vive, leur impétuosité est si grande, qu'ils forcent bientôt l'ennemi à reculer, puis enfin ils poursuivent les cavaliers, l'épée dans les reins, jusqu'aux portes de la ville, se mêlant dans leurs rangs, frappant tout ce qui leur tombait sous la main.

Ils rentrèrent au camp, laissant plus de vingt cadavres ennemis sur la place, n'ayant perdu que deux des leurs et rapportant l'étendard enlevé.

Cet exploit n'était que le prélude des hauts faits que les mousquetaires devaient accomplir pendant ce siège mémorable. Ils voulaient laver dans le sang ennemi la honte que la désertion de quelques-uns de leurs compagnons d'armes avait fait rejaillir sur leur nom. Toutefois ils n'eurent, pendant plusieurs jours, aucune occasion particulière de se distinguer, malgré les fréquentes sorties des assiégés qui venaient inquiéter les troupes françaises dans leurs travaux.

Le 24 juin, la brèche de la principale demi-lune étant praticable, le roi résolut d'en faire donner l'assaut. La première compagnie fut commandée pour l'attaque de la demi-lune sèche, tandis que la seconde devait se porter sur la palissade entre cette demi-lune et l'ouvrage à corne. Les mousquetaires étaient commandés par le comte d'Artagnan. Ils devaient être soutenus par divers corps de troupes sous les ordres du duc de Montmouth, du comte de Montal et des marquis de Beringhen et de Hautefeuille.

On donne le signal de l'attaque. Aussitôt, les mousquetaires s'ébranlent ; en un instant ils sont en présence de l'ennemi. Bientôt excités par la vigoureuse résistance qu'ils rencontrent, ils deviennent plus intrépides, et malgré le feu des fourneaux qui jouent de toutes parts, malgré les éclats terribles des grenades et des feux d'artifice qu'on ne cesse de jeter de la place, tous les ouvrages sont emportés en peu de temps.

Après cette expédition, les mousquetaires se retirent laissant à l'infanterie le soin de faire le logement.

Le roi et les officiers généraux qui étaient « témoins de cette attaque convinrent, dit Pélisson, qu'on n'avait jamais vu un feu aussi violent et aussi soutenu que celui des assiégés, dans cette occasion. »

Cependant, lorsque les mousquetaires furent rentrés dans le camp, les ennemis firent jouer un fourneau qu'on n'avait pas découvert dans la demi-lune. Presque en même temps, Farjaux, à la tête des meilleures troupes de la garnison, tomba sur les soldats troublés d'un événement si peu attendu. — Les Français cédèrent et la demi-lune fut reprise.

Il était important de réoccuper cet ouvrage. Le lendemain, les généraux de la Feuillade et de Vaubrun, voyant qu'il serait difficile de regagner cette demi-lune si l'on n'y employait des gens de la plus grande résolution, demandèrent quelques mousquetaires au comte d'Artagnan. Le choix ne fut pas long ; tous voulurent y aller : les blessés eux-mêmes oublièrent leurs souffrances pour voir encore l'ennemi de près.

C'est que les mousquetaires étaient liés par un engagement fraternel, par une amitié pleine de dévouement, par un esprit de corps dont aucune compagnie n'avait jusque-là donné l'exemple. Etre mousquetaire, c'était prendre sa part des folles équipées comme du danger de quelques-uns ; c'était aussi accepter la solidarité des fautes, des imprudences ou des plaisirs. Cette jeunesse d'élite ne savait pas refuser sa bourse, ses conseils ou son épée à un camarade. Tout était en commun parmi les mousquetaires, et cette fraternité s'étendait si loin, que, lorsqu'ils le pouvaient, ils partageaient les mêmes périls. Un ordre seul était capable de les retenir. Si on le leur permettait, ils combattaient tous ensemble, et chacun était plus brave, parce qu'il avait à défendre un ami. — Toute leur force venait de leur union.

D'Artagnan n'était pas homme à regarder combattre de sang-froid ses mousquetaires ; il ne consentait pas volontiers à les voir marcher sous les ordres d'un autre commandant, à leur laisser montrer l'exemple par un autre chef. Or, *quoiqu'il ne fût pas commandé, ni de jour*, il voulut aussi partager leur gloire et leurs périls. Il se mit à leur tête avec le duc de Montmouth, qui vint chercher un peu de célébrité dans les rangs des mousquetaires.

Avec de tels hommes, la Feuillade et Vaubrun étaient sûrs de vaincre : l'attaque commença.

Nous ne pouvons détailler ici tous les prodiges de valeur qui signalèrent cette journée si glorieuse et pourtant si fatale aux mousquetaires. Les relations du temps ont fait connaître les noms de tous ceux qui se distinguèrent dans cette attaque.

Du côté des assiégés, il n'y avait que des officiers et des volontaires d'une valeur éprouvée ; du côté des assiégeants, c'étaient de braves gentilshommes auxquels on ne pouvait faire d'autre reproche que de se laisser trop emporter par leur courage. Aussi la résistance fut-elle aussi belle que l'attaque fut vive.

Les mousquetaires avaient rejoint les ennemis l'épée à la main, et pendant longtemps on vit des combats particuliers qui ne finissaient que par la mort de l'un des deux adversaires. Les blessés et les mourants jonchaient la place : la vue du sang et des cadavres ranimait l'ardeur des assiégés et des assiégeants au lieu de la calmer. C'était une lutte de forcenés. Enfin, après un combat des plus longs et des plus sanglants, les mousquetaires parvinrent à forcer l'ennemi : ils rentrèrent triomphants dans la demi-lune.

A ce moment, l'impétuosité de la première compagnie fut si grande, qu'elle ne s'arrêta pas à la prise de la demi-lune. D'Artagnan se laissait emporter au combat qui avait toujours tant de charme pour lui et à la joie du triomphe dont il ne devait pas jouir.

Pendant quelque temps on le vit sur le pont, l'épée à la main, poursuivant les ennemis à la tête des mousquetaires. Puis il sembla s'affaïsser; il disparut à tous les yeux. D'Artagnan était mort, mort en se couvrant d'une gloire immortelle!

L'acharnement du combat était tel alors qu'aucun des mousquetaires ne remarqua l'absence du capitaine-lieutenant. Chacun était assez occupé de remplir son devoir de soldat. « Ceux qui revinrent de ce combat, dit encore Pélisson, avaient tous leurs épées sanglantes jusqu'aux gardes et faussées des coups qu'ils avaient portés. »

Cette victoire fut chèrement achetée par les mousquetaires. Cinquante-trois d'entre eux y furent blessés, et trente-sept y perdirent la vie. Au nombre de ces derniers était le comte d'Artagnan; « de quoi Sa Majesté témoigna être sensiblement touchée pour sa valeur et la confiance qu'elle avait en lui (1). »

Ce regret de Louis XIV prouve la considération dont d'Artagnan jouissait auprès de son souverain; mais si le roi accorda quelque souvenir aux services du gentilhomme, les mousquetaires sentirent longtemps la perte du capitaine qu'ils chérissaient autant qu'ils en étaient aimés.

Citons ici un fait qui prouvera, mieux que nous ne saurions le dire, l'affection des mousquetaires pour leur commandant. Il honore également le chef et le soldat.

Après le combat dont nous venons de parler, M. de Saint-Léger, premier maréchal des logis de la compagnie, fut surpris de ne pas voir d'Artagnan revenir de la poursuite qu'il venait de faire aux assiégés. Il le demanda aux mousquetaires; mais tous étaient inquiets : aucun ne l'avait vu.

Cependant Saint-Léger cherchait toujours des yeux son capitaine parmi ceux qui rentraient au camp, et, à chaque nouvel arrivant, son espoir était trompé. C'est que d'Artagnan était plus qu'un ami pour lui, c'était un guide, un soutien. Il lui devait, en outre, son grade de maréchal des logis, et toute une vie de dévouement et de reconnaissance ne pouvait, selon lui, l'acquitter des bienfaits de son supérieur. Un moment il se dit que son capitaine était prisonnier; mais bientôt il abandonna cette pensée. D'Artagnan n'était pas homme à se laisser prendre vivant. Alors il craignit qu'il ne fût grièvement blessé, peut-être mort; mais, dans tous les cas, mort ou blessé, il voulut le voir, et résolut de le sauver s'il en était temps encore.

Le maréchal des logis communiqua aussitôt ses craintes aux mousquetaires; mais à peine leur a-t-il fait part de son projet, que tous veulent l'accompagner, fallût-il chercher leur capitaine au milieu des ennemis. Saint-Léger choisit alors quelques-uns des plus déterminés, et ce petit nombre d'hommes résolus vient encore se montrer à découvert aux assiégés.

Ce devait être un spectacle effrayant à voir. Quelques hommes consternés et pénétrés de douleur, luttant à chaque pas, exposés au feu de l'ennemi et ne s'arrêtant devant aucun obstacle. Ils marchaient ainsi, muets et silencieux, les yeux baissés vers le sol, cherchant à re-

trouver un ami, un père, au milieu d'une foule de morts et de mourants.

Enfin, le maréchal des logis aperçoit son capitaine-lieutenant, la face étendue contre terre. Aussitôt il s'élance vers lui, l'enlève, l'emporte, tandis que les mousquetaires protègent sa retraite, et il arrive au camp chargé de son précieux fardeau. Mais Saint-Léger n'avait rapporté qu'un cadavre! D'Artagnan avait été frappé d'une balle à la gorge.

Il était mort comme il avait vécu, en regardant l'ennemi en face : sa fin fut celle d'un brave gentilhomme, d'un bon soldat!

Une telle mort fut sensible à toute l'armée et au roi qui voulut qu'on la mentionnât dans la *Gazette*. Les historiens et les poètes s'empressèrent également de signaler les derniers actes de la vie du Béarnais, et chacun se plut à vanter la conduite du brave commandant des mousquetaires si digne d'être aimé et regretté de ses jeunes compagnons d'armes. Parmi les ouvrages qui racontèrent le glorieux trépas de notre héros, il en est un qui mérite d'être particulièrement cité. Nous voulons parler du *Journal du siège et prise de la ville de Mastrich*, décrit en vers par le sieur de Saint-Blaise, dans lequel on lit :

D'Artagnan, de qui le courage
Du plus glorieux avantage
Vit couronner tous ses exploits,
Tombe mort d'une mousquetade
Dont le coup fit perdre parade
Aux porte-croix d'argent qui marchaient sous ses loix.

Le roi ressent cette infortune
Dans une douleur peu commune,
Et toute l'armée en deuil
Ne peut supporter cette atteinte
Qu'en s'écriant dans sa complainte :
D'Artagnan et la Gloire ont un même cercueil.

Le souvenir de d'Artagnan se conserva longtemps encore parmi les gentilshommes de sa compagnie, car, dans un sonnet adressé au chevalier de Forbin par les mousquetaires provençaux, on lit ces vers écrits en langage provençal :

Au moument qu'Artagnan signalan son couratgi
Tombet devant Mastric, tu venes a prepaux
Nous lou representar et finir tous leis maux
Que nous causet la mort d'un conductour tant sagi (1).

Nous avons dit au commencement de cet écrit que d'Artagnan naquit vers 1623. Il mourut le 25 juin 1675; il avait donc à peine cinquante ans, dont trente-trois passés au service. Depuis quinze ans il commandait les mousquetaires, soit comme sous-lieutenant, soit comme capitaine. Il était général depuis 1672. Dix ans plus tard il eût été maréchal de France!

Depuis le jour où il quitta le Béarn, d'Artagnan se fit remarquer par son esprit, sa bravoure et sa galanterie; mais ces qualités devinrent souvent des défauts. Comme toutes les natures exaltées, il eut les vices de son temps.

On ne comprendra jamais un homme en le séparant de son siècle. Si l'intelligence individuelle modifie la société, la société réagit à son tour sur le caractère et sur l'intelligence : c'est une loi nécessaire du monde moral, et d'Artagnan dut la subir. En effet, à quelque moment qu'on le prenne, il représente son époque.

Sa vie se divise en trois parties, et ces parties résument parfaitement trois périodes bien distinctes.

(1) Au moment où d'Artagnan signalant son courage
Tombait devant Mastricht, tu vins fort à propos
Nous le représenter et finir tous les maux
Que nous causait la mort d'un conducteur si sage.

(1) *Gazette de 1675.*

D'abord il est querelleur, et, fier de son adresse à manier l'épée, il recherche toujours de nouvelles rixes. Soldat ou mousquetaire, il passe son temps au cabaret, ou bien il joue dans les antichambres du roi; puis il se livre aux amours faciles, souvent de bas étage, et alors il saute par les fenêtres et maltraite les maris.

Cette époque fut la fin du ministère de Richelieu et le commencement de la régence d'Anne d'Autriche.

Pendant la Fronde et sous Mazarin, il fut intrigant à l'excès, en amour et en politique.

Enfin, lorsque Louis XIV régna par lui-même, lorsque le trône commença à s'entourer d'une auréole de gloire, d'Artagnan devint grand, noble et fier. L'intrigant fit place au gentilhomme ambitieux, et ses amours devinrent mystérieux et circonspects.

Si, dans sa jeunesse, le Béarnais était prodigue de son sang et de son argent, d'Artagnan, dans les dernières années de sa vie, était encore généreux et brave. En outre, il recherchait le faste et l'étiquette; puis, après tant de maîtresses oubliées, il avait trouvé une amante pudique, et il s'appliquait à cacher ses amours avec autant de soin qu'il en mettait jadis à les proclamer.

Ainsi, le capitaine-lieutenant effaça le souvenir de l'ancien mousquetaire; il conservait le sentiment de sa propre dignité, en même temps qu'il était heureux d'a-

voir rencontré la vraie tendresse et l'affection dévouée d'une femme adorée.

Tout extraordinaire qu'elle est, la vie de d'Artagnan est vraisemblable. Sans doute, le héros est loin de nous, et nous ne pouvons vérifier les faits qui lui sont attribués. Nous croyons pourtant à la plupart de ceux que nous avons racontés.

C'était une de ces physionomies à part avec lesquelles tout est possible. Il était de ces hommes qui entrent dans les événements, tandis que d'autres les laissent passer; il luttait où les autres avaient soin de s'effacer. Son caractère décidé, ferme et résolu devait lui faire faire place. Il se fraya un chemin par sa volonté, et il est encore une preuve de ce dicton si souvent répété : *Celui qui veut, peut.*

Environ quarante ans après la mort du pauvre gentilhomme dont nous venons de raconter la carrière aventureuse, deux de ses cousins brillaient à la cour, tous deux fiers du nom qu'il avait créé. L'un était le maréchal d'Artagnan; le second, Joseph de Montesquiou, celui qui avait fait sous ses ordres son apprentissage de soldat au siège de Maestricht, était lieutenant général des armées du roi. Il était aussi capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires : on le nommait le comte d'Artagnan.

FIN.



Courtilz de Sandras, Gatien de

D'Artagnan le mousquetaire

(Paris) [ca. 1896]

4 P.o.gall. 147 h

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11795264-9